

10-11-12,

Volume IX

FEVRIER-MARS-AVRIL 1929

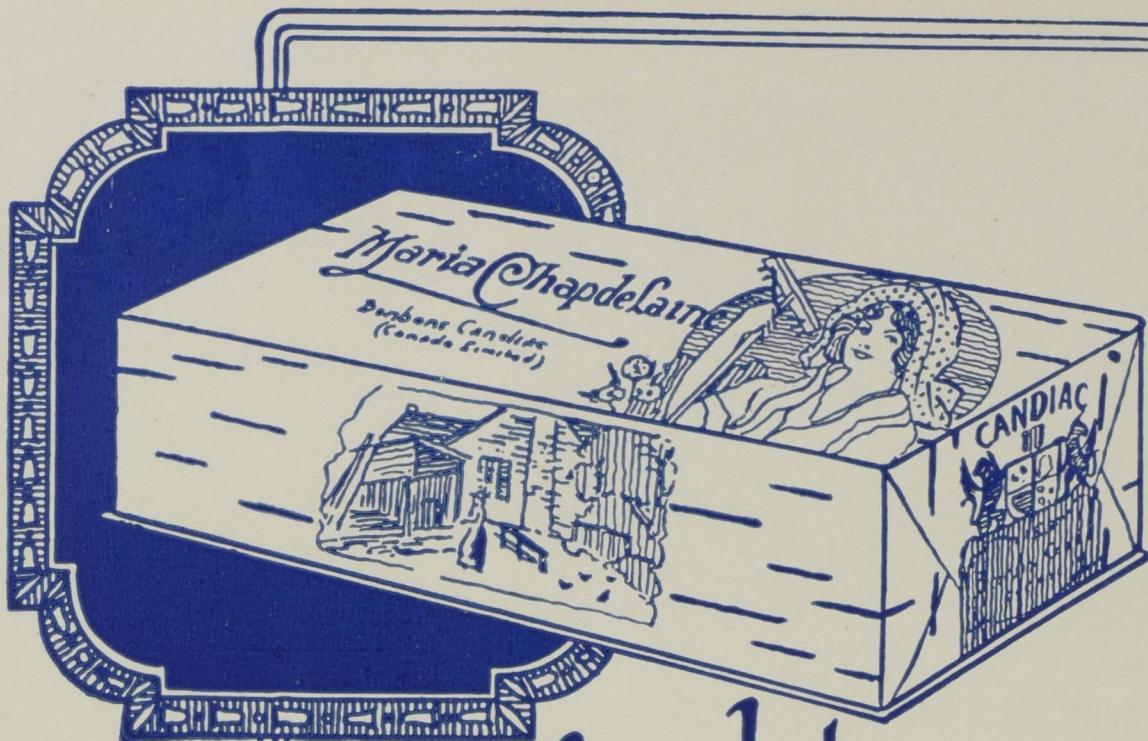
LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Cèdre géant dans le Parc Stanley, à Vancouver.

Cliché Canadien National



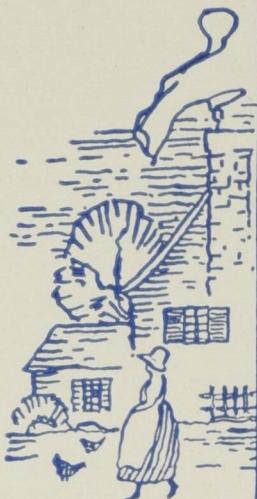
Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants . . . tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfinis sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiés
- (Canada) Limitée -



Administration:

Melle F. DIONNE
Secrétaire

M. GEORGES BELANGER
Représentant Général
à
MONTREAL
5462, ESPLANADE
Téléphone: CRESCENT 113

LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

LE TERROIR, Limitée

EUDORE CARON, Président

Bureau officiel: 108, rue St-Joseph, - QUEBEC

Téléphone: 2-1229

Rédaction:

ALPHONSE DESILETS
Rédacteur en chef

EMILE BOITEAU, N.P.
Secrétaire de la rédaction

DAMASE POTVIN
Littérature et chronique
du mois.

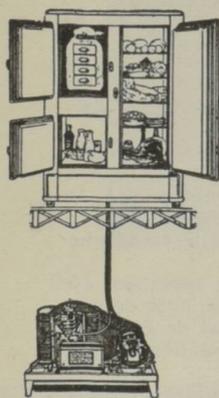
PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Limitée et adressés à
108, rue St-Joseph, Québec.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuillet, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Secrétaire
de la Rédaction. Les manuscrits ne sont pas retournés.

Sommaire

	Pages
Un Pan de Mousseline (Melle C. Chabot)	5
Les livres que nous recevons (Notes Artistiques)	
J. S. Lesage	6
Sans démarches (La Direction)	9
D'un mois à l'autre (D. Potvin)	10
La Société des Poètes C.F. (A. Désilets)	13
La lutte pour la vie et les armes nécessaires au combat (G. E. Marquis)	14
L'Orientation Professionnelle (E. Boiteau, N. P.)	16
L'Echo Musical et Artistique (J. H. Philippon)	17
La Pomme au Canada (C. Malchelosse)	18
Les Ecrivains nordiques (S. E. White)	21
Une heure avec Maurice Constantin Weyer (F. Lefèvre)	26
Autour de l'aviation	29
Cent Vers (Aux poètes concurrents) (A. Charlebois)	31
600,000 francs par mois (J. Drault)	33



LE CHOIX DE PLUS DE
7,500,00
CLIENTS SATISFAITS
Il n'y a qu'un seul
FRIGIDAIRE

Produit de General Motor

Vendu et installé
par

**GOULET &
BÉLANGER LTÉE**

8 DE LA COURONNE
Tél.: 6101-6102



**POUR \$5.00
COMPTANT**

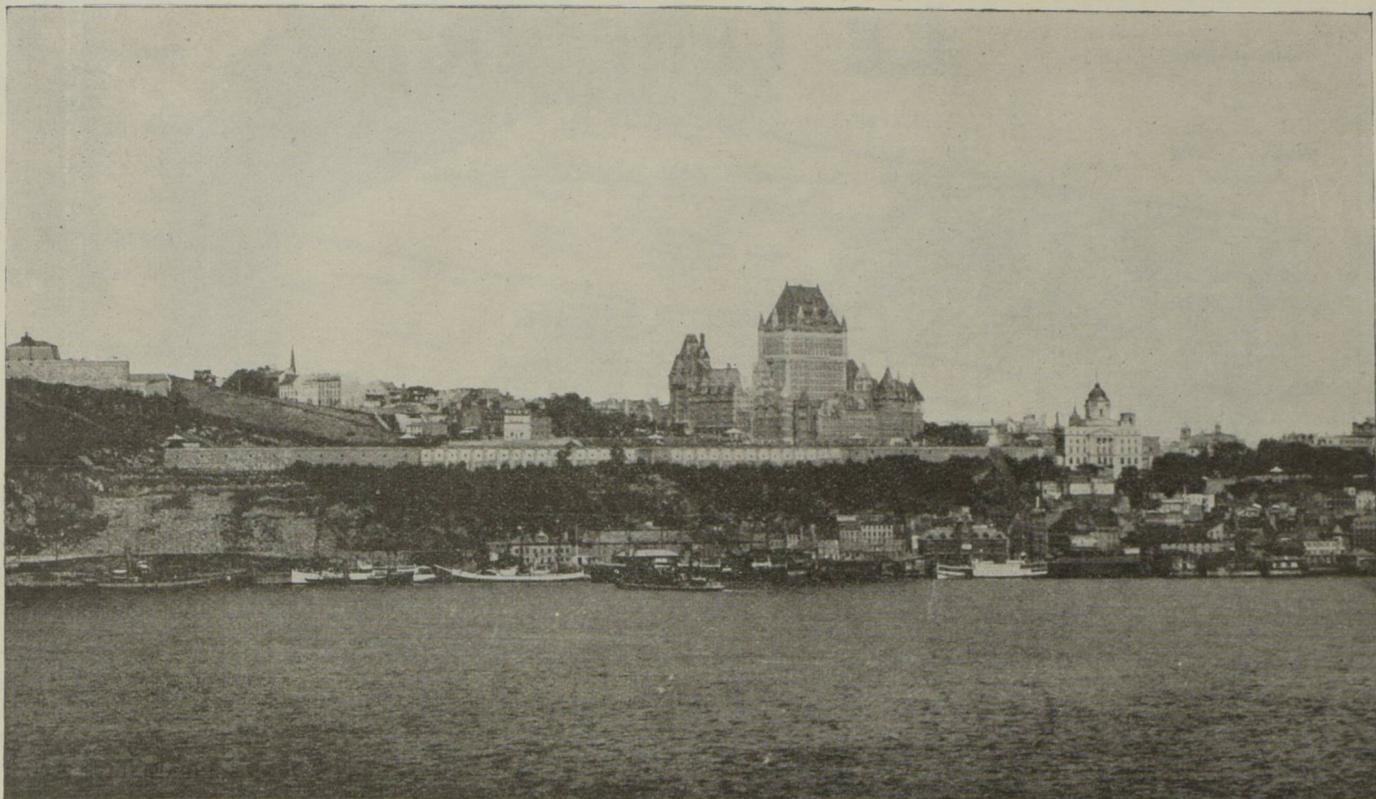
Nous vous livrons un
Dactylographe
**UNDERWOOD,
REMINGTON
ou ROYAL**
Reconstruit à neuf
avec une

**Garantie pour 5
ans.**

*Ecrivez,
téléphonez ou venez.*

**QUEBEC
TYPEWRITER**

Exchange, Enr.
J.-E. VEZINA, prop.
82, Côte de la Montagne
Tél. 2-3551 -- QUEBEC.



QUÉBEC et SON DÉVELOPPEMENT

L'achat d'un terrain à bâtir, bien situé dans la ville de Québec, est un placement assuré et offre la plus grande chance de spéculation.

Depuis les trois dernières années, vingt-huit millions ont été dépensés dans la construction de bâtisses et d'industries.

Dix-sept millions ont été mis à la disposition du Port de Québec pour son amélioration par le gouvernement provincial.

Un montant de trois millions huit cent quatre-vingt-dix mille a été voté, en décembre dernier, par les contribuables pour l'amélioration du trafic et autres services de la ville.

Une Commission d'Urbanisme a été nommée par le Gouvernement Provincial qui s'occupe spécialement du progrès de la ville de Québec et surveille son agrandissement.

La ville de Québec possède des sites qui s'offrent avantageusement à toute personne à la recherche des centres d'expédition soit pour y installer des industries ou un commerce de gros.

Elle offre aussi le plus bel endroit possible de tout le Canada à tous ceux qui sont à la recherche d'un local pour se construire une résidence privée.

La ville de Québec possède plusieurs rues et boulevards où tous ses services sont installés, où des terrains vacants peuvent être acquis à des conditions exceptionnellement avantageuses, près de son plus grand parc d'amusements dans St-François d'Assise, quartier Limoilou, là où l'hôpital de St-François d'Assise, le plus perfectionné, a été construit et est ouvert actuellement à un grand nombre de patients qui reçoivent des traitements scientifiques.

Le plus beau site de ce quartier a été réservé et aménagé spécialement pour résidences privées.

On peut se procurer gratuitement une liste de lots à bâtir et de propriétés, les plus avantageusement situés, en vente à des prix d'occasion dans les différents quartiers de la ville.

Il suffit de remplir le coupon ci-dessous et le maller à l'adresse indiquée:

ADRESSEZ :

LES IMMEUBLES DE QUÉBEC, ENREGISTRÉES

Apt 2, 108, RUE SAINT-JOSEPH

TELEPHONE 2-1229

QUEBEC

Veuillez m'envoyer gratuitement, sans aucune obligation de ma part, une liste de lots à bâtir et de propriétés offerts en vente à des prix d'occasion.

Nom.....

Adresse.....

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

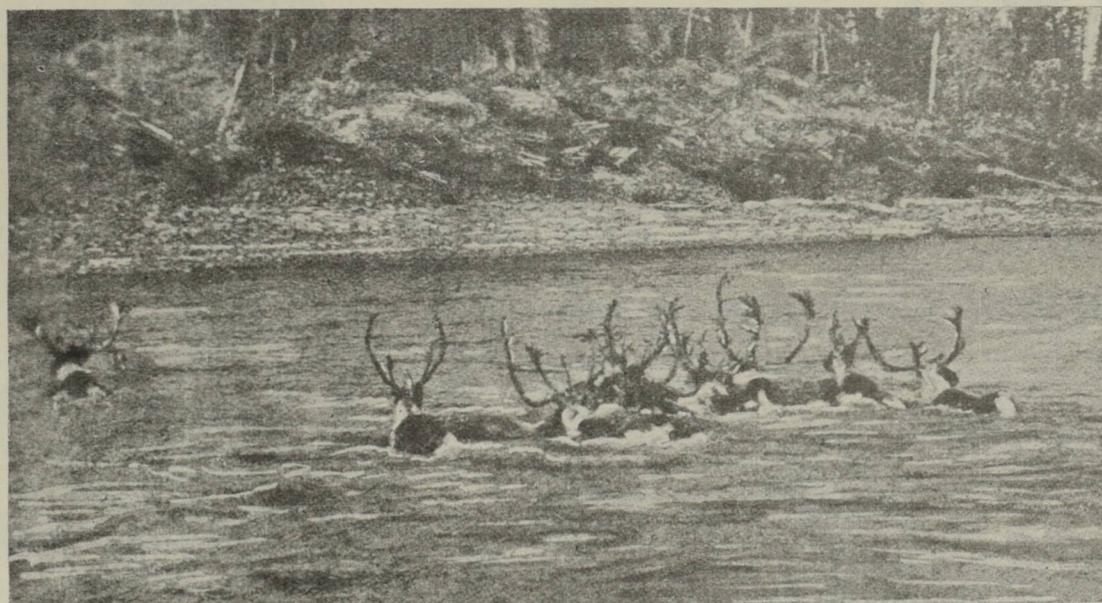


CHATEAU CHAMPLAIN

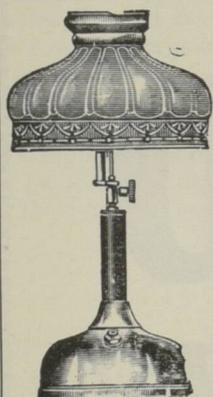
En face gare C.P.R. (Gare Union)

ABSOLUMENT MODERNE ET ENTIEREMENT A L'EPREUVE DU FEU
 CUISINE EXCELLENTE

Nos Spécialités: Banquets de noces, Réunions d'hommes d'affaires.—Charcuteries et pâtisseries françaises livrées à domicile.



LA TRAVERSÉE D'UN LAC



Organisez votre campement "à la Coleman"!

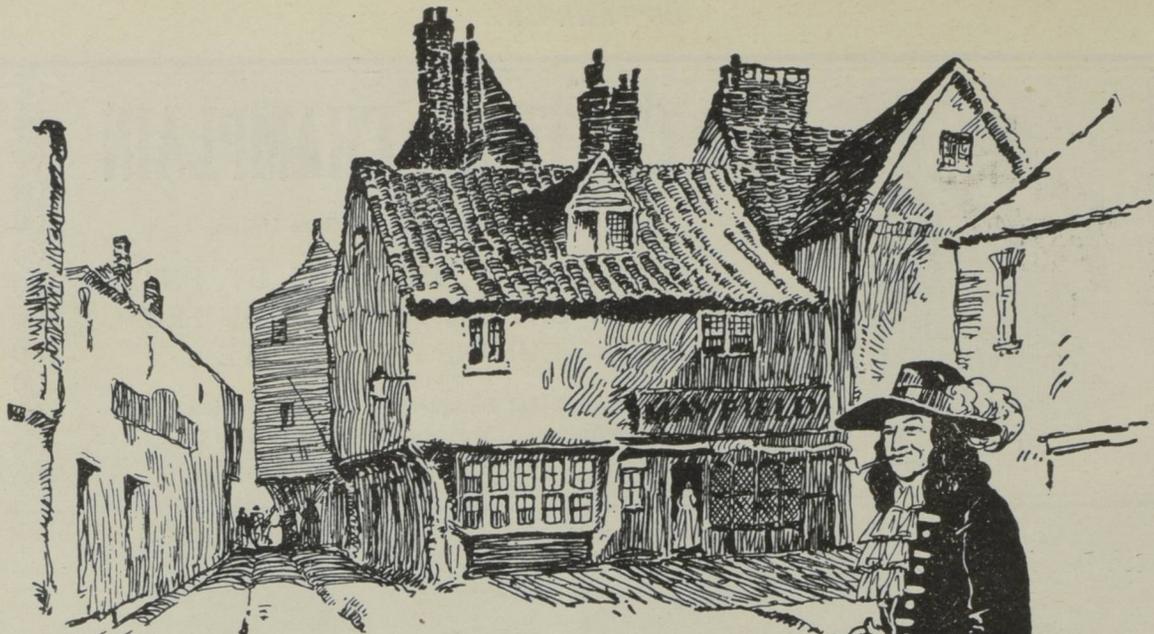
LA LAMPE ET LE FANAL COLEMAN signifient pour vous: minimum de tracasseries et maximum de satisfaction dans vos excursions de pêche ou à la campagne. VOUS FAUT-IL DES ARTICLES DE SPORT? Nous les avons à des prix intéressants et pouvons vous équiper au grand complet pour la prochaine saison.

SAMSON & FILION, Ltée

343 - 345, rue St-Paul - - - - - QUEBEC



Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McClure, O.D., 109 St-Jean, Québec



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

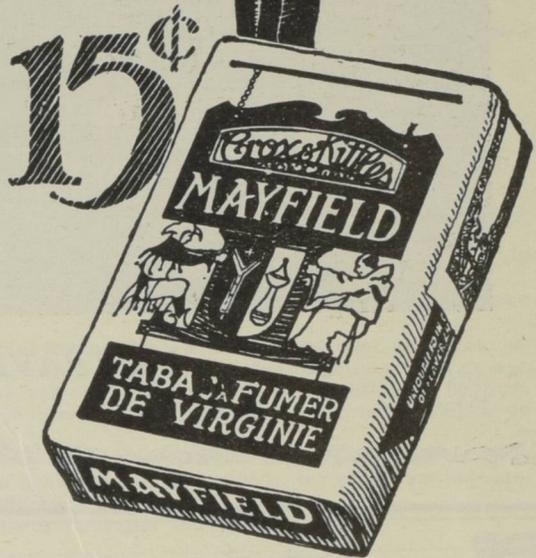
DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer

LYRE D'OR

“Un Pan de Mousseline”

Par Mlle Cécile Chabot
de St-Césaire de Rouville

J'avais, étant petite,

*La passion des bois, le culte des forêts;
Je m'enfuyais souvent, pour aller en secret,
Y dormir sur la mousse à l'ombre favorite.
Puis, j'assistais ravie à des concerts d'oiseaux;
Là, pour être moins loin des nids sous la tonnelle,
J'essayais de monter... mais je n'avais pas d'aile,
L'écorce était bien rude et les arbres si hauts!
J'allais alors courir, sauter dans les fougères,
Parmi les églantiers qui me venaient au front.
Je voulais caresser le joli papillon,
Les insectes dorés et les feuilles légères...
Le parfum des grands bois m'enivrait, me grisait!
M'en allant à pas lents, dansant des rondes folles,
A travers les taillis et sur les herbes molles,
J'enlaçais de mes bras les arbres que j'aimais.
Pour voir un peu d'azur à travers la dentelle,
Que tissaient les rameaux, je m'étendais au long,
Sur le feuillage épais, la mousse... et les buissons
S'arrachaient mes cheveux, mon ruban par parcelle.*

*Et quand le soir venu, par les brumeux chemins,
Je revenais brisée en suivant la colline,
Toujours, un pan de robe, un peu de mousseline
Flottait dans la forêt, aux branches des sapins...*

* * * *

*Je ne suis plus enfant,
Puisque vingt ans déjà ont passé sur mon âme
Et planent sur mon front... Mais je suis une femme,
Qui m'en vais dans la vie, avec le même élan,
Qui m'emportait jadis dans la forêt lointaine.
Oui! c'est la même fougue ou même passion
Qui toujours bouille en moi et qui hante mon front...
En dépit des douleurs, des adieux, de la haine,
Des heurts, des trahisons, oui! c'est la même ardeur
Qui, malgré tout, me fait aimer la vie. Un rêve
De gloire et de bonheur, d'amour, me suit sans trêve!
Et je veux conquérir ces grands trésors du coeur...
Parfois il m'est donné d'en goûter le dictame;
Alors dans mon ivresse il me faut les sommets!
Mais comme aux jours d'antan, là-bas dans les forêts,
La montée est aride et sanglante est mon âme...
Je m'attache en passant, par les fibres du coeur,
Aux souvenirs glanés tout le long de la route,
Au passé qui m'étreint... et c'est en vibrant toute
Qu'il faut marcher toujours sans crainte et sans*

[aigreur!]

*Jadis, j'abandonnais un pan de mousseline,
Dans la forêt aimée, aux branches des sapins...
Maintenant, dans la vie, aux tournants des chemins,
C'est un pan de mon coeur qui s'arrache et s'incline...*



Soignez votre auto comme vous-même!

Adressez-vous à un garage de premier ordre où des mains expertes sauront remédier efficacement à toutes les déficiences sur votre char que vous retrouverez comme neuf. PROFITEZ de la présente saison pour nous confier vos réparations.

Service incomparable de remorquage

GARAGE SAM HUOT

“Où la satisfaction est assurée”

34, de la Couronne, - Tél. 3-0944
QUEBEC

Une
Brique
de Tuf.



12
Nuances
diffé-
rentes.

La Frontenac

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

Brique Rustique — Brique Commune
Terra Cotta

Cotations et échantillons Gratis sur Demande

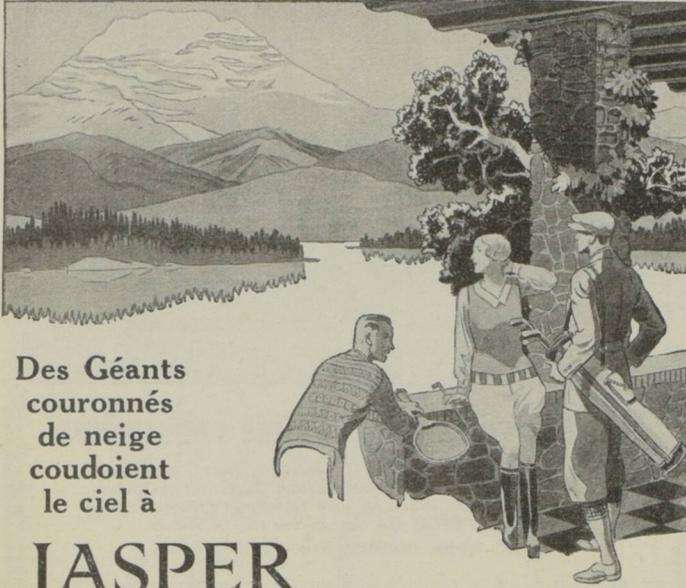
BRIQUE FRONTENAC, LIMITÉE

140, rue St-Jean, QUEBEC

TEL. 2-0980

P.-A. GALARNEAU, - - Gérant-Général

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le so'n.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



Des Géants
couronnés
de neige
coudoient
le ciel à

JASPER

DANS LES ROCHEUSES CANADIENNES

Cherchez de nouvelles aventures dans ce pays de montagnes abruptes... avec la Loge du Parc Jasper comme pied-à-terre. Rendez-vous à cheval ou en automobile jusqu'au Glacier de l'Ange sur le Mont Edith Cavell. Visitez les cavernes profondes du Canyon Maligne, admirez la grandeur de la merveilleuse chaîne de montagnes Ramparts, les eaux azurées des lacs des Pyramides, et la majesté de la Montagne Pyramide, couronnée de neige.

Jouez au golf et livrez-vous au tennis sur les plus beaux terrains des Rocheuses Canadiennes.

Escaladez les montagnes avoisinantes, entre les repas, ou poursuivez de longues randonnées en compagnie des guides suisses jusque sur le sommet des plus hauts pics; joignez-vous aux expéditions organisées au Mont Robson et aux champs de glace de la Colombie.

Ou reposez-vous et jouissez de tout le confort que vous offre votre villa de bois rond; faites une partie de bridge, ou allez jouir de la musique et de la danse à la Loge Centrale — canotez sur le Lac Beauvert — mêlez-vous à cette délicieuse atmosphère sociale composée de visiteurs de toutes les parties du monde.

Semaine spéciale de Golf à Jasper, du 7 au 14 septembre.

Pour de plus amples détails et réserves de places à la Loge du Parc Jasper consultez le bureau le plus rapproché.

CANADIEN NATIONAL

Le plus grand Chemin de Fer de l'Amérique.

Notes Artistiques

“Ateliers”, par Jean Chauvin

Il faut louer sans restrictions l'oeuvre de M. Jean Chauvin, “Ateliers”, édités par la maison Carrier & Cie, laquelle a offert aux véritables amateurs de choses d'art et des beaux livres, une primeur dans les annales de la librairie canadienne, laquelle prend exemple sur celles des plus notables de France ou de Belgique, pour ne parler que de ces dernières établies en Europe.

En effet, jusqu'ici, nous avons bien eu quelques louables tentatives de groupement de nos artistes canadiens, anciens et modernes, que l'on mettait ainsi en vedette à chacune de leurs expositions, faisant valoir le mérite d'un chacun et le droit à capter l'attention du public, devenu moins indifférent à cette magnification de la beauté des choses de chez-nous, mais aucune illustration des oeuvres récentes de nos artistes ne nous avait été présentée avec ce luxe éditorial, cette compétence artistique, cet heureux choix des “Créations” de nos peintres et nos sculpteurs les mieux connus et les plus dignes représentants du grand art sur les bords laurentiens.

L'auteur avec trop d'humilité s'excuse de n'avoir à nous présenter, qu'un recueil d'études purement objectives sur vingt-deux artistes canadiens, sans vouloir faire rendre de critique proprement dit.

N'empêche que M. Chauvin, en adoptant le genre descriptif des “ateliers” et des oeuvres qui s'offrent à son regard investigateur, avec son sens averti des choses de l'art en général, s'en acquitté avec beaucoup de naturel et de sincérité, persuadé qu'il est, “qu'une chose de beauté, est une joie à jamais”.

En nous décrivant, ces coins d'ateliers d'un ameusement fantaisiste, aux parois couvertes de tentures sombres comme pour faire valoir les peintures, les simples pochades, les études qui y sont accrochées, comme aussi sont disposées d'ici de là, les morceaux de sculpture dont certains à peine ébauchés attendent la muse inspiratrice de la forme idéale pour nous rendre sensible ce rêve de beauté surgit de la matière.

Ils sont là tous nos artistes les plus connus qui ont mis dans leurs oeuvres le meilleur d'eux-mêmes : les Suzor Côté, les Charles Huot, les Maurice Cullen, les Henri Hébert, les Clarence Gagnon, les Oscar Leduc, les Georges Delfosse, les Ernest Cormier, les Adrien Hébert, les Edmond Dyounech, les Alfred Laliberté, les Horatio Walker, etc; heureux qu'ils sont de figurer parmi les créateurs de notre art canadien, et de voir un jour leurs noms inscrits au palmarès de nos gloires nationales.

Voici maintenant une description d'intérieur d'atelier, très caractéristique de la manière de l'auteur : “L'atelier décoré d'oeuvres nombreuses qui marquent toutes les étapes de l'abondante production de maître et témoin de l'étonnante diversité de son art orné de mille choses singulières, brochantées au

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

hazard des voyages amassées tout au long des années, tient à la fois du petit musée, du bric à brac... Ici une armoire et un coffre breton, là un clavecin d'acajou vieux de trois cents ans... accrochés pêle mêle de place en place, sont des armes de toute sorte, un beau vieux luth, des lanternes canadiennes, une ceinture fléchée."

De même, Chauvin, s'attaque-t-il à la façon de peindre d'un chacun: "D'un paysage observé, il rapporte chez lui une impression, pas plus, et ne voit pas son tableau tout fait dans la nature, comme limité par son cadre. Ses paysages, très éloignés de l'émotion directe de sa première vision, sont expressément une transcription."

Chez un autre, il note une particularité de son talent: "Coloriste chaleureux, il sait rendre la splendeur de l'automne et composer à l'hommage des étés, de magnifiques symphonies en vert... Certaines toiles ont, en même temps que sa fraîcheur, la naïveté de l'art populaire."

De Georges Delfosse, peintre de nos vieilles églises, de nos vieilles maisons, il notera: "Il vit dans le passé où le retiennent ses motifs d'inspiration préférés, en apparence indifférent à son époque encore qu'il aime les peintres modernes, qui n'exagèrent pas et veuille composer certains tableaux où éclaterait le contraste entre le présent et le passé."

Dans ses "réflexions" pleines d'à propos, il se demande: "De quoi vivent nos artistes? D'idéal ou de bel argent?" "Encourageons de toutes manières, l'art canadien."

Le critique d'art, qu'est M. Chauvin, ne semble avoir voulu nous faire partager ses impressions, que pour nous rendre plus conscient des choses de beauté encloses dans ces divers ateliers, véritables édens, où loin des vains bruits de la rue, nos artistes poursuivent leurs travaux et la réalisation de leur rêve créateur.

Tout au plus faudrait-il ajouter pour ne pas verser trop dans la louange intempestive dont il serait le premier à se plaindre, que parfois, le style un peu négligé et la documentation trop succincte, nuisent à la parfaite réussite d'une oeuvre, à la poursuite de laquelle il a mis toute sa bonne foi et son désir ardent de rendre un légitime hommage à l'art canadien sous toutes ses formes.

Mais tel quel, son ouvrage luxueusement édité et abondamment illustré, reste un effort très louable et une des manifestations les plus significatives d'une noble compréhension des choses de l'art et la glorification des formes symboliques que lui donnent "chez nous", ses meilleurs représentants.

Espérons, qu'il aura fait oeuvre utile et désormais, les oeuvres de nos artistes trouveront chez le plus grand nombre des nôtres, de la part de nos soi-disant intellectuels un accueil toujours plus sympathique, en se rendant eux-mêmes acquéreurs de meilleures toiles ou de sculptures, qui témoignent hautement de leur goût esthétique et de l'encouragement qu'ils apportent à ces manifestations artistiques, gage assuré d'un immortel avenir.

Jules S. Lesage.

—Février, 1929.

CONFIEZ-NOUS VOS VALEURS!

¶ Et vos chèques de dividendes viendront régulièrement.

¶ Celui qui a déjà placé quelques milliers de dollars, est obligé de voir à une multitude de détails d'administration. Il est sage pour lui de se prévaloir de notre service, qui le soulagera de toute responsabilité et lui évitera tous les ennuis.

¶ Outre la garde et la gérance des titres, la Société d'Administration et de Fiducie fait une spécialité de la vente et de l'achat des valeurs. Tous nos services sont à vos ordres.

SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION ET DE FIDUCIE

MONTREAL
5 Est, rue St-Jacques
Tél.: HARbour 4192

QUEBEC
72, côte de la Montagne
Tél.: 2-1139



**Vous désirez un
foyer
harmonieux ?**

Vous trouverez
chez

ROBITAILLE

des sons tout doux!

Nos fameux pianos feront vos délices

L'incomparable gramophone

"VICTOR ORTHOPHONIC"

ou nos merveilleux RADIOS

"DE FOREST CROSLY"

vous apporteront bonheur et gaieté.

VOYEZ nos glacières "KELVINATOR"
productrices "du froid qui se maintient!"

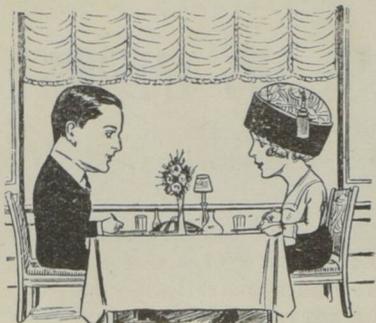
Robitaille

320, rue St-Joseph

Tél.: 8167

QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



VOULEZ-VOUS VOUS RÉGALER !

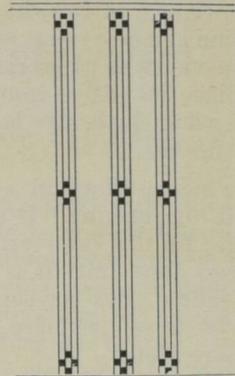
Le meilleur service vous attend chez

BERTANI

"Le Palais des gourmets"

Cuisine française-italienne. Vins et bières de choix
Banquets servis à domicile

66, rue St-Jean — Tél. 2-2972 - 8741



VITESSE PLUS GRANDE - PUISSANCE PLUS GRANDE - BEAUTÉ PLUS GRANDE !

Telles sont les caractéristiques du

NOUVEAU SENIOR SIX DE DODGE BROTHERS

Les ingénieurs, qui ont dessiné le châssis et la carrosserie du Senior Six, avaient reçu instruction de Dodge Brothers de construire une automobile sans rivale pour sa beauté et son endurance, et insurpassable en apparence. Ces caractéristiques sont bien conformes à la sage politique de ces pionniers de l'industrie des bonnes voitures.

AUTOMOBILES

DODGE BROTHERS

MORISSET & FRÈRE

316, RUE ST-JOSEPH,

QUÉBEC



**La médaille de l'honorable M.
Cyrille F. Delâge**

Cette vignette représente la belle médaille en argent, oeuvre de M. Jean Bailleul, que l'honorable M. Cyrille Delâge décerne chaque année au concours extraordinaire de la Société des Poètes pour le meilleur volume ou le meilleur manuscrit prêt à être imprimé, et qui compte au moins cent pages de vers. Cette année, c'est à M. Adalbert Trudel, connu sous le nom de plume de Jean de Volga, à qui les cinq juges du concours ont décerné cette magnifique récompense.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. IX

Février, Mars, Avril

— BUREAU : 108, rue St-Joseph, QUÉBEC —

Nos 10, 11, 12.

“SANS DÉMARCHES...”

Qui ne connaît la bonne histoire du franc-archer de Bagnolet?

“QUI CY MOURUT SANS DEMARCHES...”

CAR, DE FUYR N'EUT ONC ESPACE !!!”

D'aucuns, chez nos amis et nos lecteurs habituels, se seraient effrayés de la tournure que le duel, entre la Société et Le Terroir Limitée, aurait pû prendre si les parties en lutte n'avaient convenu avant toutes choses de courtoisie et d'équité les plus parfaites.

Ce litige, comme il convenait, s'est réglé à l'amiable. Et, si bien, que “Le Terroir” vivra comme en ses meilleurs jours. Nous n'avons qu'un regret, c'est d'en avoir privé nos abonnés, du moins par intermittence, le long de plusieurs mois. Nous voulons réparer ce dommage en offrant un “Terroir” plus substantiel s'il se peut, plus varié, toujours attrayant, mieux documenté que jamais.

Ceux qui auraient dressé notre épitaphe craignant la chute de la Société des Arts, Sciences et Lettres et du “Terroir” se seraient mis en frais de deuil prématuré. Nous ne pouvons mourir ainsi, ayant par derrière nous accumulé assez d'oeuvres solides pour appuyer notre crédit. Et nous ne voulions pas non plus reculer dans la marche ascendante de nos entreprises.

C'est pourquoi notre Société reprend sa route, au pas accéléré qui fera oublier une halte fortuite. Elle ira de l'avant, toujours, comme naguère et mieux encore, n'ayant jamais rêvé de reculade.

“Car de fuyr n'eut onc espace...”

LA DIRECTION.

D'UN MOIS A L'AUTRE

Par Damase Potvin

Un événement tragique a marqué le début du dernier mois. L'on connaît la fin sensationnelle du quinzième lieutenant gouverneur de la province de Québec, Sir Lomer Gouin. Inutile de relater de nouveau le triste événement. Mais il n'est pas trop tard, croyons-nous, pour rappeler la mémoire de cet Hercule de la politique canadienne-française. Sir Lomer Gouin entrera dans l'histoire du Canada Français. Il brillera au premier rang de ceux que l'on appelle les "Makers of Canada". Car Sir Lomer Gouin a été l'un de ceux qui ont le mieux travaillé à resserrer les liens qui doivent unir, sous tous les aspects, les provinces du Dominion, de façon que toutes fassent un pays homogène, tout en conservant à la nôtre son caractère unique français.

En Angleterre, quand le roi meurt, on dit: *Le Roi est mort, vive le Roi!* Un autre remplace le défunt immédiatement sur le trône. Chez nous aussi: *"Le lieutenant gouverneur est mort, vive le lieutenant gouverneur!"*

Aussi, profitons-nous de la circonstance pour présenter nos humbles hommages au nouveau chatelain et à la nouvelle chatelaine de Spencerwood, l'hon. H. C. Carroll et Madame Carroll.

Longue vie, bonheur et santé au nouveau représentant du roi dans notre Canada Français.

Nous aimons, à ce propos, rappeler que sur les seize lieutenants gouverneurs qui se sont succédés à Spencerwood, depuis 1867, deux ont été premiers ministres de la province, Sir Adolphe Chapleau et Sir Lomer Gouin qui furent aussi ministres à Ottawa, comme aussi Sir Réal Angers, Sir Pantaléon Pelletier, Sir Charles Fitzpatrick, l'hon. L.-P. Brodeur et le dernier, l'hon. H. G. Carroll.

Continuons d'écouter le rappel de l'histoire...

Bien des événements de toute nature se sont passés durant ce règne de soixante-trois ans des quinze lieutenants gouverneurs qui ont précédé celui que l'on vient de voir solennellement intronisé. Et de combien de fêtes splendides et de grandioses réceptions ont été la scène les salles aux lambris dorés du château vice-royale et ses magnifiques jardins de fleurs. Combien de personnages illustres, princes, comtes, ducs, généraux, venant des plus grands pays d'Europe, ont signé leurs noms dans les registres de l'ancienne résidence du Très-Honorable Spencer Percival.

Ces fêtes, ces réceptions, ces visites d'hommes illustres fraternisant pendant plus d'un demi-siècle avec nos lieutenants gouverneurs canadiens-français ont acquis à notre province un brillant prestige; et de maintenir ce prestige d'un cachet tout royal il semble que ce soit là, tout d'abord, l'objet immédiat de l'intronisation de nos lieutenants gouverneurs.

* * * *

Quel autre rôle jouent ces derniers dans notre constitution politique? Comme le roi, son représentant

ici, le lieutenant gouverneur règne mais ne gouverne pas.

Toutefois, le chatelain de Spencerwood est le chef suprême de l'administration. Il est à la tête du Conseil Exécutif de la province, mais n'assiste jamais à ses délibérations. Et tel est son pouvoir discrétionnaire qu'un simple refus de la part de ce suprême officier de la constitution de signer telle décision du Conseil peut faire dissoudre les Chambres délibérantes, renverser le gouvernement et précipiter les quatre-vingt-cinq comtés de la province dans une campagne électorale dont le résultat peut changer du tout au tout la nature du gouvernement, selon le parti politique victorieux.

Le lieutenant gouverneur en notre province est le représentant du Roi. Il ne gouverne pas, avons-nous dit, mais il peut tout par son simple "veto". Il est le premier rouage de notre actuel régime parlementaire, machine à la fois simple et compliquée et qui semble le dernier cri de la sagesse humaine, en politique.

Au point de vue social, le rôle de notre lieutenant gouverneur est peut-être plus difficile tout en provoquant moins de conséquences sérieuses. Il lui suffit dans les circonstances nombreuses et de toute nature où il est invité à accorder son patronage, dans les fêtes patriotiques, les réceptions officielles, de maintenir intact, tel qu'il est dans la traditionnelle "Old England" le prestige presque foudroyant de la Royauté.

Nous pouvons dire, à l'honneur de notre séculaire loyauté en la Couronne britannique, que jusqu'ici, aucun de nos lieutenants gouverneurs, tous de nom canadien-français, — excepté Sir Charles Fitzpatrick et l'hon. H.-G. Carroll, tout deux aussi canadiens français tout de même autant que les autres, — n'a failli à la tâche de maintenir solidement cette séculaire loyauté du Canada Français.

L'hon. H.-G. Carroll est le seizième lieutenant gouverneur de la province de Québec qui ait occupé l'ancienne résidence historique que l'on appelait à la fin du XVIIIème siècle, "Powell Place" et qui est devenue la propriété de la province, au temps de la Confédération, par don de la puissance, à condition qu'elle serait la résidence permanente des représentants du roi au Canada Français.

* * * *

L'on continue de parler de la conservation du Vieux Québec et pendant que l'on en parle, l'on agit aussi, mais en sens contraire. L'on démantibule à coups de pic le Vieux Québec. Voilà bien près d'un siècle que l'on parle de mettre le Vieux Québec sous globe et, chaque année, l'on déblaie ses vieilles pierres sous prétexte d'améliorations municipales, d'exigence de la circulation, de travaux permanents, de Progrès, enfin!

Et pourtant, il n'y a personne qui ne soit convaincu que la ville de Québec ne vaudra vraiment quelque chose qu'à condition de rester elle-même, c'est-à-dire une ville qui, par ses souvenirs historiques, par ses vestiges d'un âge héroïque, par ses traces encore fraîches d'un passé militaire se distingue des autres villes où règne le modernisme élégant. Et pourtant, foin de tout cela! Pas de vieilleries le moins possible, semle-t-on dire partout. Démolissons. Certains débris qui paraissent se confier à nous pour que nous aidions leur durée, nous les rudoyons.

Nous leur devrions pourtant secours et protection.

Nos vieilles et héroïques fortifications, nos vieux murs lézardés et vétustés, ils sont pourtant comme le leg silencieux des ancêtres. Ils ont été mêlés à la vie de ceux qui ne sont plus. Ils ont pris part à l'existence de ceux que nous aurions pu être. Grâce à eux un lien subsiste entre ce qui est et ce qui a été. En eux pétille encore une parcelle de la vie d'autrefois. Nous devrions les aimer pour leur beauté, pour leur grâce et leur élégance; simplement aussi à cause de leur vétusté. Nous les aimerions si nous ne les avions pas. Ils ont le charme d'être anciens. Ils nous apportent, dans leurs formes et dans leurs couleurs, un peu de souvenir et un peu de passé.

Rappelons-nous donc que les vieilles pierres sont instruites. Elles nous apprennent tant de choses : ce qu'elles savent. Elles sont de l'histoire. Par elles, nous redevenons contemporains des scènes dont elles furent témoins et des figures dont elles évoquent les traits.

* * * *

La terre canadienne, qui se réveille des draps blancs dans lesquels elle a dormi pendant cinq mois, nous fait souvenir des belles pages qui ont été écrites par la déjà nombreuse pléiade de ces écrivains nordiques, si remplis de l'amour de la vie en plein air, attirés par l'indépendance et l'irrésistible appel de l'inconnu et dont les ouvrages deviennent, depuis quelques années, de plus en plus en vogue.

A cause de cela, nous avons pensé faire connaître quelque peu les principaux de ces écrivains et quelques-unes des belles et vivantes pages de ces drames poignants dont il déroulent l'intrigue dans des déserts de neige et des régions d'épouvante et de mort.

On lira, dans un autre endroit du TERROIR, une courte esquisse de la vie et de l'oeuvre de l'un de ces écrivains, Stewart-Edward White, et une page de l'un de ses plus beaux livres.

Nous étudierons ainsi l'oeuvre d'un James-Olivier Curwood qui, pour meubler ses nombreux romans, a passée une partie de sa vie en plein Wild ou dans des méchantes cabanes il trouvait toujours un coin pour installer sa machine à écrire; d'un Jack London, l'immortel auteur de l'"Appel de la Forêt" qui a si bien décrit l'épouvante de l'Alaska primitive et qui a fait les plus belles descriptions qui soient au monde des forêts de l'Amérique; d'un Louis-Frédéric Rouquette mort si prématurément voilà trois ans et qui n'a pas hésité de s'aventurer dans des conditions extraordinairement hasardeuses sur la "grand'route" du Pole Nord et qui a écrit de si sublimes pages sur l'oeuvre de nos missionnaires Oblats dans le Nord-Ouest; d'un Maurice Constantin Weyer qui se fait, tout d'abord, trappeur, chasseur dans les "terres du silence" et les solitudes neigeuses de l'extrême Nord,

avant de se faire éleveur au Manitoba, et qui vient de gagner le fameux Prix Goncourt de cette année. Et combien d'autres.

Devrions-nous parler de Francisque Parn qui a écrit, croyons-nous, le premier roman d'aventures dont les scènes se passent dans notre Ungava québécois, livre plein de couleur locale, exact quant aux faits historiques que rapporte l'auteur et concernant, notamment, l'annexion de ce territoire à la province de Québec et quant à la géographie et à la topographie des lieux? Ne devrions-nous pas aussi mentionner Jean Martet, cet ancien secrétaire de Clemenceau, dont le dernier livre, "Marion-des-Neiges" se rattache par plus d'un côté à la manière des grands écrivains nordiques que nous venons de citer?

Il est donc intéressant de connaître ces courageux écrivains qui n'ont pas hésité à braver des souffrances indiscibles et même une mort affreuse pour mettre plus de vie dans leurs ouvrages.

Il est curieux de constater que pas un écrivain canadien-français jusqu'à présent, n'ait tenté ces aventures. Quel magnifique champ d'action pour eux, pourtant; illimité. Nous ne voyons, à bien dire, dans ce genre de littérature nordique, que J.-C. Taché, encore le bon docteur ne s'est-il aventuré dans ce champ pas plus loin que les anciens chantiers de coupe de bois du Saint-Maurice et du Saguenay.

* * * *

Le 13 du mois dernier — 13 avril — marquait le premier anniversaire de l'atterrissage forcé du fameux BREMEN sur une petite île perdue du Labrador canadien, Greenley Island. Cette machine allemande portant ses trois héroïques passagers avait franchi d'un bond l'Atlantique nord. C'était un événement considérable.

Nous croyons opportun à ce sujet de raconter quelques anecdotes que nous a rapportées le Dr Louis Cuisinier qui a été, comme l'on sait, le premier à se rendre auprès des naufragés de l'air et qui a pu, dans la suite, retirer le Bremen de la position fâcheuse où il se trouvait sur la petite Ile-aux-Perroquets.

Notre province est immense, est-il besoin de le répéter, et les étrangers, les Européens surtout, peuvent assez difficilement se faire une idée de son étendue. Le baron Huenefeld, l'organisateur de cette hardie expédition aérienne, et qui est mort voilà deux mois, a eu l'occasion de le constater.

Quand le Bremen eut forcément atterri sur la petite Ile du Blanc Sablon, ses trois passagers, sortis sains et saufs des flancs de la machine aérienne, n'eurent rien de plus pressé que de se rendre à la maison du phare dont ils apercevaient les lumières tout près. Ils furent cordialement reçus par le gardien, M. Letemplier.

Les présentations n'avaient pas été faites que le baron, se servant de son français le plus pur, dit au gardiens

"Monsieur, nous arrivons d'Europe par les airs, en destination de New-York et vous voyez dans quel état nous sommes. Il nous faut être à New-York le plus tôt possible. Voulez-vous atteler un cheval et nous conduire à la ville la plus proche?"

Le brave gardien eut peine, tout d'abord, à reprimor un sourire.

—Monsieur, répondit-il, d'abord, il n'y a pas de chevaux ici; nous n'avons que des chiens.

Ah!... Alors conduisez-nous en chiens à la prochaine ville.

Et M. Letemplier de répondre, cette fois riant de bon coeur.

“Monsieur... pas cette nuit. La ville la plus proche est Québec qui est à 800 milles d'ici en passant par les forêts.

L'on ne discuta pas plus longtemps ce soir-là.

Le baron Huenefeld était un bon chrétien, plein de foi. Il n'avait pas de fer à cheval ni autres amulettes suspendues à la porte de sa cabine. Mais il avait placé, devant lui, un crucifix en argent auquel il avait fait une couronne formée de plusieurs reliques de saints et de saintes.

Une autre anecdote mais concernant cette demoiselle Ferris qui a donné, on s'en souvient, lors de l'atterrissage forcé du monoplane allemand à l'Île Verte, une assez sensationnelle interview sur le baron Huenefeld.

Quelques semaines après l'atterrissage, faisant visiter le Bremen à des touristes américains qui étaient venus par Terre-Neuve, et ayant à expliquer la forme de l'hélice tordue à la suite d'une tentative d'envolée manquée, elle dit: “Voyez-vous, c'est la forme que l'on donne à une hélice d'avion pour traverser l'océan”.

DONNE D'ABORD

DONNE d'abord tes fleurs, le reste est superflu.
Sois comme l'amandier dont l'ardeur nous [étonne...
Donne d'abord tes fleurs et ne t'inquiète plus
De savoir si tes fruits mûriront en automne

Sois comme l'amandier qui ne demande aux cieus
Qu'un peu de brise tiède entre deux giboulées,
Rien qu'un peu de sol dur, aride et rocailleux
Pour former les bouquets de ses fleurs étoilées.

Sois comme l'amandier, n'attends pas que l'avril
Ait fait s'épanouir le jardin de ton rêve.
L'amandier ne craint pas la neige et le grésil,
Sois comme lui, donne ton coeur, donne ta sève!

Et si tu n'as plus rien pour la saison des fruits,
Si la grêle a brisé ta fougue et ta jeunesse,
Ne te lamente pas sur tes rameaux détruits,
Dans des coeurs plus heureux ils tiendront leur [promesse.

Et ces coeurs te devront l'essor de leur printemps,
Puis s'anéantiront sans avoir pu connaître
Que pour eux, certain soir, tu t'effeuillas longtemps
Dans la sérénité des fleurs qui vont renaître...

Pour que l'humanité recueille tes douleurs,
Pour que ton idéal apaise sa révolte,
Sois comme l'amandier, donne d'abord tes fleurs
Et c'est Dieu qui fera, pour d'autres, ta récolte!

Suzanne BUCHOT.



Une rencontre sur la route Banff-Windermere. Cette excursion en auto, à travers l'une des parties les plus imposantes des Rocheuses, est l'un des principaux attraits du voyage dans l'Ouest canadien.

LA SOCIÉTÉ DES POÈTES CANADIENS-FRANÇAIS

*Son concours annuel de poésie et sa séance publique annuelle à Québec
le 6 avril dernier*

Le concours annuel de poésie de notre Société des Poètes s'est terminé le 1er avril dernier et les résultats en ont été proclamés en séance publique, à la suite d'un banquet au restaurant Kerhulu, Côte de la Fabrique, à Québec, samedi le 6 avril au soir.

Dans la section des poèmes détachés, cinquante-deux concurrents s'étaient inscrits avec des pièces de 14 à 100 vers; une vingtaine ont été éliminés pour irrégularités contraires aux conditions du concours. Les prix ont été attribués par un jury de cinq membres formé de MM. Alphonse Desilets, officier d'Académie, président de la Société des Poètes, Jean Charbonneau, lauréat de l'Académie Française, Avila de Belleval, notaire, officier en loi du Conseil d'Instruction Publique, Maurice Hébert, avocat, critique littéraire au "Canada-Français" et Jean-Paul Lessard, avocat, secrétaire de la Société des Poètes. Ces prix consistent en Lyre d'Or, Lyre d'Argent et Lyre de Bronze, et sont authentiqués par des diplômes de Lauréat portant le sceau de la Société des Poètes et les signatures du président et du secrétaire en office.

Les lauréats du concours de 1929 sont les suivants:

a) - Mlle Cécile Chabot, de St-Césaire de Rouville; lauréate de la Lyre d'Or, offerte par le président de la Société des Poètes, pour un poème de 46 vers intitulé "Un pan de mousseline". . .

b) - M. A. Charlebois, organiste d'Arthabaskaville, lauréat de la Lyre d'Argent, offerte par madame Eva Henry-Doyle, membre de la Société, pour un poème "Les cent vers".

c) - M. Harry Bernard, du "Courrier de St-Hyacinthe" lauréat de la Lyre de Bronze, offerte par M. Alfred DesRochers, l'un des vice-présidents de la Société, pour un poème en vers couplés: "Que j'aime le changeant visage."

Dans le même concours, huit mentions d'honneur ont été accordées: 1ère à "Souhait" de M. J. Roméo L. Pérusse de Lévis; 2ème à "Caprice", de Mlle Madeleine Belzile de Rimouski; 3ème à "Tableau du soir", de M. Paul Saint-Michel des Trois-Rivières; 4ème "Les exilés", de Mlle Elyane Paquin de Québec; 5ème "Sur le Saint-François" de madame Camille Duguay de Victoriaville; 6ème "Le pin" de M. J.-N. Norbert de Québec; 7ème "Je disais", de M. Paul Bédard, de l'École des Beaux-Arts de Québec; 8ème "Le rêve d'un fondateur" de Mlle Thérèse Bouillé de Deschambault. Une mention toute spéciale est réservée à la "Première nuit de pensionnat", de M. l'abbé Félix-Antoine Savard, de La Malbaie, dont la pièce est venue trop tard pour entrer au concours.

En outre, dans la section des volumes et manuscrits de volumes, sept concurrents étaient entrés en lice pour la Médaille d'Argent de l'honorable M. Cyrille-F. Delâge, surintendant de l'Instruction Publique de la Province de Québec. Ce prix spécial a été décerné par le jury à M. Adalbert Trudel, journaliste

de Québec, pour son manuscrit intitulé "Première Moisson de Poèmes" qui ira sous presse bientôt.

La médaille accordée par S. E. le Lieutenant-Gouverneur de la Province sera attribuée au membre de la Société des Poètes qui présentera le meilleur ouvrage en vers, couvrant environ cent pages, et le concours a été prolongé jusqu'au début de mai à cause des changements inattendus qu'a amenés le décès du regretté Sir Lomer Gouin. Cette médaille sera décernée lors d'un dîner des Poètes en mai prochain.

La séance publique du 6 avril a remporté un franc succès comme les précédentes. M. Louis-Joseph Duce, prince des poètes, a rappelé le souvenir de la noble et inoubliable figure de son ami Charles Gill, peintre et poète; M. Jean-Paul Lessard a proclamé le résultat du concours de cette année; Mlle Marcelle Aubry, professeur de diction, a donné lecture des poèmes des lauréats; tous les poètes et poétesses présents ont lu des pièces de leur composition et le Trio musicien Gosselin-Garneau a agrémenté cette soirée de musique d'orchestre choisie et exécutée avec art. La Société des Arts, Sciences et Lettres y était représentée par le Commandeur J.-Eugène Corriveau et le Colonel G.-E. Marquis, les peintres par M. Georges-Henry Duquet, les chanteurs par M. Jean-Marie Lachance, la Société des Auteurs par Mlle Rose-D. Desmarteaux, les musiciens par M. Léo Roy et le journalisme par M. Jean-Charles Harvey. M. Réal Dupont recevait les invités. Un auditoire sélect est venu applaudir aux succès des nouveaux poètes.

Le soir dans la montagne

VOICI l'heure incertaine où le jour va finir,
Effacé pour jamais du champ de l'avenir.
Toute rumeur se tait dans la montagne ombreuse
Et le soir y répand son âme ténébreuse;
Sur la futaie obscure elle erre lentement
Au gré de la fraîcheur et du recueillement.
Des nids ensommeillés que le feuillage gaze,
Montent quelques soupirs légers... L'heure est
[d'extase!

Et mon âme s'abîme en cette douce paix!
Fervente est l'oraison qu'inspirent les sommets!
Rien de petit ne passe aux larges vents des cimes,
C'est l'oasis féconde en pensers magnanimes.
Qui n'a pas médité, le soir, sur ces hauteurs,
Ne connaît pas de soi toutes les profondeurs.
Là, plus près de l'azur, on quitte un peu la terre
Et du coeur, simplement jaillit cette prière:
"Seigneur, Maître du ciel, adorable en tout lieu,
Eternel, Infini, Vous, mon Père et mon Dieu;
Pour la splendeur des nuits, les secrets qu'elles
[voilent,
Pour mon âme attirée au-delà des étoiles;
Pour votre majesté, je vous aime à genoux;
Je vous aime, ô mon Dieu, je vous aime pour Vous!"

Soeur Marie-ROLLANDE.

LA LUTTE POUR LA VIE ET LES ARMES NECESSAIRES AU COMBAT

PAR G.-E. MARQUIS

Avec mai s'annonce la fin d'une autre année scolaire.

En effet, dans quelques semaines, la porte de nos institutions d'enseignement s'ouvrira.

Des centaines de jeunes gens et de jeunes filles quitteront ces foyers d'éducation, pour essayer leurs forces dans le monde.

Nous possédons un grand nombre d'institutions bien outillées pour former les cerveaux et les coeurs de la génération montante.

L'on remarque des caractéristiques particulières dans chaque catégorie de maison. Chez les hommes s'affirme une tendance à diriger les études vers un but plus utilitaire et plus approprié aux besoins nouveaux.

Du côté féminin, l'on ajoute au cours classique, un peu partout, l'enseignement ménager et autres sciences domestiques.

Les finissants de ces institutions me permettront-ils quelques réflexions et conseils à l'occasion de leur sortie ?

* * * *

La lutte pour la vie se fait de plus en plus âpre et aussi faut-il que nos fils et nos filles sortent des écoles avec des armes qui leur permettront de batailler vaillamment et avec chance de succès.

Seule une partie infime de la population peut recevoir les bienfaits d'une éducation quelque peu développée.

Ce noyau formera une élite ou, en d'autres termes, la tête qui dirigera l'entité constituée par nos nationaux.

Il importe donc que cette éducation soit multiforme, afin que, dans toutes les sphères de l'activité humaine, nous ayons des leaders.

La vie intense, qui veut aujourd'hui que l'on brûle les étapes, exige des connaissances plus considérables que jadis. Les cerveaux doivent être habitués à penser vite et à exécuter avec non moins de rapidité, pour ne pas être submergés par des compétiteurs.

La culture que reçoivent les jeunes gens surtout dans les collèges, séminaires ou écoles commerciales, doit tendre à un développement général qui leur permettra ensuite de s'adapter facilement à tous les milieux et à toutes les conditions.

L'instruction n'est qu'une gymnastique intellectuelle. Elle doit être variée et étendue. "Tout est dans tout", disait un pédagogue, mais encore faut-il avoir pour le moins, des clartés de tout, quitte à viser plus tard à la spécialisation.

Que de jeunes gens pestent pendant leurs études, parce qu'on les force à apprendre un tas de choses, apparemment inutiles !

Il peut sembler, à ces jeunes cerveaux, que certaines matières ont peu d'importance, au point de vue de l'emploi immédiat, pour gagner le pain quotidien, mais une formation classique doit être complète, elle doit toucher à tous les problèmes humains; avoir des notions de tout ce que l'on rencontre dans

la nature; enfin, connaître assez l'histoire pour profiter des leçons qui s'en dégagent.

Voilà pour la formation.

* * * *

Combien de nos jeunes gens, et même de nos jeunes filles, en quittant le collège ou le couvent, emportent avec eux l'une des armes les plus importantes pour réussir dans la vie ?

Nous voulons parler de l'ambition.

L'avenir appartient aujourd'hui aux ambitieux, pour modifier un peu la formule quasi classique qui déclare que "Audaces fortuna juvat".

Que de fois avons-nous rencontré de ces étudiants sortis désabusés du collège, contents de fermer les livres et se promettant bien de se *la couler douce*, à l'avenir.

Aujourd'hui, comme hier, il semble bien que nous avons manqué et manquons encore beaucoup d'ambition, comme peuple; que la plus grande partie de notre énergie a été dépensée dans les luttes, utiles parfois, mais futiles dans d'autres, alors que nous voulions renouveler les promesses des mousquetaires de jadis.

Nous sommes des latins et il arrive bien trop souvent, malheureusement, que nous luttons par orgueil, non pour un gain immédiat ou une amélioration tangible, mais pour avoir le plaisir de chanter le coq.

Y a-t-il un plus bel exemple de cette affirmation, que l'esprit processif qui nous *distingue*.

D'autres ne se croient pas faits pour les sommets et s'imaginent constamment que nous sommes entravés dans l'ascension, faute de fortune; puis, nous ne parlons pas la langue de la majorité; nous ne serions pas faits pour le commerce, l'industrie ou la finance bref nous avons peur d'essayer.

Je ne prétends pas que nous devons nous lancer dans toutes les entreprises, tête baissée et sans calculer les chances de succès ou d'insuccès. Mais de là à rester inertes ou plutôt à faire la chasse aux petites positions ou aux places de tout repos, — où nous sommes des serviteurs, bien souvent, sans ambition d'arriver à la direction, — il y a une marge considérable.

L'ambition, c'est la moitié du succès de la vie, mais elle ne donne un plein rendement qu'aux esprits bien meublés et bien équilibrés.

* * * *

Il faut encore une troisième vertu pour arriver au succès dans la lutte pour la vie: aimer l'étude.

Combien de jeunes se sont imaginés, après avoir franchi le seuil du collège pour la dernière fois, qu'ils avaient un bagage de connaissances leur permettant de conquérir le monde, quand, en réalité, ils possédaient à peine quelques clefs leur donnant accès au sanctuaire des sciences.

Sont-ils nombreux les professionnels qui se livrent

encore ardemment à l'étude, pour arriver à faire leur marque, à briller au sommet, dans la pratique de tous les jours?

Celui qui n'étudie plus après avoir quitté le collège ou l'université ou une autre école spéciale, est voué à l'ignorance et à la médiocrité jusqu'à la fin de ses jours.

Ce n'est pas une calomnie de déclarer, qu'en général, nous, Canadiens français, nous souffrons de paresse intellectuelle. Nous avons peur des livres et nous n'avons guère de curiosité intellectuelle.

Nos libraires, à peu d'exceptions près, vivent; il leur faut vendre toutes sortes de choses pour se maintenir; les grandes revues, les revues à idées, ne sont lues que par une élite; les bibliothèques publiques sont à peu près toujours désertes.

Quelle que soit la profession exercée, quel que soit le métier que l'on pratique, quelle que soit la carrière que l'on a embrassée, il y a, sur chacun de ces sujets, des livres, des revues, des journaux, qui permettent à chacun de doubler, de quintupler, de décupler et même de centupler les connaissances que l'on possède.

Voilà quelques points à considérer, croyons-nous, et que nous soumettons bien sincèrement aux jeunes qui se lancent dans la vie. L'expérience, il est vrai, ne vient qu'avec l'âge, et les aînés ont une tendance à en faire bénéficier leurs cadets!

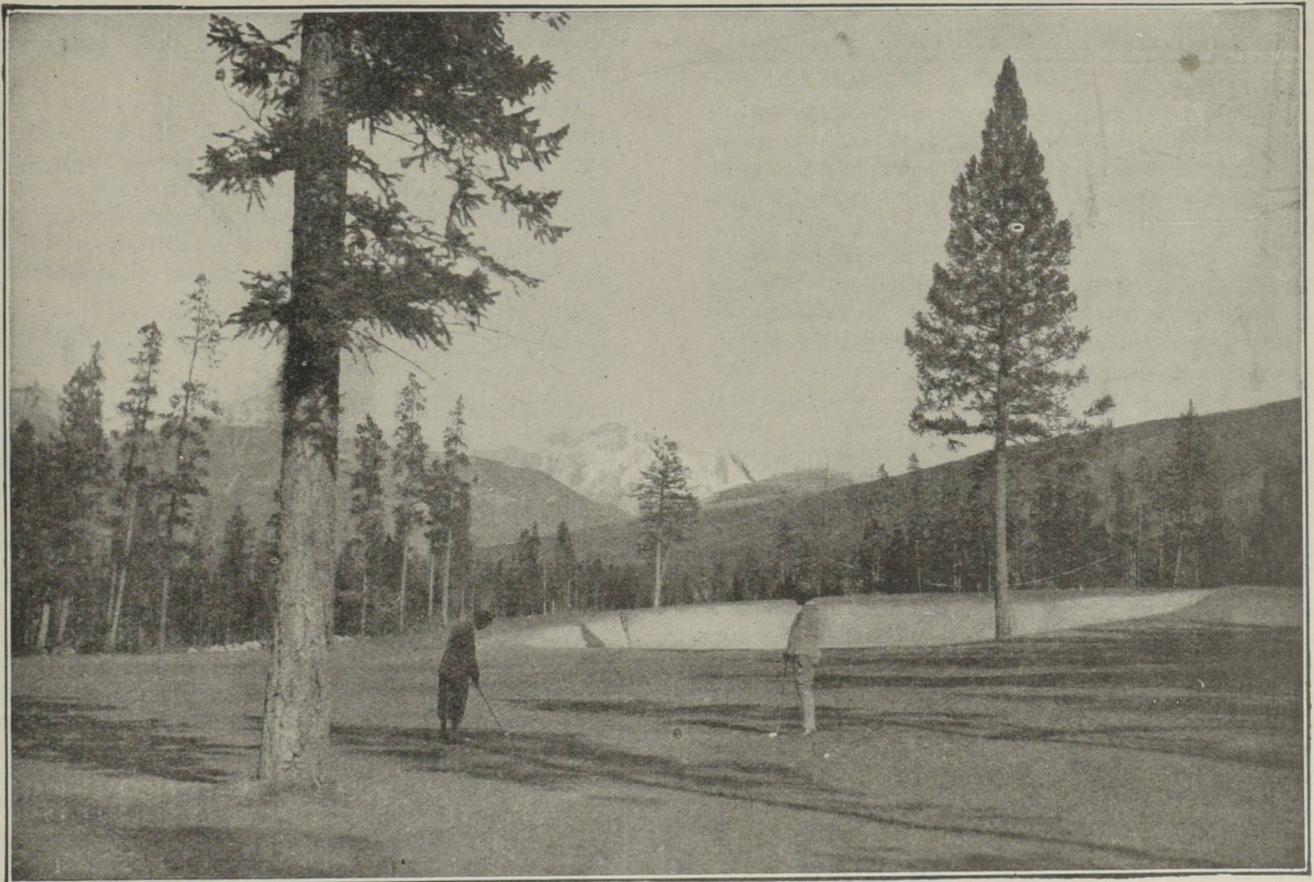
Que de parents seraient plus en état de remplir leurs devoirs véritables envers leurs enfants, jeunes gens et jeunes filles, s'ils connaissaient un peu mieux le rôle qu'ils ont à remplir, afin de pouvoir diriger plus sagement ces jeunes cerveaux, et travailler efficacement à leur formation morale!

L'étude peut contribuer énormément à atteindre ce résultat, et c'est pourquoi nous la suggérons à tous ceux qui veulent enrichir leur cerveau.

Ce n'est pas une tâche ardue impossible, ni un calvaire que nous leur suggérons d'escalader, mais plutôt un des moyens les plus sages et les plus remplis de jouissances que l'on puisse trouver, tout en travaillant à son propre perfectionnement.

—Québec, avril 1920.

POUR LES AMATEURS DE SPORT



Le terrain de golf à Jasper Park, l'un des plus beaux de tout le Canada.

Cliché C.N.R.

L'ORIENTATION PROFESSIONNELLE

Par *Emile Boiteau, N. P.*

J'ai souvent pensé à ces milliers d'adolescents et de jeunes gens qui, chaque année, quittent nos académies, nos collèges et nos universités pour entrer dans la vie active.

Je me les représente comme une vaillante phalange des plus beaux gars de chez nous, dont la période d'entraînement a pris fin, et qui se dirigent vers la Cité au service de laquelle ils veulent s'enrôler.

Quelles précieuses recrues pour la société civile. C'est la jeunesse avec sa robustesse de santé, sa vive intelligence, son enthousiasme, son ambition et son initiative!

Ouvrons lui toutes grandes les portes de la Cité et que l'accueil soit des plus chaleureux. Que les jeunes sentent qu'on a besoin d'eux et qu'ils sont notre espoir. Qu'on les initie peu à peu aux sacrifices du labeur quotidien. Surtout qu'on ne les rebute pas comme importuns! Ils ne veulent point chômer et il leur faut du travail.

Quel malheur, si par une indifférence hautaine, des préjugés de classes, un snobisme de mauvais aloi, on les forçait au désœuvrement. Ils perdraient bien vite la force de l'idéal qui les soutient et iraient grossir la foule vulgaire et parasite des bohèmes, des râtés ou des abrutis, dont toute société progressive ne sait que faire.

Les chefs de la Cité l'ont compris et ils voudront conserver saine et effective la jeunesse qui vient. C'est une force sociale sans pareille qu'il faut mettre en valeur et dont il faut obtenir le meilleur rendement.

Qu'on s'occupe alors de l'orienter et de mettre à contribution son talent et son initiative, que par une sage division du travail tous puissent faire leur vie!

Qu'on ne permette pas le monopole du travail entre les mains de quelques puissants!

Qu'on discerne entre les arrivistes audacieux et les compétents plus sages!

Si les recrues sont trop nombreuses pour la tâche à accomplir, que l'on crée de nouvelles activités, que s'ouvrent de nouvelles carrières où, nos jeunes, avec l'esprit réalisateur qui les anime aujourd'hui, sauront bien faire leur marque.

La vie étant une perpétuelle succession, que les jeunes puissent espérer leur tour de promotion c'est le devoir des éducateurs de notre jeunesse et de tous ceux qui exercent sur elle une influence, de l'orienter dans des voies où elle puisse dépenser, avec profit pour la communauté et pour elle-même, les énergies quelle possède.

Que de vies manquées par un défaut d'orientation dans la jeunesse!

Les élèves finissants de nos académies et de nos collèges, à défaut de parents clairvoyants qui puissent s'y intéresser, devraient être renseignés avec précision aux diverses professions auxquelles ils rêvent d'appartenir.

Ordinairement les retraites de vocation, éclairent très bien les "finissants" sur ce qu'est l'état religieux ou sacerdotal. Chaque retraitant, avec la grâce de Dieu, peut aisément juger de son sentiment et de ses aptitudes à cet état.

Mais que fait-on du profane?

Sera-t-il médecin, avocat, notaire, ingénieur, commerçant, journaliste...?

Qu'il se débrouille!

C'est ce que font la majorité et beaucoup réussissent.

Mais ce système n'entraîne-t-il pas une perte de l'énergie jeune?

Beaucoup hésitent, tâtonnent, essayent, recommandent et finalement se résignent à une fonction pour laquelle souvent, ils n'étaient point destinés. Résultat: incompétence et abrutissement.

Pourquoi n'organiserait-on pas dans nos maisons d'éducation la conférence des vocations profanes?

Avant de quitter l'Alma Mater, les élèves, seuls, qui se destinent au monde (car il ne faut pas nuire au recrutement religieux et sacerdotal) auraient l'avantage d'assister à des causeries sur l'orientation professionnelle, faits par des représentants autorisés de toutes les carrières.

Il ne s'agirait pas de vanter ou de dénigrer à nos jeunes telle ou telle profession. Il suffirait de lui dire avec jugement et impartialité, de quelle façon un aspirant peut s'y introduire, quelles études il devra faire, quelles obligations il assume, quels devoirs il devra remplir, et pour cela quelles aptitudes il lui faudra, enfin quelles possibilités d'avenir l'attendent.

Un journaliste éminent de chez-nous, qui est un grand ami des jeunes, M. Omer Héroux, a déjà donné un bel exemple à ce sujet.

Qu'on relise ses articles dans le "Devoir", sur la profession d'avocat. On se convaincra que la réalisation de ce que je propose serait facile et fort utile. Quel est l'homme d'expérience dans n'importe quelle profession qui n'accepterait pas avec plaisir d'initier les jeunes aux secrets de la carrière qui fut la sienne? Ce serait là, à mon avis, une belle initiative sociale et patriotique.

On a bien voulu me charger de diriger une page pour les jeunes dans le "Terroir". J'ai accepté cette tâche avec plaisir puisqu'elle me fournissait l'occasion de reprendre contact avec une chose dont je m'étais éloigné à regret, après lui avoir donné tout l'élan de mes débuts.

Je veux bien consacrer encore aux jeunes quelques loisirs et les faire bénéficier du moyen de cette nouvelle chronique de l'expérience de leurs aînés. Je recevrai avec plaisir toute collaboration de quiconque croit pouvoir servir les jeunes.

—Québec, 15 avril 1929.

L'Écho Musicale et Artistique

Le comité de rédaction du "Terroir" a décidé de faire mensuellement une petite chronique sur les activités musicales et artistiques des nôtres, et il m'a confié cette tâche.

Je m'empresse de dire que je ne prétends pas avoir la compétence voulue pour faire des analyses ou des critiques détaillées et bien fondées sur le mérite des oeuvres soumises à mon étude; de même, je n'ai peut-être pas les connaissances nécessaires pour apprécier les artistes dont il faudra parler à l'occasion.

Mon rôle consistera donc uniquement à signaler les oeuvres et les personnes sans les juger.

Il existe à Québec plusieurs organisations musicales ou théâtrales, et nombre d'artistes ou d'artistes-amateurs, dont les activités méritent d'être connues, ou signalées plus souvent au public.

Aujourd'hui, nous ferons connaissance avec la "Chorale des Chanteurs de Saint-François", puis, dans les mois à venir, nous ferons d'autres connaissances aussi très intéressantes.

Ainsi donc, le "Terroir", organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres, contribuera pour sa quote part au développement du courant musical et artistique chez-nous.

N.-B. Je recevrai avec plaisir les notes ou documents qu'on voudra bien m'adresser, sans engagement de ma part à les publier "in extenso".

H. P.

(A) LES CHANTEURS DE SAINT-FRANÇOIS

La Bonne musique

Il existe à Québec, une chorale qui a nom: "LES CHANTEURS DE SAINT-FRANÇOIS". Elle compte 120 voix mixtes.

Fondée à l'occasion du 7e centenaire de Saint-François, à l'automne 1926, elle fut officiellement organisée en janvier 1927, date de ses premières élections générales.

Le Fondateur, Monsieur Rolland G. Gingras, organiste à Saint-François d'Assise et l'un des professeurs de piano les plus distingués de cette ville, en est le Directeur.

Parmi les dévoués officiers qui assurent les succès nombreux et véritables de cette Chorale, qu'il nous suffise de mentionner les noms de ceux qui ont toujours été réélus aux mêmes postes, depuis la fondation: Président M. Charles Morin; secrétaire: M. Henri Lachance; trésorier, M. Eugène Chabot et le bibliothécaire des ténors, M. W. Fiset.

Ajoutons qu'aujourd'hui, il y a comme officiers, en outre de ceux déjà nommés, d'autres officiers dont les services ne sont pas moins précieux. Mention spéciale devrait être faite pour la section des dames, dont le nombre et la culture musicale ajoutent encore à la valeur de cette solide organisation.

Le but de cette Chorale est de diffuser la bonne musique et particulièrement les oeuvres chorales.

Il est agréable de dire immédiatement qu'elle s'acquitte de sa noble tâche avec une scrupuleuse conscience dans ses exécutions, et de plus, qu'elle fait preuve d'une activité qui dépasse l'ordinaire. Qu'on en juge plutôt.

Depuis octobre 1928, jusqu'à date, — donc en cinq mois — cette chorale a donné elle-même trois grands concerts, (le 22 janvier à St-Sauveur, le 4 avril à St-Malo, le 8 avril à St-Fidèle), puis sous l'habile direction de M. Rolland G. Gingras, elle fut l'organisatrice de 5 "Conférence-Concert" dont les journaux firent alors les plus grands éloges.

Des conférenciers fort goûtés des auditoires furent alors au programme de ces soirées. Par ordre de date, nommons: M. L.-P. Geoffrion, le Père Louis Lalonde S.J., Mademoiselle G. Lefavre (Genevra), le Père H. Lefebvre S.J., M. l'abbé Ivahoe Caron.

Toutes ces conférences, véritables écoles où l'auditoire reçoit d'utiles leçons sur la vie, instruisent donc notre population en même temps que se fait plus grande son éducation artistique.

Du même coup, cette Chorale a favorisé ou déterminé le regain de vie artistique ou intellectuel chez-nous. Noble tâche en vérité.

Les Chanteurs de Saint-François ont exécuté des oeuvres dont ils furent les créateurs à Québec. Entr'autres: "La mort de Saint-François" de Couturier, "La Marche Lorraine" de Ganne arrangée pour quatre voix mixtes par Rolland G. Gingras, "La Fontaine de Carrouet" de Letorey, "Valse" de Lecocq, "Voici le temps de la moisson" de Pillois, etc. . . .

Cette Chorale, l'une des plus importantes de Québec, — sinon la plus importante, il ne m'appartient pas de juger, — fait donc chez-nous oeuvre éminemment louable et utile. Son mérite, quoique reconnu par le public, valait d'être signalé. Nous sommes tellement portés parfois à oublier les bienfaits dont nous sommes gratifiés, qu'il est utile de les méditer souvent et de reconnaître les labeurs qu'ils ont coûtés.

Ajoutons que la survivance de cette chorale a été rendue possible, d'abord par la Direction experte qu'elle s'est donnée, et, ensuite, grâce au désintéressement de l'Abbé A. A. Godbout qui met sa salle paroissiale à la disposition des Chanteurs de Saint-François.

Le distingué curé de Saint-François d'Assise a compris le lustre qu'une telle organisation jetterait sur sa paroisse, si elle y avait son pied à terre.

En terminant ces notes, souhaitons à cette chorale de continuer aussi brillamment et longtemps encore, son oeuvre de bien et son oeuvre artistique, au sein de notre population québécoise.

J. H. PHILIPPON, *avocat.*

LA POMME AU CANADA

Par Gérard Malchelosse

Les journaux nous ont entretenus dernièrement sous forme de propagande, de la culture de la pomme au Canada, de son importance et de son avenir, donnant en même temps un *aperçu historique* de cette industrie, dans lequel il n'y a à peu près rien d'historique.

On y dit que la plupart des botanistes sont d'opinion que la pomme d'Europe n'est pas originaire de l'Amérique du Nord et que les pommes sauvages trouvées par les premiers colons dans les forêts qui bordent le Saint-Laurent venait de pommiers importés au pays bien avant eux. Il n'y a aucun botaniste, du moins à ma connaissance, qui osera prétendre que la pomme est originaire d'Amérique car, de tout temps, elle a été connue des pays tempérés de l'Europe.

Originnaire d'Amérique, la pomme l'est sans doute, du fait qu'on l'y a trouvé à l'état sauvage dans nombre d'endroits aux Etats-Unis comme au Canada.

"On croit que la "fameuse" ou "pomme-neige," (traduction de *snow apple*) a été créée dans le Québec, dit l'article du Bien Public, des Trois-Rivières, 7 décembre 1927, et que, dès les débuts de la colonie, la pomme a été le fruit le plus important du commerce canadien; l'étendue des plantations et le rendement de ces dernières se sont accrus rapidement..."

Ce texte contient au moins deux erreurs. Sous le régime français nous ne voyons pas qu'en aucun temps avant le Canada ait fait du commerce dans le sens qu'on attribue aujourd'hui à ce mot. Les compagnies n'ont jamais songé à faire quoique ce soit de plus pour aider à la colonisation et à l'avancement de la Nouvelle-France. Au contraire, elles ont agi de manière à entraver les initiatives individuelles parce qu'elles craignaient que celles-ci nuisissent à leur négoce, et c'est ce qui explique que le Canada n'ait pas prospéré avant que les Anglais y apportassent la note commerciale. Il a pu s'exporter en France avant 1760, spécialement sous l'intendance de Hocquart (1731-48), quelques barils de pommes, mais très peu, car nos plantations se résumaient en de faibles vergers de particuliers et suffisaient à peine à nos propres besoins. "Quelques cultivateurs ont des vergers, écrivait en 1749 Peter Kalm, mais c'est le petit nombre." (1) La colonie s'est vue souventes fois acculée à la disette et les documents du temps ne nous laissent pas entrevoir que les pommes aient joué plus qu'un rôle ordinaire.

Il reste à établir si les pommes que connurent les premiers colons de l'Acadie furent importées de France avant 1608 ou 1617, car ni Samuel Champlain ni Marc Lescarbot n'en parlent. On prétend que les pionniers acadiens trouvèrent quelques variétés longtemps avantageusement connue pour les pommes qu'elle produit. Au dire de M.-D. Davis, adjoint à l'horticulteur du Dominion, les vallées d'Annapolis et de Cornwallis cultivent des fruits depuis l'époque de l'occupation française. (2) Le Père Pierre Biard, Jésuite missionnaire en Acadie, écrivant en 1611 à son supérieur en France, dit qu'on "ne trouve pas d'autres sortes d'arbres fruitiers en tout ce pays

(Acadie), sinon des vignes, lambrusches, noyers et coudriers, et il y en a beaucoup à la rivière Saint-Jean." (3)

La même chose eut lieu, répétons-le, dans nombre d'Etats américains et sur les rives du Saint Laurent. Cependant ni Jacques Cartier, qui le remonta jusqu'à Montréal en 1535, ni son pilote Jean Alfonse ne parlent des pommes, mais elles ont bien pu échapper à l'attention des deux navigateurs.

Du témoignage de plusieurs auteurs oculaires, "les Sauvages mangeaient des pommes sauvages, plus douces que celles de France, mais beaucoup plus petites, "car il y en a dans les îles du Saint-Laurent, "Fort douces, mais fort petites. Les Sauvages gastent tout. Rencontrant un arbre fruitier, ils l'abattent pour avoir le fruit." (4).

Au cap Tourmente, où les terres avaient de bonne heure attiré l'attention de Champlain, qui y fonda dès 1662 une ferme, il y avait des vignes et des pommiers sauvages en abondance. (5) Ce sont de ces nombreuses variétés de pommettes très populaires pour la fabrication de gelées et de conserves.

Quoiqu'il en soit, dès les premières années de la Nouvelle-France, Champlain voulant jeter les bases d'un établissement agricole permanent, fit faire un jardin potager pour se procurer des légumes. Il planta donc des tiges de pommiers du pays de Caux, en Normandie, envoyées par M. de Monts. (6)

Louis Hébert, en 1617, apporta aussi quelques tiges de pommiers qu'il planta autour de sa maison, et que Champlain signale en plein développement sept ans plus tard. (7) Le Frère Sagard, parlant de Québec quelques années après la mort de Louis Hébert, dit que, de son vivant, de bonne heure au printemps, les pommiers se couvraient de fleurs et qu'à l'automne ils rapportaient de bonnes récoltes. "Je vis aussi en ce champ (celui de Louis Hébert), un jeune pommier chargé de fort belles pommes." (8)

Répondant à quelques questions qui lui ont été faites en France, notamment s'il y a espérance que les pommiers et autres arbres puissent porter fruits au Canada, le Père Lejeune écrit en 1636 qu'on "a vu ici autrefois des belles pommes. Le Sr Hébert avait planté quelques pommiers pendant sa vie, qui ont porté de fort bons fruits, à ce qu'on m'assure. Le bétail a gasté ces arbres." (9)

1. Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens-français*, VII, p. 30.

2. *La Culture du pommier au Canada*, p. 38.

3. *Relations des Jésuites*, 1611, p. 7.

4. *Relations des Jésuites*, 1633, p. 5; 1634, p. 36.

5. Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens-français*, II, p. 71,72; *Oeuvres de Champlain*, III, p. 126; N.-E. Dionne, *Samuel Champlain*, II, p. 303.

6. Benjamin Sulte, *Mélanges historiques*, I, p. 39, 73, 74, 75, 76; *Histoire des Canadiens-français*, I, p. 140, 144.

7. Abbé Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, I, p. 508.

8. *Histoire du Canada*, p. 55; abbé Couillard Després, *Louis Hébert*, p. 58; *la Première famille française au Canada*, p. 77.

9. *Relations des Jésuites*, 1636, p. 45.

Deux ans auparavant, en 1634, les Jésuites avaient à Québec huit ou dix sortes de pommiers et de pruniers "qui sont fort bien reprises." Le Père Paul Lejeune dit qu'il a quelque créance que le froid nuit grandement aux fruits en ce pays, mais on sait que ces craintes étaient puérides. Au contraire, c'est au climat rigoureux d'hiver que notre pomme doit d'être ce qu'elle est. (10)

On concède à Louis Hébert d'avoir été le premier colon stable de ce pays, mais il ne fut pas le premier défricheur du sol. Nous avons vu qu'avant lui Champlain avait un jardin potager. Les Récollets ne furent pas plus tôt installés dans leur couvent de Saint-Charles, qu'ils commencèrent dès 1615 à cultiver un certain lot de terre qu'ils avaient reçu afin d'y bâtir un monastère. Le Père Denis Jamet dressa un jardin d'un arpent carré, à environ mi-chemin du couvent et de l'habitation de Champlain, et "fit palissader de pieux ce joli verger."

La compagnie des Cent-Associés critiqua la politique de Champlain, ce qui eut pour résultat d'arrêter ces sages entreprises coloniales dès leur naissance. Il s'écoule plus de trente ans avant que cette tentative ne soit renouvelée.

Pierre Boucher, des Trois-Rivières, écrivant son *Histoire naturelle de la Nouvelle-France*, en 1663, parle des ressources du pays et il remarque qu'on n'a point encore planté ici d'arbres fruitiers de France, "sinon quelques pommiers qui rapportent de fort bonnes pommes et en quantité, mais il y a bien peu de ces arbres." (11) Il s'agit ici des pommiers plantés à Québec par Champlain en 1608 et par les Jésuites en 1634, car il n'y en avait pas encore ni aux Trois-Rivières ni à Montréal. Comme Boucher ne mentionne pas les autres fruits plantés par Champlain et autres, il faut peut-être en conclure qu'ils n'étaient pas assez rustiques pour s'adapter au climat de la Nouvelle-France.

Trois ou quatre ans plus tard, de 1665 à 1670, l'intendant Talon encouragea les industries parmi nous et il fit venir de France des pommiers que l'on distribua dans différents endroits. Ceux qui furent plantés dans les concessions successives que les Messieurs du Séminaire de Saint-Sulpice obtinrent dans l'île de Montréal rapportèrent particulièrement de beaux fruits; leur saveur était supérieure à tout autre et devint fort prisée. (12) On s'écria: "Oh! la fameuse!" Ce fut un acte de baptême.

Il est probable que d'autres envois de pommiers ont eu lieu par la suite. En tout cas, et à partir de 1670 surtout, la région de Québec et celle de Montréal en cultivaient plusieurs variétés pour la table et la compote, mais nous ne voyons pas que nous ayons eu la pomme à cidre de Normandie. (13) De nos jours, les reinettes dorées, (Golden Russet), la Baldwin et la Gravenstein sont de bonnes pommes à cidre.

En 1668, la Mère Marie de l'Incarnation écrit: "L'on commence à avoir des pommes de reinettes et de calvilles, qui viennent ici très belles et très bonnes, mais l'engeance en est venue de France." En 1670, elle continue: "Le dernier hiver a été extraordinairement froid... Tout le pays a fait la même perte et particulièrement les Mères Hospitalières qui avaient un verger des plus beaux qu'on pourrait avoir en France." (14)

De nos jours, en Normandie, il y a une espèce assez commune que l'on désigne sous le nom de "pomme du Canada," et qui, au dire de mon ami Alphonse Dé-

silets, agronome de Québec, n'a aucune ressemblance avec nos pommes canadiennes, bien que ces dernières nous viennent de Normandie. Les petites pommes d'amour sont appelées "reinettes du Canada."

Peter Kalm, célèbre botaniste suédois qui visita l'Amérique en 1749, dit qu'il y a beaucoup de vergers sur la rives de la Deleware et qu'on y fait du cidre qui, sans être aussi excellent que celui de Normandie, est cependant fort bon. Avec Benjamin Sulte, nous nous demandons pourquoi nos ancêtres n'ont pas connu le cidre. Peter Kalm mentionne aussi les pommes acides et odorantes de Sibérie, qui sont très communes en Pennsylvanie et avec lesquelles les habitants font du vinaigre. Rendu à Québec, il remarque que les pommiers sont en pleine floraison, et il explique comment nos arbres fruitiers sont plus rustiques que ceux d'Europe. (15)

M. de Bougainville, qui servait sous Montcalm, visita la rive nord du fleuve Saint-Laurent dès l'automne de 1755. Il dit que le Canada "ne produit presque aucun fruit, mais des pommes admirables de toutes espèces, principalement les reinettes, calvilles, (16) "fameuses." Il n'y a pas très longtemps encore, Montréal était en effet le paradis de la pomme. Vues du haut du Mont-Royal, les campagnes qui s'étendent à nos pieds de Notre-Dame-de-Grâce à Sainte-Anne-de-Bellevue et de la Côte-des-Neiges, Saint-Laurent à Cartierville, étaient couvertes de beaux et grands vergers.

Dans l'île du Prince-Edouard, où la culture en général ne s'est développée que lentement, on cultive cependant des pommes depuis que les Anglais s'y sont établis, vers 1763.

Les terrains compris entre la rue Sherbrooke ouest, le chemin de la Côte-des-Neiges, la rue Guy et l'avenue Greene, site actuel du collège et des séminaires de philosophie et de théologie de Montréal, sont le véritable berceau de la "fameuse."

Que nos pommes canadiennes soient d'origine indigène ou qu'elles aient été introduites ici, il est indéniable qu'elles trouvent dans certaines régions du pays, notamment la Nouvelle-Ecosse, la Colombie-Anglaise, le Québec et l'Ontario, une habitation idéale pour y acquérir des qualités que n'atteignent pas celles d'aucun autre pays du monde. On peut s'en rendre compte par le fait que depuis un certain nombre d'années à peu près le tiers de notre récolte est exporté, dont deux millions de barils annuellement en Angleterre, et qu'en plusieurs occasions nos deux principales espèces, la "fameuse" et la "McIntosh" ont été proclamées les meilleures pommes à dessert de l'Empire britannique.

À l'exposition de la Louisiane, tenue à Saint-Louis en 1904, l'exhibit des fruits comportait quatre-vingt-

10. Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens-français*, II, p. 71, 72; P. Paul Lejeune, *Premières missions des Jésuites au Canada*, p. 144-8.

11. Benjamin Sulte, *Pierre Boucher et son livre*, M. S.-R. C., 1896, p. 136.

12. Benjamin Sulte, *Mélanges historiques*, VII, p. 41.

13. Benjamin Sulte, *Mélanges historiques*, I, p. 74; B. R. H., XVI, p. 157.

14. Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens-français*, V, p. 25.

15. *Voyage de Kalm en Amérique*, p. 117, 118, 189.

16. Originaux du village de Calleville, en Normandie.

17. Benjamin Sulte, *Histoire de Champlain*, II, p. 128, 129; *Histoire des Canadiens-français*, VII, p. 33.

dix variétés de pommes canadiennes et remporta plusieurs médailles d'or, d'argent et de bronze. (18)

“Il nous semble évident, dit E.-Z. Massicotte, que nos variétés de pommes les meilleures, la “Saint-Laurent” et surtout celle surnommée la “fameuse,” sont le résultat d'une culture savante dans un excellent milieu. Eh bien! c'est bizarre. Terre des plus propices pour la culture des pommes, l'île de Montréal attendait patiemment, depuis des siècles, le jour où l'on déposerait dans son sein le petit pépin qu'elle nourrirait, ferait croître et produire au-delà des espérances les plus optimistes.

“On a promené la “fameuse” de marché en marché, d'exposition en exposition, et partout elle a conquis le premier rang, partout sa chair d'un blanc de neige, sucrée, tendre et délicieuse a obtenu la faveur des gourmets.

“Nos horticulteurs l'on envoyé, un jour, dans son pays d'origine, la terre classique de la pomme, pour la comparer avec ses soeurs d'outremer et leur faire voir ce qu'était devenue, au Canada, cette descendante d'une même famille. Elle fut conviée aux fêtes agromomiques de la pomme, en France, et la petite canadienne remporta le grand prix d'honneur du concours de 1884. Les Français n'en revenaient pas! La Normandie était battue. Les poètes le chantèrent et l'un d'eux, Célestin-Aimé Prêt, commençait une longue poésie par ces strophes dithyrambiques:

*Beau fruit qui, vers l'automne et par le flot amer,
Nous vient des verts pays que caressent la mer
Et des grands lacs l'onde écumeuse,
Douce pomme, toi qui — chacun sait ton renom —
Porte dans tout le nord d'Amérique le nom
Si bien mérité de “fameuse!”*

*Là-bas, dans les vergers qui ceignent Montréal
De couronnes de fleurs, aux jours de Floréal, —
Fleurs de pommiers roses et blanches, —
Au coeur de la corolle où tu dormais encor
As-tu parfois oui le chant aux notes d'or
Dans la sombre épaisseur des branches?...*

“Hélas! nos beaux vergers, continue E.-Z. Massicotte, ils s'effacent rapidement devant la marée montante des habitations. Le “plus grand Montréal” va les faire disparaître et bientôt la “fameuse” ne sera plus qu'un souvenir du passé, si l'on ne fait pas un effort pour conserver, ce qui serait facile, car il est admis, aujourd'hui, qu'elle peut venir partout, dans notre province, du moins au sud des Laurentides. Ne perdons pas la “fameuse.”

Ajoutons qu'elle est bien vue à la table royale. On raconte même que le roi Edouard VII, alors qu'il était prince de Galles, fit planter dans son verger de Sandringham une cinquantaine de leurs “fameuses.” Ces pommiers ont réussi l'à-bas, mais il manque à leur fruits cette belle couleur et ce goût spécial que leur communique notre terroir. (19).

Le savant abbé H.-R. Casgrain écrit de son côté: “Nos ancêtres avaient transporté de France et propagé dans le pays un certain nombre d'arbres fruitiers, principalement des pommiers. Leurs maisons

furent bientôt entourées de vergers qui étaient à la fois un ornement et une source de bien-être et de revenus. Ils avaient même réussi à créer certaines variétés d'une qualité excellente dont quelques-unes furent transportées dans la suite en France, où elles sont encore cultivées avec succès. De ce nombre sont les espèces de pommiers dont les fruits, très estimés sur le marché, sont connus sous le nom de rainettes du Canada. Sous le rapport de l'horticulture, et sous bien d'autres, les premiers colons étaient supérieurs à leurs descendants d'aujourd'hui. Où sont les magnifiques vergers que l'on voyait autrefois dans nos environs (Québec)? Ils ont disparu peu à peu et n'ont pas été renouvelés.” (20)

Nous avons mentionné la “McIntosh.” Disons en passant que, lorsque John McIntosh vint en 1796 s'établir sur les rives du Saint-Laurent, près de la ville actuelle d'Iroquois, Ontario, il trouva l'ancêtre de la pomme qui porte aujourd'hui son nom croissant à l'état sauvage sur la terre.

Quant à la pomme grise de Swayzie, elle est originaire de la ferme d'Isaac Swayzie, à Grimsby, Ontario, où cette espèce est prospère et très abondante depuis les environs de 1800. (21) La “beauté cramoisie,” créée au Nouveau-Brunswick; la “Canada Baldwin,” originaire de la province de Québec; la “Saint-Laurent,” probablement créée aux alentours de Saint-Laurent, près Montréal; la “pomme-pêche” de Montréal, également originaire de la métropole; l'“Ontario,” variété d'origine canadienne autrefois très en vogue, obtenue d'un croisement des Wagener et Spy, sont des espèces très appréciées sur le marché, mais elles ne sont pas comparables à notre “fameuse.”

Oh! la “fameuse.”

Gérard MALCHELOSSE.

—26 décembre 1927.

18. The Colonial Office, 1917, p. 140, 156, 147; .Annuaire statistique du Canada, 1904, p. 86.

19. Cent fleurs de mon berber, éd. 1924, p. 91, 92, 93.

20. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-français, V, p. 25, 26.

21. Benjamin Sulte, Mélanges historiques, II, p. 136.

La mort du moine

VOICI venir les tristes frères
Vers la cellule où tu te meurs.
Ton esprit est plein de clameurs
Et de musiques funéraires.

Apportez-lui le Viatique.
Saint Bénédicte, aidez sa mort!
Bien que faible, faites-le fort
Sous votre sainte église antique.

Ainsi soit-il au coeur de Dieu!
Clément, dis un riant adieu
Aux liens impurs de cette terre.

Et pars, rentre dans ton Espoir.
Que les bronzes du monastère
Sonnent ton âme au ciel, ce soir!

Emile NELLIGAN.

Ecrivain américain d'aventures.

Stewart-Edward White

Les Écrivains nordiques

I

Parmi les romanciers américains d'aujourd'hui, Stewart-Edward White est l'un de ceux qui connaissent les plus forts tirages. Ses ouvrages sont d'une très grande popularité et ils commencent à être traduits, connus et appréciés en France. Il est fort en honneur au Canada. Mais White est peu soucieux de la réclame et de la flatterie. Il est artiste dans la mesure où peut l'être un homme d'outre-quarante-cinquième. Mais dans ses thèmes, aussi bien que dans la psychologie dont il dote ses personnages, dans l'atmosphère où ces derniers se meuvent, l'Amérique s'est reconnue avec son goût de l'énergie et de l'activité, son culte de la construction méthodique, son sens de l'idéalisme pratique. A ces qualités spécifiquement nationales, s'ajoute, chez S. E. White une intellectualité de poète qui lui confère des dons d'émotion, des états de sensibilité des écrivains européens.

Les livres de Stewart-Edward White sont tous inspirés par l'amour de la vie en plein air, l'attrait de l'indépendance et l'irrésistible appel de l'inconnu, aérés par les grands souffles de la nature vierge venue des immenses régions glacées au nord du cercle arctique ou des vastes forêts boréales, se rattachant à trois ou quatre séries principales qui tendent à écrire sous la forme la plus moderne l'épopée des événements légendaires ou des personnages destinés à symboliser, demain, la tradition d'un peuple sans passé. Il y a aussi des histoires qui illustrent l'impérialisme suranné de la vieille Compagnie de la Baie d'Hudson et son monopole abusif dans le domaine des trappeurs et des chasseurs de fourrures. Il y a aussi le roman du travail et de l'industrie, qui exalte le pionnier américain, sa vaillance, son courage, son endurance, qui décrit la lutte titanique de l'homme contre les forces coalisées de la nature hostile et les lentes conquêtes de la civilisation contre la forêt sauvage, les eaux ameutées des crues printanières, les hivers rigoureux et les embûches surnoisés des contrées inviolées. Dans un troisième cycle d'ouvrages de White sont compris les romans de la Californie aurifère : la ruée vers le fabuleux métal d'une horde d'aventuriers accourus de tous les horizons.

Bref, à peu près tous les ouvrages de Stewart-Edward White touchent par divers côtés à l'histoire de la civilisation de son pays. Ils reposent, d'ailleurs, sur une documentation technique précise et abondante qui ne laisse point parfois d'alourdir et de gêner l'intrigue. Défaut vite oublié au surplus tellement est intense à travers ces pages nourries le pathétique des situations. Ses drames forestiers sont des œuvres mâles où, à l'ordinaire, l'amour n'a qu'un second rôle. Mais ses peintures de vie ouvrière, en pleine brutalité, aussi bien que ses tableaux de la vie des trappeurs et des mineurs, offrent l'image d'un enthousiasme jeune, violent et sain qui pare l'aventure d'une merveilleuse poésie.

De même que Jack London et Oliver Curwood, Stewart-Edward White n'a décrit que des paysages traversés et conté que des événements dont il a été le témoin intrigué, dès l'adolescence. Il n'a silhouetté que des individus qu'il a approchés et parmi lesquels il a passé une jeunesse d'expériences mouvementées. Le réalisme pittoresque chez cet écrivain étaye une imagination de poète. Il donne à son robuste talent, soucieux d'harmonie et de style, ses caractères de vérité sans outrance, sa variété expressive et ses diverses richesses.

Voici les titres de quelques ouvrages de Stewart-Edward White : "La Traverse", les "Conquérants de Forêts", "L'Associé", "L'Or", "L'Aube Grise", "L'Aurore", "Les Contes de la Piste", un groupe de romans africains, car S. E. White fut un grand voyageur devant l'Éternel et parmi les hommes, "La Forêt", et n'allons pas oublier, son premier, son principal, pourrions-nous dire, "Terres de Silence".

Nous croyons intéressant de donner, ci-après, une page extraite de "La Forêt", récit d'une excursion à pied et en pirogue dans le grand Nord Canadien.

Son compagnon, Dick avec qui il voyage, au cours d'une halte de quelques jours dans une petite ville minière du nord, découvre dans les banlieues de la ville, une ferme de colons canadiens. Il s'empresse d'inviter l'auteur à y faire une visite.

Damase POTVIN.

Le rideau de peupliers traversé, nous passâmes dans un espace libre. A quelque distance, une maison à deux étages, en rondins équarris, surmontait une éminence. Dix acres de marais verdoyant, vingt à peu près de terres labourées, puis de nouveau le vert cendré des peupliers. Après avoir contourné le marécage herbeux, nous atteignîmes la maison, et Dick se trouva aussitôt entouré d'amis.

La mère, ses bras maigres croisés sur son ventre, nous fit un large sourire, dans son ignorance de l'anglais. Son aînée, une jeune fille d'une vingtaine d'années, à l'air délicat, d'une beauté triste et éthérée de madone, avec ses grands yeux et ses cheveux noirs et lisses, nous souhaita un timide bonjour. Trois jolis garçons, différents de taille, mais tout à fait semblables par leurs traits indiens délicats et impassibles, saluèrent avec la gaucherie de leur sexe. Deux bébés nous dévisagèrent, solennels, et une petite fille trémoussait ses jambes brunes autour de nous. Elle avait un ravissant visage ovale, deux yeux gris, dont l'expression moqueuse, à l'abri de leur frange de cils noirs, correspondait au pli malicieux de la bouche, et des cheveux noirs repoussés en arrière à la fois sur le front et sur la nuque presque à la mode médiévale. Une autre petite fille, une casquette de marin sur ses boucles blondes, écartait l'un de l'autre ses lourds souliers d'un air critique et curieux.

Dick, tout à fait à la hauteur des événements, tira des profondeurs cachées de ses poches un énorme paquet de

bonbons qu'il tendit avec un tact infini à Madame, et non aux enfants. Madame en distribua judicieusement quelques-uns, garda les autres en réserve, et nous fit entrer dans la maison de bois.

Jamais je n'ai vu pièce plus méticuleusement tenue. Le plancher n'avait pas seulement été nettoyé, mais blanchi à force de récurages. Les murs de rondins venaient d'être passés à la chaux, les chaises cirées reluisaient. Les rares ornements neufs, sans trace de poussière, évoquaient à la fois le clinquant et la note sombre. Plusieurs lithographies religieuses, une effigie royale, une réclame illustrée de quelque carriole, une photographie ou deux, puis simplement la fraîche et saine netteté du bois de pin frotté. Madame nous fit un accueil souriant. C'était une femme maigre, fanée; un reste de beauté demeurait dans les yeux très doux, mais le corps était réduit aux éléments osseux et cartilagineux du pionnier, à force de labeur, de soucis et de maternités. Je la complimentai en français sur les apparences du logis. Visiblement contente, elle répondit qu'on faisait son possible, mais que les enfants... et ici une pause expressive.

Nous fîmes appel à des volontaires pour nous montrer l'aïeul. Les petites filles, semblables à des elfes, se proposèrent aussitôt et partirent en dansant le long de la piste, comme des feuilles d'automne dans le vent. Était-ce leur sang indien, le cadre, ou tout bonnement l'effet de notre imagination, mais une même impression nous vint à l'un et à l'autre : sûrement, une parenté sauvage reliait ces étranges petites créatures, silencieuses, affables, souriantes et pirouettantes, à la forêt, aux oiseaux et aux animaux. Comme elles voltigeaient devant nous, se retournant pour nous lancer un joli sourire ou un regard voilé, malicieux, empreint de coquetterie naissante, il nous semblait pénétrer dans une région différente de la nôtre. Ces êtres des bois, aux yeux brillants, nous parurent à la fin aussi indéchiffrables que des écureuils.

Nous suivions nos guides, toujours tournoyantes et aériennes le long d'une piste, vers une autre clairière plantée de pommes de terre. A son extrémité, elles s'arrêtaient, la main dans la main, et nous attendirent aussi à la lisière de la forêt, dans une étrange immobilité.

V'là le grand-père, dirent-elles à l'unisson. A ces mots, un homme immense, décharné, en bras de chemise, se dressa devant nous. Nous fûmes frappés d'abord par cette vaste charpente raidie et dépouillée dans la pétrification spéciale de la vieillesse, puis par la richesse olympienne d'une barbe et d'une chevelure gris de fer; enfin, par de larges yeux clairs, las d'avoir regardé un siècle. Il mit sa hache de côté et, d'un mouvement lent, anguleux, passa sur son front sa grande main noueuse. Nous voyions instinctivement la qualité de son travail; une pause réfléchie, un coup formidable, une deuxième pause et un rétablissement pénible; labeur d'une longue et infinie patience, mais qui aboutissait à un merveilleux résultat, la semaine achevée. Et cela continuerait aussi sans hâte, sans arrêt, inévitablement, comme les années qui, lentement, se refermaient sur le travailleur. Son processus mental devait être du même ordre. L'hésitation apparente semblait gaspiller les précieuses heures qui lui restaient, mais, à la mise en marche de la machine, ce serait le mouvement sûr et sans détours, le long des sillons fixés d'avance. Avec sa chevelure luxuriante, ses larges yeux, mystérieux comme les globes sans prunelles d'une statue de marbre, sa gigantesque stature desséchée jusqu'à prendre la force étrange, impressionnante que donne la patine du temps aux vieillards de Phidias, il nous paraissait digne de porter la couronne et les draperies harmonieuses

d'une autre époque, assis sur un siège de marbre orné d'inscriptions, parmi d'antiques Grecs semblables à lui, dissertant en lentes sentences au sujet du corps politique. En réalité, sur son tronc de pin abattu, en face de deux enfants métis, d'un artiste et d'un écrivain, son domaine politique limité à deux cents acres de terre sauvage, il gardait dans ses vêtements bruns toute la majesté de son sang de patriarche. Le cadre qui l'entourait, ce parc de bouleaux dont la pente herbeuse descendait doucement jusqu'à la rivière et ce bouquet de bois qui appelaient un spacieux logis, étaient superflus pour justifier la fantaisie de Dick, qui prétendait avoir découvert un ancêtre.

Des piles soignées de branches et de rondins, des souches coupées à la hauteur du genou, aussi lisses que si elles avaient été sciées, attestaient l'adresse du vieillard. La conversation s'entama.

Oui, dit-il, le sol était bon. Abattre la forêt est un dur labeur, mais on y arrive. M'sieu n'a qu'à regarder tout cet espace. Le plus âgé de mes petit-fils se souvient de l'avoir vu boisé.

Le bon Dieu l'avait béni dans sa nombreuse famille. C'était bien comme M'sieu disait : ils étaient quatre-vingt-sept, c'est-à-dire en se comptant lui-même. La terre, pas merveilleuse pour une aussi grande maisonnée. Il fallait peiner dur, mais d'une manière pour de l'autre, il y avait toujours à manger pour tous. Quant à lui, il plaignait ceux que Dieu ne bénissait pas. On doit se sentir bien seul sans enfants.

Il nous sembla que ce vieil homme ne courait aucun risque de ce côté-là.

Oui, continua-t-il, il se faisait vieux, quatre-vingt-cinq ans. Les mouvements devenaient moins vifs, il laissait cela aux jeunes; cependant, il se sentait encore capable de fournir une journée de travail. Très honoré d'avoir fait la connaissance de ces messieurs, il leur souhaitait le bonjour.

A notre départ, il était assis sur un tronc de pin, sa hache sur ses genoux; ses grandes mains noueuses et brunes pendaient inertes. Au bout d'un moment, le "whak" de son outil retentit; nous l'entendîmes encore assez longtemps après; nous savions que ces deux coups avaient frappé juste. L'homme était trop âgé pour gaspiller son énergie en faux mouvements hâtifs.

Les elfes qui nous guidaient nous ramenèrent le long de la piste jusqu'à la ferme. Une fillette de treize ans rentrait de l'école. En été, les enfants y allaient à tour de rôle, partageant aussi entre eux les bienfaits de l'instruction.

La nouvelle venue, en costume de sortie, portait une robe simple en drap bleu foncé, un tablier à carreaux effacés, bleus et rouges, un grand chapeau rond, des bas et des souliers. Tout cela d'un goût tranquille et sûr, tout à fait différent de l'endimanchement criard de l'Anglo-Saxon. Elle-même personnifiait le plus frappant type de beauté que l'on puisse rencontrer chez une métisse. Ses cheveux noirs, épais et lisses, étaient de ceux qui forment des ombres pourpres sous leurs rouleaux; elle avait un ovale parfait, une peau brune, dans laquelle la chaleur de la vie mettait un éclat qu'augmentait encore sa timidité, des lèvres un peu charnues, d'un rouge cerise, des yeux profonds, rêveurs, entre de longs cils merveilleux. Dick s'extasia, prit des photos, qu'il rata, et fini par réussir une esquisse, en ne cessant de regretter sa peinture à l'huile. Ce type n'est pas rare, mais sa beauté ne demeure pas souvent parfaite, passé la quinzième année.

Après de cérémonieux adieux à Madame, nous reprîmes le chemin de la ville sous la conduite d'un des fils, qui nous avait promis de nous montrer un raccourci.

Ce jeune homme, tout pénétré de l'esprit d'aventure qui entraîne vers la Solitude tant de gens de sa race, nous confia son amour des grandes randonnées lointaines; mais les journées ne sont jamais assez longues pour ceux qui doivent rentrer le soir au logis.

J'ai grimpé au haut de ces montagnes; plus tard, je voudrais aller par derrière, jusqu'aux lacs.

Il nous dit aussi son espoir de se joindre aux trafiquants de fourrure. Le mot "je voudrais" revenait si souvent et avec tant de ferveur dans sa conversation que je lui demandais ce qu'il ferait du don des fées.

Si un de tes vœux devait être exaucé, Pierre, lequel choisirais-tu?

La réponse vint sans hésiter.

Etre un géant.

Pourquoi?

Pour aller loin, dit-il simplement.

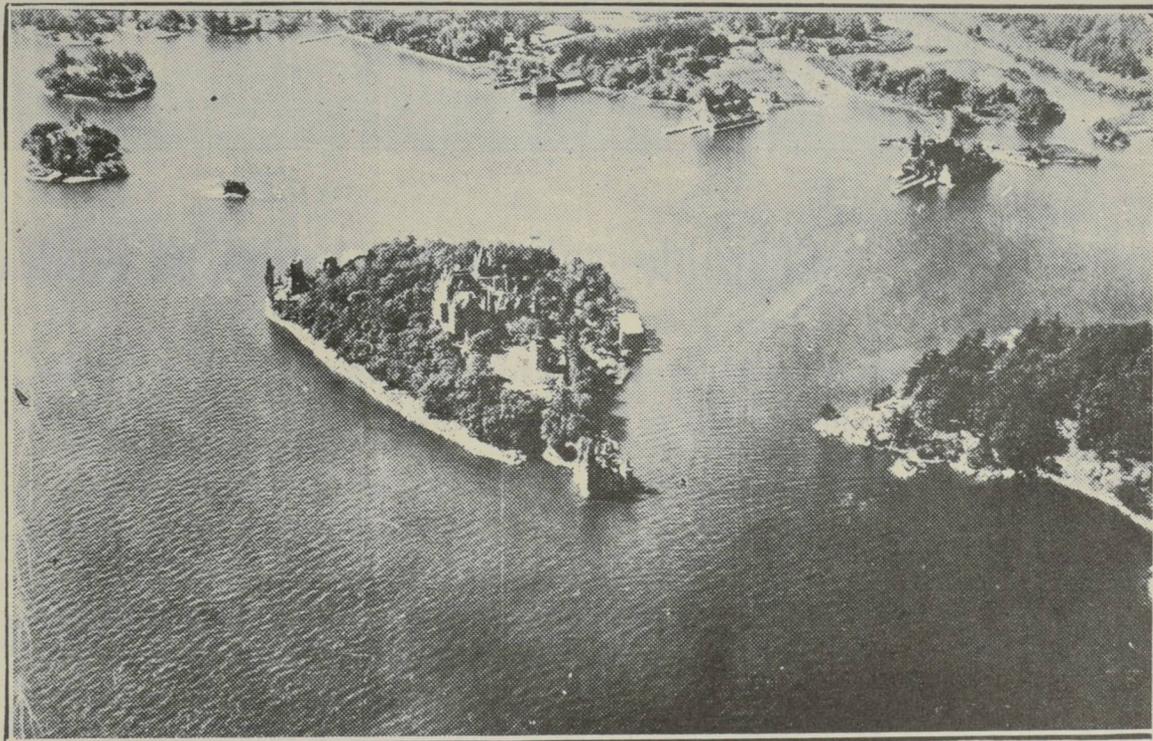
J'avais envie de lui dire que la vie n'est pas plus longue pour les grands que pour les petits et qu'une force herculéenne s'use vite, mais un peu de générosité me poussa à lui laisser ses illusions. Chevaucher, même en imagination, sur des bottes de sept lieues à travers tant de choses fascinantes qui s'étaient sous son regard bril-

lant, quand il était au haut de ces montagnes, est chose trop précieuse pour qu'on vous l'enlève à la légère.

Malgré sa science des bois, la forêt ne l'intéressait pas particulièrement; la chasse non plus, du reste, ne semblait pas être son point fort, bien qu'il connût les animaux, leurs habitudes et la manière de les capturer. Il aimait le travail physique, la marche, le paysage, le halage, l'installation du camp, les pays nouveaux, l'intimité de la vie libre, la Solitude dans son ensemble et non considérée sous l'un de ses aspects. Il ne la voyait ni comme un réservoir à poisson, ni comme un terrain de chasse, ni comme une galerie de paysages. En cela, il avait le véritable esprit du voyageur. Je le rencontrerai certainement, dans une dizaine d'années — si les menaces de voies ferées épargnent encore le Nord lointain — ceinturé de rouge, chaussé de silencieux mocassins et ployé sous le fardeau du portage, entraînant son Isabeau vers les pays du Silence, quelque part sous le cercle Arctique. Les Français du Nord n'ont jamais été ni grands guerriers ni grands chasseurs, comme les Anglo-Saxons de la frontière, mais leur rire a retenti plus loin.

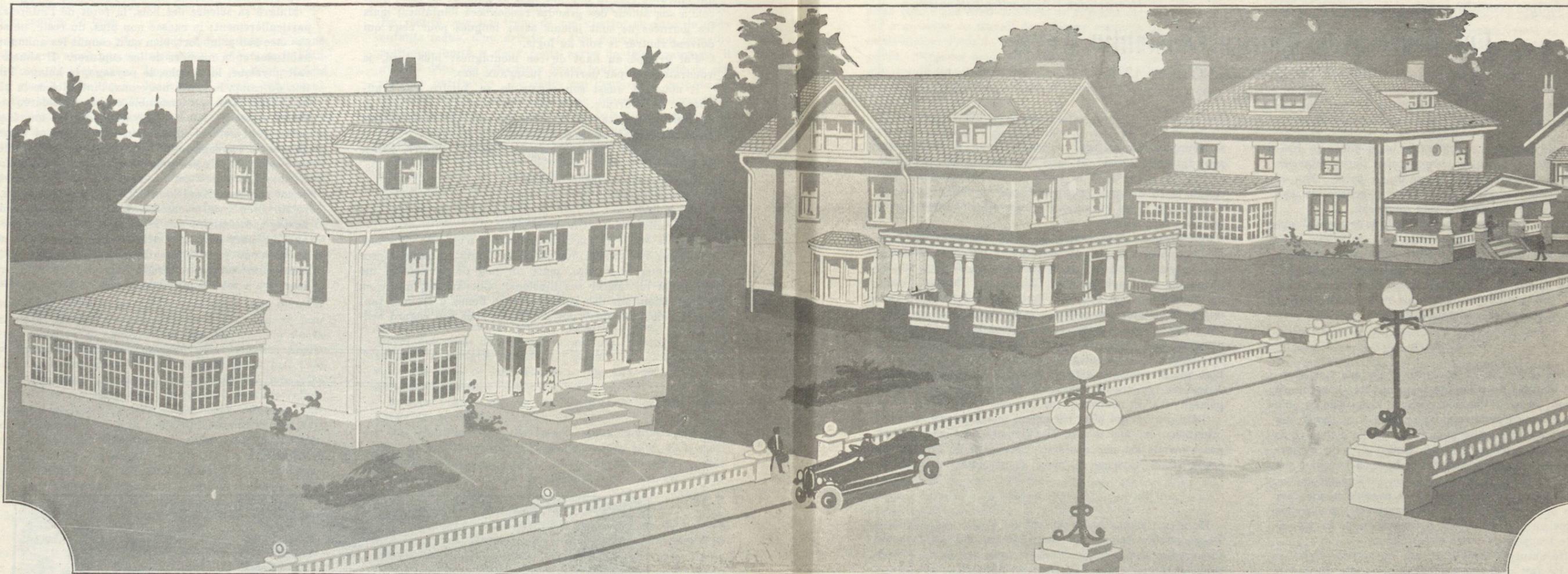
S. E. WHITE.

AU PAYS CANADIEN



L'ILE COEUR, une des îles qui forment les Mille-Iles.

Cliché C.N.R.



Genre de maisons construites au Boulevard des Alliés et la perspective de ce boulevard une fois terminé

On peut faire actuellement l'achat de lots à bâtir au Boulevard des Alliés, à un prix réellement bas et à des conditions des plus avantageuses.

En vous parcourant des lots à bâtir à cet endroit, vous ferez un placement de toute sécurité dans la ville de Québec.

Nous envoyons gratuitement le plan de sa subdivision.

COUPON

Veuillez m'envoyer gratuitement plan de la subdivision des lots du Boulevard des Alliés.

NOM

ADRESSE

S'ADRESSER A :

BOULEVARD DES ALLIÉS,
BUREAU: 108, RUE ST-JOSEPH
QUÉBEC

Téléphone: 2-1229

*Une épopée canadienne.**Extrait des "Nouvelles littéraires"*

Une heure avec Maurice Constantin-Weyer

LAUREAT DU PRIX GONCOURT 1928

Par Frédéric Lefèvre

L'Académie Goncourt a couronné un homme, un écrivain, une oeuvre. Jusqu'à son dernier livre, Maurice Constantin-Weyer était un conteur et un poète, l'un et l'autre magnifiques. Avec **Un homme se penche sur son passé**, il se révèle comme un grand romancier.

Ce n'est pas un inconnu qui apparaît brusquement aujourd'hui à nos lecteurs puisque, dès le 8 septembre 1928, Valéry Larbaud traçait à cette place même un inoubliable portrait de son ami sous le titre **Un français romancier du Canada** et que, le 24 novembre dernier, Pierre Mille, dans une étude empreinte de la plus noble émotion, leur présentait "l'oeuvre de Constantin-Weyer"

* * * *

Romancier ou conteur, Constantin-Weyer n'a rien abandonné des qualités du colon, du trappeur, du chasseur, de l'agriculteur, du héros que nous verrons tout à l'heure qu'il fut. Cet homme d'action qui appartient à la lignée des grands conteurs, qui conte pour le plaisir de conter et de s'enchanter lui-même et surtout, peut-être, pour revivre les émotions jadis éprouvées dans le nord canadien est d'abord un visuel et un descriptif, un visionnaire même. Aussi, possédée par la nature, il la possède à son tour pour nous la rendre sensible. L'extraordinaire soumission au réel que lui imposèrent les circonstances de sa vie périlleuse de trappeur le serve aujourd'hui.

Par cette naturelle simplicité, par un accent direct et mâle qui lui fait mystérieusement éviter toute monotonie alors cependant que ce sont les mêmes scènes grandioses qui revivent constamment sous ses yeux, par un humour généreux et bien français mais qui ne se rencontre dans notre littérature que chez les très grands, Constantin-Weyer ne manque pas de trouver à chaque page poésie et vérité unies et cette nuance donne à toute son oeuvre une fraîcheur étrange et une séduction incomparable.

Les lecteurs du Prix Goncourt 1928 ne seront pas déçus.

Il serait à souhaiter qu'une oeuvre comme celle de Constantin-Weyer franchît rapidement les frontières. C'est un beau témoignage en faveur de notre race de son endurance, de sa patience, de son opiniâtreté, de son mordant.

* * * *

Constantin-Weyer est un auteur prodigieusement original, original à force de simplicité et parce qu'il n'y a aucun tarabiscotage ni dans son style ni dans sa pensée. Ce curieux homme a vécu avant d'écrire. Et vécu ce qui s'appelle vivre: aimé, souffert, lutté.

Il a souffert de la faim, il a souffert de la soif, il a souffert de l'isolement le plus absolu qui se puisse concevoir, il a souffert de l'hostilité farouche et inapaisable des éléments déchaînés, éléments dont son intelligence, qui avait le rare courage de demeurer spectaculaire dans le temps même où elle souffrait le plus de leur sauvagerie, ne pouvait pas ne pas admirer la glorieuse splendeur.

Il a donc éprouvé la plus profonde émotion humaine puisqu'il a souffert de l'objet de son amour sans pouvoir

se déprendre du néfaste ensorcellement. Il n'écrit pas pour faire des livres. Il écrit dans une grande nostalgie de l'action et il évoque sa geste canadienne avec une sensibilité si frémissante et si aiguë, une volonté si lucide et si maîtresse de sa vision, que le même frémissement nous parcourt tout entiers.

Je retrouve, à la rencontre de Constantin-Weyer, la même émotion que je me suis efforcé de transmettre à mes lecteurs quand je leur ai présenté un Ramuz, un Alphonse de Chateaubriant, un Claudel, un Thomas Hardy, un Montherlant, un François Bonjean, un Istrati, un Delteil, pour ne citer que quelques noms parmi ceux qui illustrent l'esthétique du tempérament: tous les fils électriques peuvent être posés, recouverts de splendides baguettes, les lampes les plus magnifiques peuvent être installées, tant que le courant n'est pas donné, la lumière se refuse. A travers l'oeuvre de Constantin-Weyer passe un courant puissant et c'est pourquoi nous sommes inondés de lumière.

Cette oeuvre, qui n'est nullement moralisatrice dans ses intentions, est une oeuvre bienfaisante au premier chef, parce qu'elle est une apologie spontanée de l'action qui est la grande faiseuse de joie et de sérénité.

* * * *

Maurice Constantin-Weyer est né le 24 avril 1881, à Bourbonne-les-Bains, en Haute-Marne, d'un père demi-provençal et demi-wallon (sa mère était une De Leu, de la branche wallonne des Van Loo) et d'une mère qui appartenait à une vieille famille lorraine. Elle était petite-fille et petite-nièce de maires de Metz. Bien qu'il compte des Normands parmi ses ascendants maternels, c'est évidemment le sang lotharingien qui domine en lui.

Son père avait été aide de camp de Chanzy, il était un grand mutilé de la guerre de 1870 comme Constantin-Weyer l'est de celle de 1914.

Notre héros passa son enfance en Champagne et en Lorraine et sa première adolescence en Avignon. Il fit successivement ses études à Stanislas, au petit séminaire de Langrès et au collège des Jésuites d'Avignon. Tout enfant il avait appris simultanément quatre langues, le français et le provençal avec son père, l'allemand et l'anglais avec des institutrices. Après 1898 il vint à Paris et prépara sa licence ès sciences. Préparation mouvementée et pittoresque car le jeune étudiant eut la chance de rencontrer comme premiers camarades, des jeunes hommes qui devaient devenir des amis de toujours et qui étaient déjà marqués, eux aussi, du signe de poésie: Léon-Paul Fargue, Henri-J.-H. Levet, Gus Bofa et Dunoyer de Segonzac.

—C'est à cette époque que se rattachent mes premières ambitions littéraires, nous confie l'heureux lauréat. Je dois dire qu'elles ne furent réalisées alors que sous la forme d'une mince plaquette dont, depuis longtemps, je ne possède même plus un exemplaire et que bien peu de personnages ont lu: **les Images**, poèmes fortement influencés par les Parnassiens.

Je me rappelle les soirées passées chez Henri-J.-H.

Levet en compagnie de L.-P. Fargue. Levet habitait rue Lepic et on était à peu près assuré de le trouver tous les soirs vêtu d'une demi-douzaine de pyjamas superposés, assis à sa table de travail devant une bouteille de Banyuls et un siphon d'eau de Selt et travaillant à ce roman, hélas perdu, *l'Express pour Bénarès*. C'était une oeuvre de la plus haute fantaisie où se mêlaient vingt personnages cocasses ou mystérieux, comme le commandant Drappeau et le Maître des Eponges.

Je revois encore le mobilier de rotin ramené des Indes où Levet avait été en mission, et, derrière son dos, les deux grandes pancartes dont l'une portait la liste des personnages du roman, et l'autre un choix très complet de jurons anglais.

Après la mort de Levet, Valery-Larbaud et L.-P. Fargue ont fait de vains efforts pour retrouver ce manuscrit.

Fargue venait de publier son *Tancrède* et travaillait à des poèmes, les *Jouets de Nuremberg*, dans lesquels apparaissait "la girafe, tel un pantalon démodé". J'ai souvent demandé à L.-P. Fargue ce qu'il avait pu faire de ces poèmes; il est probable qu'ils sont perdus.

Mes rapports avec Gus Bofa et Dunoyer de Segonzac étaient tout différents, nous nous rencontrions plus communément au Luxembourg où Dunoyer était l'un de mes partenaires habituels de tennis. Il ne songeait pas encore, à cette époque, à la peinture. En revanche Gus Bofa, qui collaborait au *Sourire*, avait déjà sa personnalité puissante et acerbe.

* * * *

En 1901, il arriva à ma mère un léger accident, celui de perdre sa fortune. J'interrompis mes études et j'allai chercher fortune au Canada. J'accomplissais à Toul mon année de service militaire, et le hasard voulut qu'un de mes camarades eût voyagé au Canada. Les descriptions qu'il m'en fit me déterminèrent à y émigrer. A peine arrivé là-bas, j'entrai en contact avec la vie d'une façon plutôt rude. Tour à tour fermier, cow-boy, et même bûcheron puis trappeur, marchand de chevaux l'été, marchand de fourrures l'hiver, journaliste à l'occasion pour présenter sous forme de reportage dans les journaux anglais de là-bas mes multiples expériences, j'étais trop pris par la fièvre de cette vie mouvementée pour penser à la traduire.

J'emportais toujours avec moi soit l'un des petits volumes de l'édition Dent, soit un petit *Shakespeare* complet, très condensé, dont j'ai bien souvent relu le texte à la lueur d'une mauvaise lanterne. Le *Tom Jones* de Fielding et les essais de Hazlitt ont également contribué à faire travailler mon esprit. Mais l'observation quotidienne des bêtes et des plantes a surtout agi sur moi.

Vers 1912, ayant ramassé un peu d'argent, j'ai fondé un "ranch" de chevaux et de bêtes à cornes dans le nord du Manitoba. Ce fut une époque de prospérité, de vie large et facile. J'avais des livres, de bons chevaux de selle, du gibier et du poisson en abondance, enfin une magnifique santé. Le travail quotidien n'était pas désagréable et j'avais les distractions les plus émouvantes pour un chasseur: courir le loup à cheval, traquer l'original (élan) dans la forêt, pêcher de monstrueux brochets dans les rivières magnifiques.

C'est étonnant combien on se sent à l'aise par un beau froid sec, 25 ou 30° au-dessous de zéro; je trouve que rien n'est comparable à la féerie des jeux de lumière sur la neige ou sur la glace.

Ce fut la guerre. A la première nouvelle, le jeune propriétaire du ranch mit la clé sous la porte, abandonnant

sans hésitation, sinon sans regrets, paysages aimés et bêtes familières.

Il avait, pourtant prêté, dès 1908, le serment d'allégeance qui le faisait citoyen canadien, mais ce serment n'impliquait pas une renonciation à sa qualité de Français.

Aux alentours du 10 juillet, une ruade de cheval lui avait brisé l'avant-bras droit. Comme il n'y avait naturellement pas de médecin à proximité du ranch, il dut réduire lui-même sa fracture, et c'est le bras en écharpe qu'il s'achemina à cheval vers la station la plus voisine. Il s'embarqua à Montréal, à bord du *Caroline* et, à peine arrivé en France, il "truqua" un peu afin de pouvoir, malgré cette blessure, partir immédiatement pour le front.

Il arrive à temps pour la poursuite de Marne.

Le 16 novembre 1914, sergent à la compagnie de volontaires de la 65e division, brave parmi les braves, il gagne la première médaille militaire de sa division, qui lui est remise sur le champ de bataille même, devant Saint-Mihiel. Après le Bois de Forges, la côte de Guicy et Verdun, en 1917 la division de M. Constantin-Weyer part pour l'Orient.

Ainsi les événements se chargent à eux seuls d'illustrer une fois de plus l'axiome célèbre que c'est toujours aux mêmes que va l'Aventure.

Chargeant à la tête de sa compagnie, au combat du Saka di Legen, il est blessé le 10 mai 1917 et évacué à l'hôpital de Salonique: cinquante-trois blessures, la Légion d'honneur, dix mois de repos...

En mai 1918, marchant avec deux cannes, celui qui a toujours exigé de ses soldats qu'ils fissent tout leur devoir se doit de le faire plus qu'eux encore. Il demanda à passer dans les chars d'assaut, et son bataillon, en treize jours, livre sept combats où il gagne la fourragère.

L'armistice le trouve, toutes blessures rouvertes, à l'hôpital, d'où il ne sortira que le 18 février 1920, quatorze mois après ruiné complètement, sans position et invalidé à 80 p. cent.

* * * *

C'est alors qu'il songe à écrire, puisqu'il ne peut plus agir. Et comme il faut qu'il gagne sa vie, il se fait journaliste.

—C'est Gus Bofa, mon compagnon des jeunes années, et par lui, Pierre MacOrlan, qui m'ont les premiers conseillé d'écrire. Valery Larbaud, que je voyais souvent, eut confiance dans mon premier livre et m'encouragea à continuer. Il dégagea tout de suite le goût que j'avais de rechercher les rapports mystérieux de l'homme avec la nature. Benjamin Crémieux et J. R. Blonch m'apportèrent aussi leurs précieux conseils, et ce dernier m'amena chez Rieder. Après lecture de *Manitoba*, Romain Rolland tint à me témoigner sa sympathie et m'encouragea grandement à continuer mon oeuvre. Mais parmi ceux à qui je dois beaucoup, Valery-Larbaud et Pierre Mille sont ceux à qui je dois le plus. Je ne pourrais oublier non plus l'affection très grande que m'ont toujours témoignée et que viennent encore de me témoigner les camarades de ma génération: Dorgèlès et Zavie entre autres.

Je pose alors les questions d'usage. Constantin-Weyer me répond:

—Tout enfant, j'ai été enthousiasmé par *l'Odyssée*. Je la lisais dans la traduction de Bitaubé. Ce goût m'a permis de mettre plus d'application que mes camarades à l'étude du grec.

Chez les Latins, j'ai préféré Salluste et Suétone. Dans la littérature française, mes préférences vont vers la

Chanson de Roland, les chroniques de Villehardouin, Joinville, les oeuvres de Rabelais, Malherbe, Racine, La Bruyère, Saint-Simon. Très jeune, à treize ans, je crois, j'ai lu avec passion **Erimah** de J.-H. Rosny. J'ai subi, je vous l'ai dit tout à l'heure, la grosse influence de Shakespeare, de Fielding, puis plus près de nous, celle de Kipling et de Stevenson.

—Et vos projets?

—Mes projets sont vastes, j'ai de quoi m'occuper jusqu'à la mort. Je ne parle pas de mes traductions qui sont des hors-d'oeuvre.

Mon **Epopée canadienne** (qui comprend jusqu'ici **Vers l'Ouest** (1922), **La Bourrasque** (1925) (qui est la biographie romancée de Louis Riel, fut écrite en 1922, bien avant que les biographies romancées fussent à la mode), **Manitoba** (1924), **Cinq éclats de silex** (1927), **Cavalier de la Salle** (1927), **Un Homme se penche sur son passé** (1928) et **Du Sang sur la neige, Montcalm** (qui sont presque prêts),

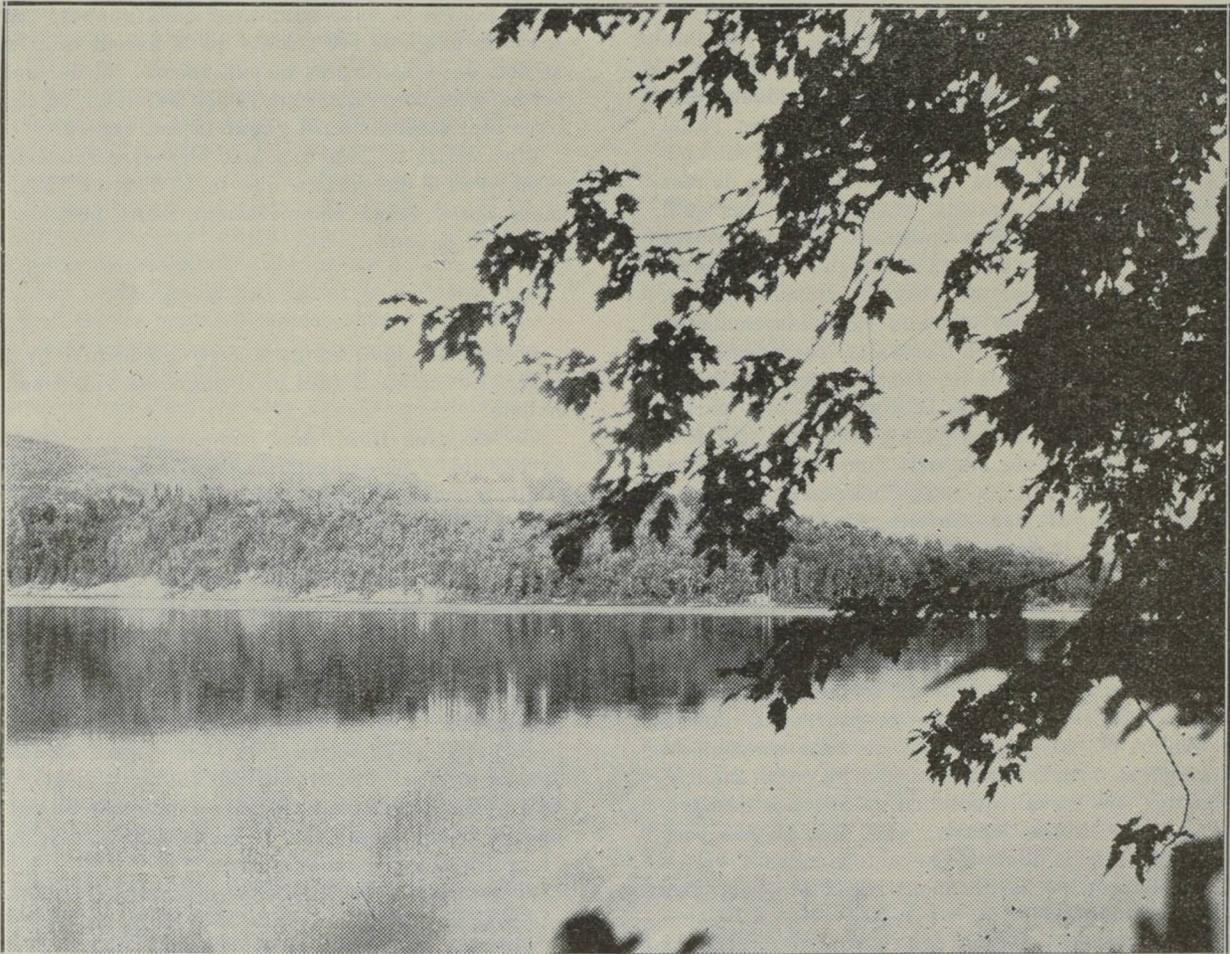
etc., est née du désir que j'ai de faire connaître à la France le Canada, véritable pays d'épopée, sous ses divers aspects, dans le temps et dans l'espace.

Je vois pour l'épopée canadienne autant au moins de volumes à paraître qu'il en existe déjà. Concurremment, j'ai entassé les matériaux pour une autre série de six ou huit volumes qui sera l'histoire d'une famille canadienne depuis l'époque de Champlain jusqu'à nos jours.

Ce sera un peu aussi, si je réussis ce vaste dessein, l'histoire de l'énergie, de la volonté et de l'audace, canalisées par la discipline morale. Je voudrais que cette famille dont j'écrirai l'histoire sous le titre de **Guirlande de la Nouvelle France** demeurât comme un véritable **livre de raison des Canadiens français**.

Constantin-Weyer acheva en souriant: "Ma vie, mon cher Lefèvre, n'est-elle pas le plus beau de mes romans d'aventures. L'aventure d'aujourd'hui n'est pas la moins agréable!"

POUR LES AMATEURS DE LA GRANDE NATURE



Le soir tombe sur le lac endormi....

AUTOUR DE L'AVIATION

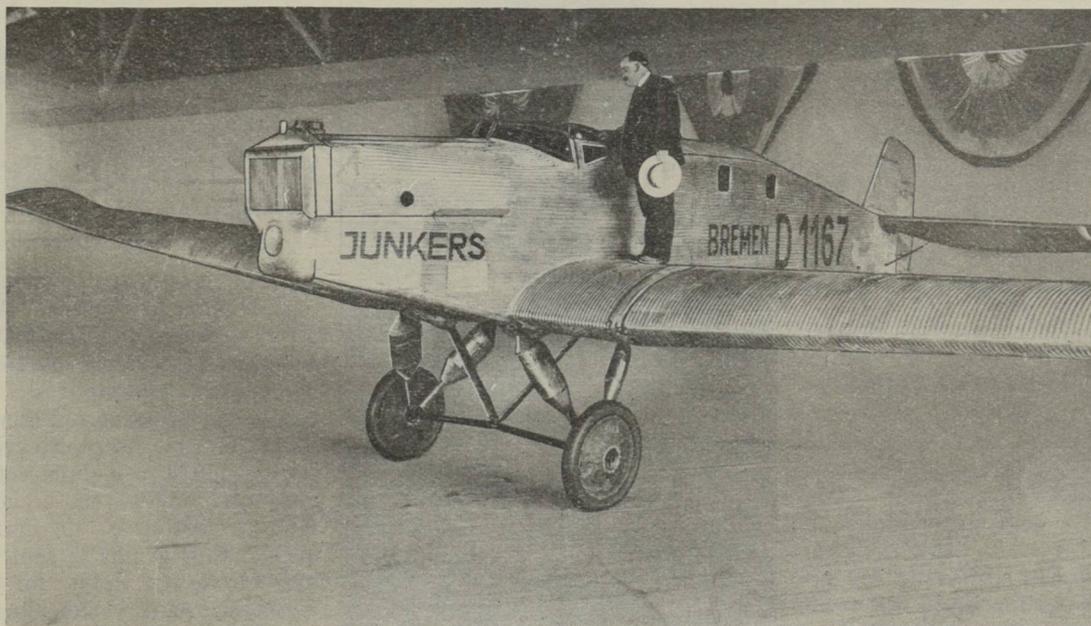
Une conférence de M. le Dr Louis Cuisinier qui fut pour le baron Huenefeld, le "Bon Dieu du Canada", sur l'aviation commerciale et industrielle, le 11 avril dernier sous les auspices de la société des Arts, Sciences et Lettres.

Il y a eu un an le 13 avril, point imperceptible perdu dans les brumes qui défendent les approches de notre continent, l'avion allemand "Bremen" cherchait vainement sa direction vers New-York et la gloire. Qui aurait prévu alors que le Baron Von

nues à Québec et ont fait connaître au monde entier, les facilités qu'offre notre ville comme centre d'aviation. Le regretté Floyd Bennett, le célèbre Colonel Charles Lindberg, le valeureux commandant Richard Byrd, et le trio qu'on appelait alors immortel, mais qui devait perdre quelques mois plus tard son chef: le Baron Von Huenefeld, le Capitaine Koehl et le Major James Fitzmaurice furent reçus dans les vieilles murailles de Québec grâce à la rapide et courageuse intervention de M. le Dr Louis Cuisinier.

Le temps a vidé son sablier avec une rapidité éton-

LA GRANDE AVENTURE



Le fameux monoplan allemand le "Bremen", restauré et ramené de l'Île-Verte de Blanc-Sablon et, au cours de l'automne dernier exposé dans un kiosque du Parc de l'Exposition Provinciale. On voit le maire de Québec, M. Oscar Auger, examiner la célèbre machine.

Huenefeld et ses courageux compagnons atterriraient quelques heures plus tard dans les confins de la Province de Québec? C'est cependant l'in vraisemblable qui s'est produit vendredi midi, le 13 avril 1928, lorsque le grand oiseau métallique est venu se poser en brisant son hélice sur l'étang glacé de Greenly Island. Un Français d'origine, Canadien d'adoption et aviateur de renom, M. le Dr Louis Cuisinier, qui était dans le temps directeur technique de la Compagnie Aérienne Transcontinentale du Canada, prit son vol de la basse du lac Ste-Agnès, près de la Malbaie, avec le pilote Duke Schiller, et partit au secours de Huenefeld, Koehl et Fitzmaurice. Cette envolée réussie de main de maître en dépit de nombreuses difficultés a donné un essor tel à l'aviation dans notre Province que c'est à elle, il faut le dire, que par un concours de circonstances extraordinaires, les grandes vedettes du jour dans le monde des aviateurs sont ve-

nante depuis un an et des événements imprévus sont survenus. Floyd Bennett, héros légendaire du Pôle Nord, est mort sur un lit d'hôpital à Québec, le Colonel Lindbergh tout en ne s'éloignant pas de l'aviation flirte avec une jolie fille de Mexico, le commandant Byrd est rendu dans l'Antartique où il court après de nouveaux lauriers, Huenefeld à la volonté tenace a été vaincu par la mort, Koehl et Fitzmaurice, ce dernier qui a quitté l'aviation militaire, prépare une nouvelle envolée transocéanique. Duke Schiller enfin, après une période de repos forcé, vole au-dessus des forêts de la Baie d'Hudson, et le Dr Louis Cuisinier, tout en s'intéressant aussi activement qu'autrefois aux choses de l'air, a repris sa pratique de médecin.

C'est à tout cela que nous ne pouvions pas nous empêcher de songer lorsque M. le Dr Louis Cuisinier le soir du 11 avril, dans la salle du recorder de

l'Hôtel-de-Ville, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, a donné une causerie sur l'aviation commerciale et touristique. Une belle salle l'entendit avec plaisir raconter les développements récents dans le monde aérien et ne lui ménagea pas les applaudissements. Le Dr Cuisinier avait été présenté par M. J.-Eug. Corriveau, vice président de la société des Arts, Sciences et Lettres.

“L'aviation”, dit d'abord M. le Dr Cuisinier, “doit marquer d'un caillou blanc 1929. Les débuts de cette année, en effet, et les derniers mois de 1928 ont été marqués par une modification complète dans les sentiments du public à son égard. Au mois de mars, l'Université Laval, vous vous en souvenez tous, a invité Québec à un cours d'aviation que donna M. Pierre Franck. L'initiative prise par l'Université démontre bien que cette science a atteint sa majorité”.

Entrant ensuite dans le vif de son sujet, le conférencier définit l'aviation commerciale. “C'est”, dit-il, “l'ensemble de tout ce qui concerne l'aéronautique en rapport avec le transport des personnes et des objets. Son étude doit comprendre le matériel, le personnel, et l'exploitation. On l'appelle ainsi pour la distinguer de l'aéronautique militaire”.

M. le Dr Cuisinier fit ensuite un court historique de l'aviation commerciale. “Elle est née”, dit-il, “à la fin de la guerre, de l'aviation militaire. La situation, après le conflit mondial, n'était pas la même pour les différents pays. Chez les alliés, il fut question, avant tout, de rémunérer les usines qui avaient construit les avions. Ces usines avaient fourni un travail colossal pendant la guerre et l'Etat s'est engagé à acheter une certaine quantité de ces appareils. La situation était différente en Allemagne. Par le traité de Versailles, les alliés défendaient aux Allemands de construire des appareils de guerre. On ne pouvait pas, cependant, les empêcher de construire des avions, et c'est pourquoi ils dirigèrent toute leur activité vers l'avion commercial. Les Etats-Unis cherchaient leur voie ailleurs. Dès la fin du conflit, ils construisaient des avions postaux. Cependant, les Américains furent les premiers à s'apercevoir que l'avion à cabines était insuffisant. Ils cherchèrent alors à donner à leurs moteurs une plus grande puissance, et c'est ainsi que l'on est arrivé à construire des appareils vraiment commerciaux, c'est-à-dire des appareils métalliques”.

M. Cuisinier démontra la supériorité des appareils métalliques sur ceux qui sont construits en bois et en toile. Il établit aussi la différence entre les appareils rivetés et les appareils soudés. “Les premiers”, dit-il, “sont beaucoup plus sûrs. Voici pourquoi. La soudure est un art, et le soudeur, si habile soit-il, n'est jamais certain de son travail. Une aile soudée,

par exemple, pourra soutenir un poids de 2,000 livres, et une autre, soudée de la même manière, se rompra à mille livres. Ce n'est pas la même chose pour les appareils rivetés. Lorsqu'on a établi qu'une aile, rivetée d'une certaine manière, peut soutenir tel et tel poids, on peut être sûr qu'elle le soutiendra, et de même toutes celles qui seront rivetées de la même façon”.

“Mais”, se demande le conférencier, “puisque tout le monde est si enthousiaste pour l'aviation, comment se fait-il que les avions ne soient pas plus nombreux?” Pourquoi? C'est qu'en aviation la grande question pour les gens est la sécurité.

“Or, avec les appareils à plusieurs moteurs que l'on a réussi à construire, on a toute la sécurité que l'on peut demander à un appareil de transport. N'oublions pas qu'il n'y a pas eu d'accident mortel en Italie pendant un espace de cinq ans, et qu'une grande partie des accidents proviennent de certaines imprudences de certains aviateurs beaucoup plus que de la machine elle-même”.

S'il faut en croire le Dr Cuisinier, avant longtemps, il y aura des appareils qui pourront être manoeuvrés partout le monde. “Ces appareils”, dit-il, “ne coûteront que de \$1,200 à \$1,500 et feront 25 milles au gallon. Leur coût d'entretien sera à peu près le même que celui d'un Ford”.

Mais cette sécurité si désirée, l'autogyre nous la fournit. Aussi, est-ce à cet appareil que M. le Dr Cuisinier consacra la dernière partie de sa conférence. L'inventeur de l'autogyre est un savant espagnol bien connu aujourd'hui, M. de la Sierva. La différence qu'il y a dans cet appareil, c'est que l'hélice est placée au-dessus. Elle est disposée de manière à ce qu'elle tourne par le seul mouvement que lui donne l'air, lorsque l'avion descend. Ainsi, même lorsque le moteur ne fonctionne plus, l'hélice continue de tourner, et elle soutient l'avion de manière à ce qu'il ne descende pas plus vite que deux mètres à la seconde. Le choc peut même être amorti de sorte qu'aucun des passagers ne sera blessé, même s'il tombe à cinq mètres à la seconde. “L'autogyre”, dit M. Cuisinier, “marque une ère nouvelle dans l'aviation. Vous aurez l'occasion de voir l'un de ces appareils à l'Exposition Provinciale, au mois de septembre prochain”.

Les projections lumineuses que le Dr Cuisinier mit sous les yeux de ses auditoires illustra sa conférence d'une manière admirable. Il fit défiler sous nos yeux tous les as les plus renommés de même que les avions qui ont fait le plus parler d'eux. M. J.-E. Corriveau l'avait présenté et M. le notaire Emile Boiteau le remercia.

A L'ILE VERTE



Le Dr Louis Cuisinier photographié sur la petite Ile Verte — Greenly Island, — où pendant plusieurs semaines il a travaillé à réparer le Bremen.

LYRE D'ARGENT

(Aux Poètes Concurrents)

CENT VERS !

Par M. A. Charlebois, d'Arthabaska

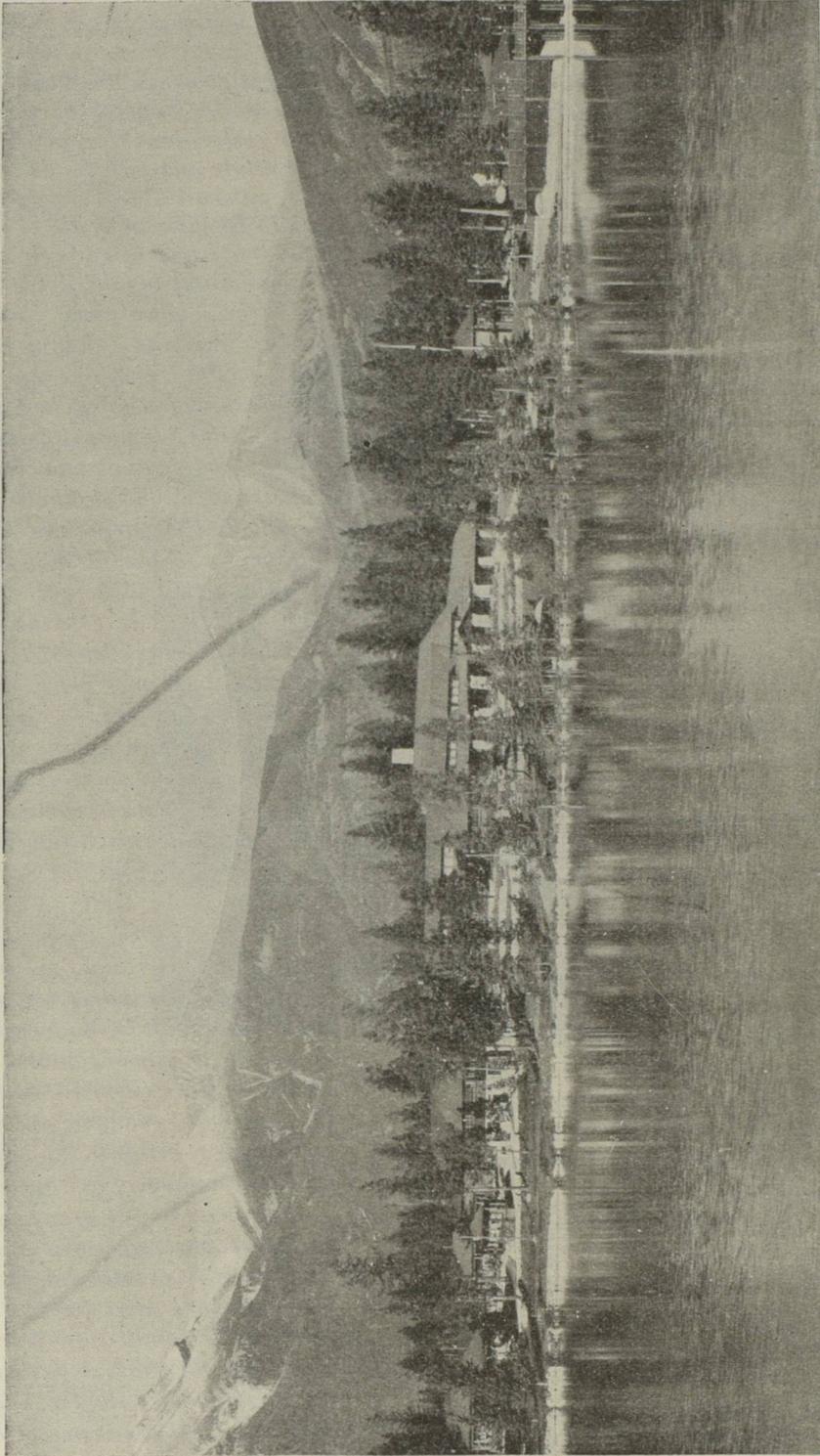
Des lettres, j'en dénombre environ quatre-mille!
 Plus qu'il ne faut d'humains pour former une ville.
 Des syllabes, au moins mille-deux-cents, je crois!
 Que n'ai-je autant d'écus et d'amis, à la fois!
 Des mots, huit à neuf-cents! Sont-ils de trop? Peut-
 être!

L'hémistiche, par eux, réussit à paraître
 Tout juste, deux-cents fois! La rime, exactement,
 Au chiffre cent, atteint! Le vers, également!
 Allez, avec cela, vous tous, Frères poètes!
 Gare au pied de surplus, des bornes vous sont faites:
 Cent vers à Vous, Messieurs, pour donner libre cours
 Aux élans de votre âme, aux feux de vos discours.
 Exaltez l'éternel ou chantez la nature.
 Sans crainte de tomber dans quelque bigarrure;
 L'essor qu'on vous permet est gage d'unité:
 Le bon goût ne saurait, avec l'insanité,
 En ce local restreint, vivre en concubinage.
 Je vous garantis donc, sur ce point, votre ouvrage.
 Mais, personne ne peut, que je sache, du moins,
 Aller consciemment, de ses plus tendres soins,
 Au développement d'une unique aptitude;
 Le coeur humain réclame une ample quiétude
 Comme il sent le besoin de pleurer quelquefois.
 Ainsi, nul écrivain, citadin, villageois,
 Roi, seigneur, artisan, riche ou pauvre, qu'importe,
 Pour pupitre, n'eût-il que le pas de sa porte,
 Pour chandelle, le soir, qu'une étoile qui fuit;
 Ou, fût-il installé quatre fois loin du bruit,
 Dans un vaste palais temple de l'élégance,
 Où règne le confort et la surabondance,
 Nul ne peut, en son style, apparaître profond,
 S'il travaille la forme et néglige le fond;
 Si, recherchant l'éclat, la pompe et l'exotique,
 Il fuit la vérité, le clair et l'authentique.
 Je dis plus: Un sonnet, bien que tenant du beau,
 Pêche en brièveté, quoiqu'on dise Boileau;
 Impropre, par nature, aux larges envolées,
 Aux soupirs éperdus des âmes affolées,
 Aux récits glorieux de faits d'armes divers,
 Il plaît infiniment, en ses quatorze vers,
 S'il a trait, par exemple, à quelque raillerie,
 Au proverbe, à l'énigme, à la plaisanterie,
 A la description qui ne s'impose pas:
 Entremets ou dessert d'un somptueux repas,
 Il couvre les sujets de minime importance.
 Le beau sans le complet, n'est qu'une intermittence.
 Il n'en n'est pas ainsi des cent vers du moment:
 Maintes fois, un poète y peut allègrement
 Traduire les pensers qu'une scène provoque,
 Et cela, aisément, sans le moindre équivoque.

Mais, je crois qu'une muse à ses premiers transports,
 Déjà, doit s'imposer de merveilleux efforts
 Pour rester dans l'arène où la met la consigne;
 Elle, toute aux accents de sa ferveur insigne,
 Elle, au seuil d'un berceau que balance Junon,
 Que le Dragon surveille et qu'inspire Apollon.
 Elle, toute aux attraits de ses nobles prémices
 Et convoitant le miel des ultimes délices.
 Oui, frères, avec vous, j'aurais voulu chanter;
 Ma lyre juvénile a daigné me tenter.
 Hébé, voulant dompter ma timide jeunesse,
 De Jouvance, m'offrit la coupe enchanteresse.
 Les Naiades blâmaient mon refus persistant:
 Thémis fortifia tout mon être hésitant.
 Ephresyne, Aglaé et Thalie, en pavane,
 Firent, de l'élégance, une habile artisanne.
 Eutherpe s'effaça, de mon âme, gaîment;
 Calliope y prit place avec empressement.
 C'en est fait: Je consens, j'accepte, je me livre.
 Muémosyne ouvre alors, tout grand, son vaste livre
 Et met devant mes yeux, un brillant processus
 De sujets pour lesquels, je me sens tout Argus.
 Minerve exige un hymne où j'aurais trop à dire.
 Vesta montre un endroit que l'on aime à décrire,
 Aux Pénates, dit-on, comme aux Lares, commis:
 Le foyer, chaste enclos où le calme est promis.
 Priape, les Sylvains, les Satyres, Pomme.
 Vertumne, Pan, Cérès, Vénus, Palès, Bellone,
 Les Faunes, Flore, Hymen, Eole et Cupidon,
 Autour de moi, rangés en un divin cordon,
 Me pressent d'admirer les jardins inlassables,
 Les valons éthérés, les vergers admirables,
 La nature changeant quatre fois son manteau,
 Le pâtre, flûte en main, conduisant son troupeau,
 La corne d'abondance, au travailleur, tendue,
 La beauté ravissante, ici-bas, répandue,
 Le docile animal que l'appât a groupé,
 La plaine où tort le preux que le fer a frappé,
 Le calme, succédant aux âpres rêveries,
 Les fleurs se consumant en saines griseries,
 L'amour juré deux fois, au pied du saint autel,
 La brise dévalant du séjour immortel,
 L'unisson bienfaisant des coeurs qui se comprennent
 Et qui, sans s'en douter, l'un de l'autre, s'éprennent.
 Je pars, d'enthousiasme et de gloire enivré,
 Mais, soudain, Harpocrate arrive tout navré,
 Terminus à sa suite, et, tous deux, pleins d'audace,
 Interceptent mes pas; je comprends leur menace:
 Les "CENT VERS!" je m'arrête, et, précipitamment,
 Je n'écris rien de plus, que ce dénombrement.

A. C.

UN DES MERVEILLEUX ENDROITS QUE NO US INVITENT A VISITER LES AUTORITES
DES CHEMINS DE FER NATIONAUX



Le chalet et les dépendances de Jasper Parck.

Cliché C.N.R.

600,000 FRANCS PAR MOIS

Par J. DRAULT

(Suite de la dernière livraison)

—J'suis là! protesta Galupin. Arrosez-moi à sa place. Faites l'expérience avec moi.

—Puisque mon cher associé en fait déjà une avec vous.

—J'aime mieux la faire avec vous. Il y a plus d'argent.

—Vous croyez alors que vous pourrez dépenser tant d'argent et être heureux?

—J'en suis sûr.

—Il faut savoir dépenser.

—Je saurai tout de suite.

—Erreur! J'ai mis longtemps à bien savoir, moi, tel que je vous parle.

—J vous crois pas.

—Tort vous avez. Je suis originaire de San-Francisco: je avé été graisseur, avant de jouer, sur le lard, le savon, les huiles et les essences.

—Pas possible! s'écria Galupin. Mais vous racontez des colles. Graisseur, vous! Et maintenant, milliardaire? Ça ne s'est jamais vu.

—Ici, non. En Amérique, souvent. Si vous aviez les mains plus propres, je secouerais volontiers les miennes avec les vôtres pour vous prouver que je sais fraterniser avec un représentant de mon ancienne occupation. J'ai mis beaucoup de temps à savoir dépenser. Voilà pourquoi je vous parle ainsi.

—Moi! Je saurai tout de suite, que je vous dis!

—Voilà! s'écria Durand, exaspéré, il se figure que c'est facile, que c'est le bonheur sans mélange, qu'une fois des banknotes plein ses poches, il n'a plus d'ennuis, plus qu'à se laisser vivre! Et vous croyez que je n'ai pas raison de vouloir lui montrer son erreur?

—Si, concéda Peter Golden. Et puis, c'est amusant! il faut faire un pari avec lui. Et qu'il subisse une pénalité, s'il ne gagne pas ce pari!

—Sans doute! J'y ai songé! Il faut établir les conditions de ce pari par un contrat devant notaire: si cet homme dépense réellement 600,000 francs par mois sans tricher, en vivant en homme riche, sans jeter de l'argent à l'eau, par exemple...

—Pas de danger! gouailla Galupin.

—Au bout de l'année, et toutes ses dépenses ayant été surveillées, constatées par mon secrétaire, M. Colchester, qui ne le lâchera pas d'une minute, je donnerai à cet homme un viager de 30,000 francs par an, soit 7,500 dollars, pour qu'il vive modestement, mais qu'il vive le reste de ses jours. Sinon, il redeviendra un petit graisseur à un dollar par jour...

—J'accepte le pari!... clama Galupin, si tellement que je suis sûr de le gagner!...

—Tout ne lui sera pas permis, sans doute? questionna Peter Golden.

—Tout ce qui est dépense ou générosité! si!

—Alors, vous perdrez, cher associé, car cet homme, non habitué à la dépense, et voyant la fin de l'année

approcher sans avoir tout dépensé, jettera le reste de ses dollars dans un hôpital ou quelque établissement de charité pour les pauvres...

—Je lui permets même cela, fit Durand.

—Et moi, je ne veux pas que vous me permettiez ça, clama Galupin, indigné. Le premier pauvre, c'est Bibi. Je veux tout bouffer. Oh! j'dis pas que je ne donnerai pas de temps en temps une pièce de cent sous à un camarade dans la mistoufle...

—Mistoufle? questionna Mme Peter Golden.

—Misère, traduisit Durand.

Et il ajouta:

—Enfin, nous établirons les clauses du pari très soigneusement. Il pourra faire des placements s'il le veut. Mais, s'ils sont avantageux, il faudra qu'il dépense les revenus, en plus de ma donation.

—Très juste.

—Si le premier mois il ne dépense que 100,000 dollars au lieu de 120,000, il faudra que le second mois il dépense 140,000 dollars, soit 700,000 francs, et ainsi de suite.

—Tranquillisez-vous, fit Galupin. Je me sens de l'appétit.

—Mais vous, cher associé? fit Peter Golden, vous serez donc réduit à 40,000 dollars par mois pour vivre...

—On peut vivre à Paris avec 200,000 francs par mois. Au besoin, je me serrerai!

—Du tout, cher associé. Je prêterai à vous, je répondrai pour vous, si vous êtes au-dessous de vos dépenses...

—Aoh! Sans doute, acquiesça Mme Peter Golden. Je préférerais ajourner l'achat de bijoux et vous aider à passer cette année médiocre, mais si amusante avec ce pari.

—Yes! Elle a raison, cher associé... Mais comme votre idée me plaît! s'écria Peter Golden.

—Pas tant qu'à moi, objecta Galupin.

—Et comme vous êtes excentrique! dit Mme Peter Golden. Il n'y a qu'un Français d'origine pour être aussi excentrique.

—En voiture, Côte d'Azur rapide!... En voiture... Toulon, Nice, Vintimille! clama un employé.

—Ils sont assommants à toujours faire partir leurs trains quand on est en si passionnante conversation! déclara Mme Peter Golden.

—Très juste, fit son mari. On va descendre les bagages et prendre un autre train.

—Je veux bien.

Galupin se précipita et présida au second déménagement des colis. William qui, dans un compartiment, s'escrimait déjà contre son *pushing-ball*, apparut à une fenêtre et clama:

—Encore? Ce été insupportable!...

—Nous n'avons pas fini de causer, expliqua Peter, et votre mère, William, trouve embêtant de partir si vite.

—A quelle heure le train suivant pour Nice? demanda William à un employé.

—Demain matin, Monsieur.

—Aoh! Alors, impossible. J'arriverai trop tard pour le match. Je serai disqualifié...

—Alors, il faut partir, fit Peter Golden.

—Mais oui, partez! s'écria Durand impatienté.

—Non... dit tout doucement Mary, la poétique voyageuse en blanc.

Mary était le type de la girl, au teint blanc comme du lait, au visage de petite fille angélique, aux yeux bleus, mais aux extrémités un peu volumineuses. Elle avait un charme d'enfant un peu maniérée.

—Non. Et pourquoi? demanda Peter Golden.

—Je avé à parler au cher associé, répondit Mary, d'un ton un peu mélodramique.

—*All right!*... fit la mère. Parlez-lui, et vite, puisqu'il n'y a plus de trains cette soir...

—Je avé à parlé longuement, et dans le particulier... Tant pis pour les trains. Eloignez-vous...

—Il faut s'éloigner?... demanda Peter Golden.

—*Yes! p'paw!* fit Mary, d'une voix dolente.

Tous les Golden, Durand et son secrétaire, William portant son *pushing-ball*, Elise Maringot, portant sa machine à écrire en bandoulière, se regardèrent étonnés, impressionnés même. Autour d'eux s'amoncelaient leurs formidables colis et une armée de porteurs, dont Galupin avait pris le commandement.

Et Bidy, secouant son alpenstock d'une main ferme, déclara, avec sa voix un peu mâle:

—Aoh! Je savais bien qu'elle aussi elle avait des affaires intérieures!... Eloignons-nous. Il faut savoir être discret.

Le cercle s'élargit docilement. Et, pendant ce temps, le Côte d'Azur s'ébranla majestueusement, après avoir poussé un sifflement sec, brusque.

—Et mon match, objecta William un peu timidement, car il était, lui aussi fort impressionné par cette scène théâtrale.

—On fera un train spécial, n'est-ce pas, *p'paw!* dit Mary.

Et ce fut demandé d'un ton si doux, que Peter Golden répondit:

—*Yes!* Chère fille si tendrement chérie, qui contenez une tristesse que je ne connais pas!...

Il s'essuya les yeux. Mme Peter Golden pleura doucement. Elle apprenait que sa fille avait un secret. Cela l'émouvait. Galupin lui-même eut la larme à l'œil. Au fond, c'était un sensible qui s'affligeait de la peine des autres, même quand elle n'avait pas de motif précis.

Mary dit alors à mi-voix à Durand ahuri et un peu ennuyé de ces manières solennelles:

—*Dear father's partner!* Vous voyez à moi aujourd'hui pour la dernière fois une robe blanche.

—C'est dommage, miss Mary! fit galamment Durand. Le blanc vous va bien. Il est vrai que le rose vous irait bien aussi... Mais je ne vois pas ce que cette confidence relative à vos toilettes a de particulier ni de solennel!...

—Vous verrez dans un instant. Il ne s'agit pas de mettre demain et jours suivants une robe rose, mais une robe noire, bien noire, très noire...

—Une robe noire!

—*Yes!* Et jusqu'à la fin de mes jours!

—En voilà une idée! Mais pourquoi?

—Parce que ce été la robe des veuves, des si tristes veuves!

—Mais vous n'êtes pas veuve. Vous n'êtes même pas mariée!

—Je ne souis pas mariée, mais je souis déjà veuve! C'est encore bien plus triste, en vérité!

Il la crut folle.

—Veuve de qui?... dit-il en plaisantant.

—Du cher associé de mon père!

—Pardon?... Je ne comprends pas.

—Je ne l'ai jamais dit à vous, mais depuis un an et demi, je suis dévorée pour vous de passion incendiaire, inextinguible.

Il tressauta. De fait, il y avait de quoi tressauter.

—Voyons! fit-il, vous plaisantez... Je suis flatté, certes... Je serais flatté, du moins, si c'était vrai... Mais vous avez dix-sept ans et j'en ai quarante-cinq... C'est invraisemblable! Vous vous abusez!

—Non! Car réellement mon coeur est troué...

—Troué?

—*Yes!*... A coups de poignard, puisqu'il paraît que vous aimez une créature indigne de vous qui ne vous aime pas!

—Colechester aurait mieux fait de se taire, cet imbécile...

—Il a bien fait!... Il fallait en finir... Je comptais demander votre main à Nice... Quel beau coup de théâtre! J'avais si bien gardé mon secret!...

—Vous! Demander ma main! C'est fou! C'est le monde renversé! Pauvre petite miss Mary! Tête romanesque!

—Aoh!... ajouta-t-elle, un peu lyrique, ne me plaignez pas!... J'aurai une belle mort...

Il lui prit la main effrayé.

—Non, pas de blagues, s'il vous plaît, hein? J'ai quarante-cinq ans et vous dix-sept! C'est ridicule!

—L'homme ne commence à être vraiment beau qu'à quarante ans! Aoh! Je mourrai comme Ophélie...

—Comme Oph...

—Dans un roman que j'écrirai...

—J'aime mieux cela... Dans un roman...

—Et que vous corrigerez... Il sera pour moi un excellent exercice de français. Et il me sera doux que vous le lisiez et redressiez les phrases. Alors, plus tard, lorsque votre femme vous aura rendu très malheureux, vous montrerez à elle ce roman de la malheureuse petite Mary Golden et vous lui direz: "Voilà! Elle m'aimait et j'en ai épousé une autre! Je regrette infiniment!"

—Mais, pardon, pardon! Quelle femme? Pour avoir une femme, il faut être marié!

—Eh bien! Mais cette ingrate créature que vous aimez!

—Elle ne veut pas de moi.

—Elle finira par vouloir... Et elle vous rendra très malheureux...

—Merci toujours pour le souhait.

—Voilà ce que je voulais vous dire. Embrassez-moi!

—Je veux bien!... Mais peut-être faudrait-il demander la permission à Mme Golden?

—Pas besoin! Embrassez-moi comme un mari qui embrasse sa femme qui va périr.

—C'est que je ne me suis jamais trouvé dans ce cas,

chère miss Mary. J'ignore s'il y a une étreinte spéciale.

—Yes! Supposez que nous soyons mariés et que nous sommes sur un *Titanic*, avant le sombrement. Dites-moi adieu et baisez-moi en proportion de l'événement.

—Je vais toujours essayer.

Alors, au centre du cercle formé par la famille Golden, le secrétaire Colchester, la dactylographe, les bagages amoncelés, les porteurs, Galupin, quelques hommes d'équipe et quelques voyageurs qui se disposaient à prendre le train de Montereau, et pour qui cette scène intime au milieu d'un cercle respectueux fut une distraction gratuite et originale, Durant pressa Mary sur son cœur, l'embrassa sur les deux joues, lui demandant :

—Est-ce ainsi ?

—Yes!

Elle défaillit. Peter Golden se précipita pour soutenir sa fille, mais celle-ci, se raidissant, clama d'un ton de général qui ordonne l'assaut :

—Adieu, cher associé Durand! Soyez bien malheureux pour me regretter... Et maintenant, partons!

—Partons? fit sa mère. Avec quoi? Dans quoi? Il n'y a plus de train!

—Sans doute, déclara Peter Golden. Il y a un train, vous ne voulez pas partir! Mais il n'y en a plus, alors, vous voulez!

—Et le spécial? demanda Mary.

—C'est juste, William!... Cher fils, allez commander le train spécial.

—Où est le room? demanda William.

Laissez-moi faire! J'y cours! dit Galupin, obligeant.

On charge si rarement un graisseur de wagons d'aller commander un train spécial comme on l'enverrait acheter quatre sous de tabac, que Galupin ramena avec lui le sous-chef de gare en personne qui fut questionné par Peter Golden sur le prix et l'heure d'un train spécial à destination de Nice.

—C'est le prix d'autant de billet de première augmenté du prix d'autant de couchettes que vous êtes de voyageurs, augmenté encore de 4 fr. 65 par kilomètre, explique la fonctionnaire.

—Faites! ordonna Peter. Mais à quelle heure?

—Dans une heure!

—Pas avant? C'est long! En Amérique, on fabrique un train spécial en dix minutes.

—Oui, mais il faut le temps de télégraphier. Il faut assurer le garage des trains omnibus et de marchandises. Vous culbuteriez tout.

—Si je paye les dommages, qu'importe?...

—Je ne vous dis pas... Mais ici, ce n'est pas l'usage...

—Tant pis!... Que ferons-nous? Nous n'avons plus rien à faire. Pas même nos adieux à notre cher associé. Ils sont faits.

—Vous pouvez dîner...

—Je préfère dîner dans le dining-car.

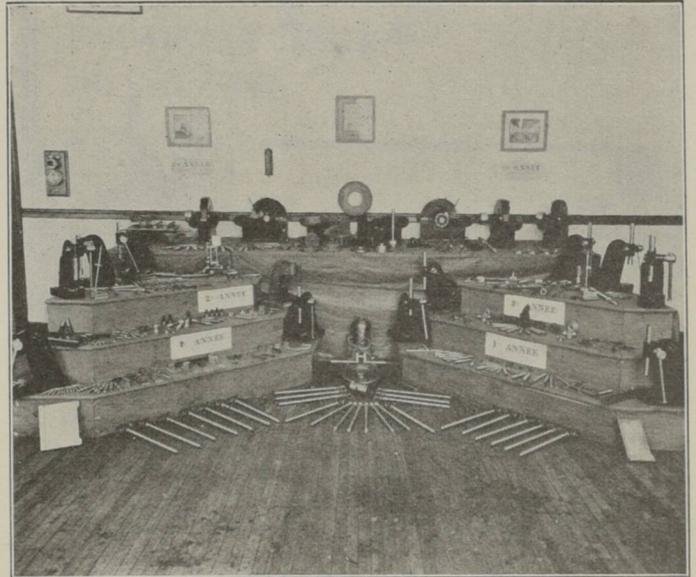
—Il vous faut donc aussi un wagon-restaurant?

—Sans doute!

—C'est compliqué et plus cher... Il faudra courir après les employés.

—Qu'importe! Je payerai.

—Mangez un peu tout de même, avant de partir, conseilla la fonctionnaire du P.-L.-M.



Travaux d'élèves mécaniciens

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

Fondation du
Gouvernement Provincial
MECANIQUE, FORGE, FONDERIE,
MENUISERIE, MODELERIE,
DESSIN INDUSTRIEL, SCIENCES,
MATHEMATIQUES.

Les cours sont organisés
comme suit :

1° Cours réguliers :

- (a) Cours techniques, trois années.
- (b) Cours des métiers, deux années.
\$1.50 par mois en première année. Des bourses sont accordées aux élèves méritant en deuxième et troisième années.

DIPLÔME OFFICIEL.

2° Cours abrégés :

Mécanicien d'autos, cinq mois.

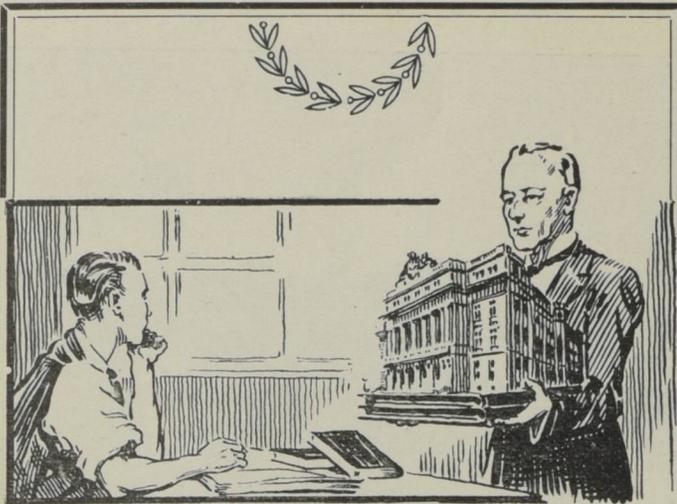
3° Cours du soir :

Comprenant de nombreux cours libres.

PROSPECTUS SUR DEMANDE
185, Boulevard Langelier
QUÉBEC

PHILIPPE METHE, Directeur
Téléphone: 3-3313

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



“L'École chez soi”

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES DE MONTRÉAL

offre ses

COURS PAR CORRESPONDANCE

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! :: :: ::

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert, Montréal.

Détachez ce coupon

- Comptabilité Economie politique
 Langue anglaise Le français commercial
 L'anglais commercial Le droit commercial

Adressez-moi, par retour du courrier, votre brochure “L'ÉCOLE CHEZ SOI” que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

Nom.....Occupation.....

Adresse.....
A-60

—Alors, sollicite William, mettez donc aussi, par surcroît, un fourgon en plus, pour moi tout seul, un fourgon vide, pour travailler le *pushing-ball*... Je fais le match, demain, à Nice.

—Il faut déjà deux fourgons pour la stabilité du train. Un troisième encombrera bien.

—Mettez deux locomotives.

—Inutile, dit en souriant le sous-chef.

Ce n'est pas le poids qui gênera.

—Enfin, arrangez-vous. Du moment que je paye. Pendant l'heure qui fut nécessaire à l'organisation du train spécial, Peter Golden dit à Durand :

—Avouez à moi, cher associé!... J'ai deviné les affaires intérieures de ma fille Mary.

—Il n'y avait donc que moi qui n'avais rien deviné?... s'écria Durand.

—Yes! Elle aime Colchester... Dites à moi confidentiellement. C'est bien cela? Elle aime Colchester?

—C'est ça que vous avez deviné? fit Durand narquois.

—Yes!

—Pourquoi que Colchester est votre secrétaire! Et pour que vous incitez Colchester de toute votre influence à aimer mon fille Mary!...

—C'est ce que vous avez trouvé?

—Yes!

—Ce n'est pas trop mal!

—Je été très perspicace en matière de sentimentalité.

—Ça se voit!...

—Allons prendre un cocktail en attendant le spécial...

Les nombreux porteurs qui stationnaient devant les bagages innombrables de la famille Peter Golden s'étaient égaillés pour se rendre au quai d'arrivée de l'express de Grenoble. Ils reviendraient pour l'embarquement des Américains dans le train spécial; ils étaient d'autant plus sûrs de ne pas perdre les plantureux pourboires escomptés par eux que Galupin, s'étant préposé lui-même à la garde des colis leur avait promis de les appeler au moment psychologique.

Resté seul, car la dactylographe elle-même ainsi que M. Colchester avaient suivi leurs maîtres au buffet, le graisseur s'assit sur une de ces longues boîtes carrées, renforcées de cuivre et bridées de courroies multiples qui tiennent de la malle par leur volume et de la valise par leur qualification de bagage à main (!) et il médita :

—Au fond, je reste parce qu'il y a un pourboire... Mais je serais tout de même le dernier des daims si je coupais dans la promesse de ce transatlantique qu'a soi-disant des peines de cœur... Faut-il avoir du temps à perdre! Pourtant, il a parlé de pari avec son copain, et paraît qu'un pari, c'est chose sérieuse en Amérique. Enfin, on *voira*... Mais je suis anti-septique! (Il voulait dire septique, apparemment.)

En réalité, l'honnête Galupin était sur des charbons ardents. On lui avait parlé de le faire riche à millions, pendant un an, pour voir comment il s'y prendrait, pour mener la vie d'un rupin de la haute... Il palpait d'espoir, il caressait un rêve de millions, il planait dans des espaces féériques... Mais il avait peur de retomber de si haut! Au fond de lui, une voix disait: “Ces défis-là sont des mots! On ne passe jamais aux actes! Tout le monde rêve de mil-

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

lions à dépenser, mais peu de gens les dépensent pour de bon, et pour cause. Et ceux qui peuvent les dépenser ne sont pas assez nigards pour en donner aux autres, histoire de démontrer qu'il n'y a qu'eux capables de savoir dépenser. Ou alors, il n'y en avait qu'un au monde capable de cette originalité? Et Galupin serait tombé sur celui-là? C'était invraisemblable, Galupin n'ayant jamais eu de veine dans sa vie. Tout de même c'était bête et cruel de mettre l'eau à la bouche des gens de cette façon-là, si l'on n'avait pas l'intention de donner suite au projet féérique... Bah! le Durand remettrait toujours bien quelque chose à Galupin pour le consoler de son rêve brisé. Galupin le lui demanderait du reste à la bonne franquette, en copain... Car ce millionnaire avait tendance à se laisser traiter en copain par l'humble graisseur...

Il était vraiment ploutocrate démagogue, celui-là!...

Pendant ce temps, Durand et les Peter Golden, au buffet, ingurgitaient des cocktails. William avait trouvé dans l'*Echo des Sports* le compte rendu de son dernier match à Portsmouth, celui où il était revenu avec un oeil au beurre noir, et le lisait avec un orgueil à Durand.

—Aoh! cher associé. Ecoutez cette chose:

Mercredi dernier, à Edimbourg, a eu lieu le match entre le déjà remarquable William Peter Golden, à qui la fortune n'a point enlevé le goût des sports utiles et délicats. William Peter Golden arrivait de New-York et se rendait à Nice. Il matchait ainsi en passant. Peut-être le voyage l'avait-il fatigué. Toujours est-il que leurs poids mi-lourds (*light-heavy*) des deux hémisphères, n'a pu résister aux furieux directs de son adversaire, Sam Langford, nègre américain, poids lourd (*heavy*). William Peter Golden avait fait preuve, au début, d'une supériorité impressionnante. Il sembla presque sureclassé vers le milieu du combat. A ce moment, il dut encaisser quelques durs *uppercuts* qui le mirent en vilaine posture. Il travaillait presque uniquement par des crochets du droit. Il eut sans doute le tort de se laisser entraîner un peu trop près pour les places. Un crochet dans la mâchoire suivi d'un direct sur l'oeil gauche acheva sa déroute. Il prendra sa revanche à Nice où il doit lutter avec Mazoïre, un de nos poids coq (*bantam*) les plus renommés. Il y aura foule, ce jour, autour du ring!

Cette lecture était insupportable à Durand, mais elle permettait à Peter Golden de confier à son épouse, à mi-voix, ce secret important:

—Je avé deviné le secret de Mary...

—Celui qu'elle a confié au cher associé?

—Yes!

—Qu'est-ce donc?

—Elle aime Colchester!

—Misère et corde?!...

Mme Golden croyait dire: miséricorde.

—Le cher associé n'a pas démenti... Mais pourquoi corde et misère, dites-vous?...

—Parce que Bidy aime aussi depuis longtemps Colchester! Ne dites rien à personne de cet affreux drame intérieur!

Ce fut une heure pesante. William seul était heu-

ENCAISSEMENT DE COUPONS

REMPLOIS DE FONDS

ACHATS ET VENTES

effectués au mieux des
INTERETS DU CLIENT

—o—

TOUS RENSEIGNEMENTS SUR
DEMANDE

—o—

Crédit Anglo-Français, Ltée

Banquiers en Valeurs

72, COTE DE LA MONTAGNE

Téléphone: 2-6427

— — —
QUEBEC

"HÔPITAL DU SACRÉ-COEUR" PLESSISVILLE

Une institution des plus modernes, située dans les Bois-Francs, comté de Mégantic, prend des dames et messieurs en pension.

Chambres avec cabinets de toilette, eau chaude, eau froide attenants.

Bonne table, confort du chez-soi, soins en cas de maladie.

Endroit idéal pour cure de repos ou convalescence.

Bons médecins, infirmières expérimentées, conditions raisonnables.

— — —
Pour plus amples informations,

s'adresser à

LA SUPÉRIEURE

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Placement de choix

\$100,000.00 d'Obligations

6%

LES IMMEUBLES ST-ROCH, Limitée

L'édifice principal est situé aux Nos 290
à 296 rue St-Joseph, Québec, soit
en plein centre du quartier
des affaires de St-Roch.

Telle qu'établie par l'architecte, M. Raoul
Chenevert, l'évaluation des pro-
priétés données en garantie
est de \$169,700.00

PRIX: 100. plus intérêts.

La CORPORATION de PRÊTS de QUÉBEC

Frs LETARTE, Gérant

132, rue St-Pierre -- Tél. 2-1121 -- Québec

Téléphones: 9523 2-4657

DOCTEUR JULES MERCIER

UROLOGIE (VOIES URINAIRES)

BUREAU: 314, rue St-Joseph, -- Québec

Diplômé A. A., P. Q.
Membre I. R. A. C.

Tél.: Résidence: 2-0992
Bureau: 8984

E.-GEO. ROUSSEAU

ARCHITECTE-EVALUATEUR

Edifice Guillemette, 37, rue de la Couronne, Québec

reux. On vint enfin prévenir que le train spécial était "avancé".

—Est-ce un bon mécanicien? demanda Mme Peter Golden.

—Sans doute, Madame, fit le sous-chef de gare qui se déplaçait lui-même pour ces clients d'envergure. D'ailleurs, tous nos mécaniciens sont bons!

—Il ira vite? demanda Peter Golden.

—Il ira selon l'horaire qu'on lui a communiqué.

—Yes! approuva Mme Peter Golden... L'important, dirai-je, est que cet mécanicien, il n'ait pas le chose dans la main, comme disait cette graisseur...

—Le chose?... demanda le sous-chef de gare.

—Yes! Je remémore: le poil dans la main!

Le sous-chef de gare en resta comme deux ronds de flanc!

Enfin, le "spécial" fut à quai. Ce fut avec un soupir de soulagement que Durand vit embarquer les bagages par l'armée des porteurs réunis par Galupin, et les membres de la famille de son associé prendre place dans les sleepings. Il y eut pourtant encore un incident avant le départ. C'est William qui le souleva. Il venait d'ajuster son *pushing-ball* dans le fourgon vide qu'il avait réclamé pour son usage particulier, quand il s'aperçut qu'aucune communication intérieure n'existait entre ce fourgon et le reste du train.

—Aoh! fit-il. Et le soufflet?

—Ma foi, Monsieur, fit le sous-chef de gare, les voyageurs n'ayant jamais à circuler dans un fourgon, rien n'a été prévu pour faire communiquer une voiture de cette catégorie avec les voitures de voyageurs!

—C'est désagréable, en vérité! Ne pourrait-on faire une ouverture?

—Une ouverture?

—Ou défoncer le bout du fourgon?

—Impossible! Cela détériorerait!

—Qu'importe, si je paye le fourgon... Combien le fourgon? Je vous le l'achète, il est à moi. Envoyez des ouvriers pour le percer.

—C'est impraticable! On ne vend pas un fourgon comme une petit pain! Il y a des règlements. Le mieux sera pour vous de diner, puis, à Laroche, au changement de machine, de venir dans votre fourgon travailler votre ballon...

—Je consens, puisque nulle possibilité autre n'existe. Mais que réellement vous êtes impratiques, en France!

Enfin, c'est fini! Un coup de sifflet sec a retenti.

LES BIERES ET PORTER

B O S W E L L

DE QUALITE TRADITIONNELLE

Fabriqués dans la première brasserie du Canada

Fondée en 1668

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Le "spécial" est là-bas, marqué par trois points rouges qui diminuent. Mary agite encore un mouchoir à la portière. Les porteurs s'éloignent, comptant l'argent que Peter Golden leur a distribué généreusement. Durand est seul sur le quai, avec Colchester.

—Ouf! fait-il.

Colchester est un peu mélancolique.

—Qu'avez-vous, Monsieur Colchester? demande Durand. Seriez-vous un peu triste de ne pas aller à Nice?

—Yes!

—Pourquoi? Vous êtes un homme d'affaires, vous êtes un homme de devoir! Qu'importe qu'ici ou là, à Nice ou à Paris, vous fassiez votre devoir? Puisque la joie d'accomplir ce devoir remplace pour vous toutes les autres joies!

—Sans doute! Je regrette seulement de ne pas aller à Nice puisque miss Elise Maringot, elle y allé...

Il prononçait Méringnegotte.

—Allons donc! Vous l'aimez!... clama Durand, avec une joie mêlée de stupéfaction.

—Yes! Je crois! Hier encore, je n'étais pas certain. A présent, je crois.

—Vous devez donc comprendre mon angoisse, ma torture, mon bouleversement, vous qui êtes également séparé de celle que vous aimez!

—No! Je aimé miss Elise, mais je été pas bouleversé... Pourquoi faire?

—Décidément, nous ne nous comprendrons jamais, s'écria Durand.

Et, apercevant Galupin, il lui dit:

—Demain, à midi, venez hôtel Ritz. Pour rédiger le contrat...

—Le contrat?

—Oui! Le pari!

—Alors. Vraiment! C'est sérieux?

—Naturellement, que c'est sérieux! Je vous tiens!... Je ne vous lâche pas. Voici un acompte!

Et, fouillant dans son portefeuille, Durand remit à Galupin la somme de 1,000 francs, et lui répéta:

—A demain! Hôtel Ritz! Demandez M. Durand!

III

UNE FAMILLE HEUREUSE

Mme Galupin, née Boulinois, faisait cuire un miroton dans un poêlon de terre sur un petit fourneau à trois pieds.

L'une des deux pièces constituant le logement de l'homme d'équipe était affectée à l'usage de cuisine et de salle à manger et c'est là que s'élaborait le friicot, dans une atmosphère chaude et sentant le grailon.

Il était 9 heures du soir, Mme Galupin maugréait, avec une prononciation campagnarde à peine entachée de cet accent faubourien dont elle avait pris une teinte, en cinq ans de vie parisienne.

—Si c'est pas une pitié!... Il sera encore resté à boire?... Y va me rentrer dans un de ces états!...

Une lampe de cuivre à pétrole éclairait faiblement la pièce tendue d'un vieux papier tout fané, tout maculé. Un portrait du Pape et une lithographie représentant sainte Radegonde étaient épinglés de chaque côté de la glace.

Quelques portraits de parents de province, de fem-

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

TAXIS ROUGES

Tél. 2-1515

ENSEIGNES ELECTRIQUES

DE TOUS GENRES

Construction en métallique et approuvée.—Lettrage

Enseignes de tous genres

Demandez nos quotations

"LEPAGE SIGN SYSTEM"

42, AVE JACQUES-CARTIER

--

Tél. 2-2513

Bureau, Tél.: 2-4576 Résidence, Tél.: 2-0567 s. 3

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, ST-NICOLAS -- -- QUEBEC

(Pied de la côte du Palais)

Fondée en 1872

O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard, -- -- QUEBEC.

Tél. 2-5147-M

C.-CAMILLE LESSARD, M.A.E.I.C.

INGENIEUR CIVIL

Spécialités: Aqueucs, Egouts, Béton Armé

32, Blvd DES ALLIES, -- -- QUEBEC

LOUIS LEMAY, Avocat

de LEMAY & CHALOULT, avocats

Rue St-Pierre -- -- -- QUEBEC

Téléphone 2-4225

Residence: 50 avenue Lamontagne, tél. 2-7661w

J.-E. LAROCHELLE

REPARATION DE MEUBLES DE TOUT GENRE

REMBOURRAGE ET POLISSAGE

Ouvrage garanti—Prix les plus bas—Travail fait avec promptitude

119½, rue RICHELIEU -- -- TEL. 2-1549j

Le Magasin pour
Dames

Raoul Dionne

The Ladies Shop
65 DE LA FABRIQUE

**L'ART D'UNE
TOILETTE
DISTINCTIVE**

vous est tout indiqué à
notre magasin exclusif
pour dames, où prédo-
minent

LE BON GOUT
et ce
CACHET ORIGINAL
de distinction.

—
ENTREZ NOUS VOIR!

UN PLACEMENT !

Le confort de votre de-
meure sera incomplet
sans l'installation d'ap-
pareils hygiéniques mo-
dernes.

APPAREILS de
PLOMBERIE

FOURNAISES A
L'EAU CHAUDE ET A
VAPEUR

INSTALLATIONS
ELECTRIQUES

COUVERTURES
METALLIQUES

ETC.

Consultez-nous d'abord.
Nos prix vous
intéresseront

LA CIE

P. P. GIGUÈRE

Limitée

56, rue des Fossés

mes en bonnet poitevin, des chromos-réclames offertes par des négociants distributeurs de primes ornaient les murs, contre lesquels des hardes usagées, çà et là, étaient pendues à des clous.

A côté du fourneau, une table ronde couverte d'une toile cirée tout écaillée supportait quatre assiettes et quatre fourchettes d'étain, un pain de six livres, un litre de vin et la lampe.

Entre deux assiettes qu'il avait écartées, un gosse ébouriffé, âgé de douze ans, faisait ses devoirs, les doigts tachés d'encre. Sa soeur un peu plus âgée que lui, deux nattes rousses sur le dos, cousait une robe de poupée. Sur les genoux de la mère assise près du fourneau à trois pieds, un chat ronronnait, auquel le benjamin de la famille, le préféré de Mme Galupin, debout, tirait les oreilles en disant :

— Mon vieux, t'auras pas de mou ce soir !

C'était un intérieur familial. Un intérieur extrêmement pauvre, visiblement, mais un foyer où la misère est moins dure parce que l'on s'y sent les coudes. Ce n'était d'ailleurs pas un spécimen de certaines familles faubouriennes, gouailleuses, haineuses, paresseuses, alcooliques, d'où sortent les apaches, d'où sortirent les pires émeutiers au temps des révolutions de naguère. C'était la famille venue de la petite culture et transplantée par étapes à Paris, grâce à l'humeur d'un père ambulatoire et avide de nouveauté.

Les Galupin avaient conservé de sérieuses attaches, aux environs de Poitiers où vivaient leurs pères, mères, tantes, sœurs et cousines. Ils devaient y revenir, mais après fortune faite, bien entendu. Aussi la date de ce retour n'était-elle pas encore fixée.

Les gosses, eux, étaient plus Parigots que les parents, surtout le plus grand des deux garçons, qui fréquentait la laïque.

C'est ainsi qu'il leva le nez de son cahier pour répondre à la réflexion de son jeune frère :

— Oh ! non ! qu'il n'aura pas de mou ce soir, le Minou ! A moins, tout de même, qu'Anna ne vienne...

Cette insinuation sembla irriter Mme Galupin. A son benjamin qui s'appelait Fernand et était un enfant rose, aux cheveux blonds et bouclés, soigneusement tenus, aux vêtements pauvres, mais propres, elle n'avait rien objecté, quand il avait dit à l'angora tigré qui sommeillait en ronronnant sur les genoux de sa maîtresse : "Mon vieux, t'auras pas de mou ce soir !"

Mais du moment que Bernard, le plus âgé des moutards, l'ébouriffé aux doigts tachés d'encre, au nez sale et aux joues barbouillées, reprenait la réflexion pour son compte, celle-ci devenait, du coup, éminemment subversive.

Elle fronça ses sourcils, rida son front d'un galbe pur sous les bandeaux noirs bien tirés qui avaient dû connaître le *cayon* de dentelles du pays montmorillonais, et clama avec son accent du pays :

— Qué que tu veux dire, mauvais sujet ? C'est-y qu'Anna apporterait du mou à Minou ?

— Non !... Mais a donnerait du pognon pour en acheter... Vu qu'on est encore sans le rond !

— Et d'quoi qu'ça s'mêle?... eria-t-elle irritée. Ca juge ses parents ? C'est à l'école qu'on t'apprend ça ? Quiens !

Et d'une main preste, se penchant, elle allongea une gifle retentissante sur la joue du jeune délinquant.

ESSAYEZ LES

**Nouveaux
Charbons**

**"JEDDO-
HIGHLAND"**

Plus nets
Plus purs
Plus chauds
Plus luisants
Pas d'ardoise
Pas de mâchefer
Pas de charbons plats
Moitié moins de cendre
5 tonnes de "JEDDO"
équivalent à 6 tonnes
d'antracite ordinaire

Plus cher, mais plus
ECONOMIQUE

**E.-J. CHARTIER
& CIE**

Seuls distributeurs
pour Québec
22, RUE ST-ROCH
TEL. 2-6559

GERMAIN

LEPINE

LIMITÉE

(Maison fondée en 1845)

EMBAUMEURS ET
DIRECTEURS DE
FUNERAILLES

**

Chambre mortuaire à la
disposition des familles.

**

AMBULANCE
MODERNE

Service d'automobile
privée

**

Service de jour et de nuit
TELEPHONE 2-2119-j

**

283, ST-VALIER

QUEBEC

Bernard se mit à vociférer, à larmoyer. En esuyant ses joues avec ses doigts sales, il augmenta la teinte foncée, bistrée de la peau de son visage poussiéreux, et il protesta :

—J'ai pas jugé mes parents! J'ai dit qu'on n'avait pas le rond!

—T'as eu tort!

—Mais puisque c'est la vérité!

—Ca ne te regarde pas! T'as du fricot ce soir, n'est-ce pas? T'occupes pas du reste!

—J'ai pas parlé de moi, mais de Minou!

—T'occupes pas de Minou! Tu lui repasseras de ton fricot, si t'as peur qu'il jeûne!

—D'la peau!

—J'lui en repasserai, moi, dit Fernand, en zéyayant.

Sa mère l'embrassa en disant :

—Fernand est plus mignon que toi. Il ne dit pas : "D'la peau!" Encore une jolie expression. Où que t'as appris ça?

Minou s'était réveillé au son de la gifle. A présent, il se rendormait.

La fillette, qui s'appelait Rose, possédait une natte épaisse de cheveux cuivrés, roux, des yeux vert d'eau, des traits fins de camée, une peau blanche et satinée; elle n'avait encore rien dit. Cette scène ne l'avait même pas distraite de son attention à coudre la robe de sa poupée. Mais quand le silence se fut rétabli, et que Bernard se fut remis à ses devoirs, signalant sa douleur par quelques hoquets qui s'espacèrent, Rose caressa à son tour la toison soyeuse du chat, et dit :

—D'abord, Anna viendra. Elle m'a dit qu'elle m'apporterait des coupures de son magasin pour habiller ma poupée.

Incorrigible, Bernard conclut :

—Alors, Minou aura du mou.

—J'vas-t-y t'en allonger une autre si tu continues, tout à l'heure, menaçait Mme Galupin.

9 heures sonnèrent. Elle tressauta :

—Ah! mais! fit-elle. Y lui sera donc arrivé quelque chose?

Elle se leva, alla à la fenêtre et l'ouvrit. La rue Coriolis, déserte, sombre, boueuse, triste, lui apparut, coupée par la lueur des réverbères espacés de loin en loin et qui se reflétaient dans les flaques et dans les interstices des gros pavés inégaux.

Sur la voie du P.-L.-M., parallèle à la rue, des wagons de marchandises tirés par le cheval de manoeuvre se heurtaient. Derrière eux, un peu plus loin, siffla un train qui partait vers le pays du soleil.

Sans doute était-ce le "spécial" de la famille Peter Golden. Et qu'on eût étonné Mme Galupin, si on lui avait dit qu'entre le départ de ce train de milliardaires et le retard de son mari existait une corrélation évidente.

Puis ce fut le silence; les lumières rouges de la voie vacillaient dans le vent : la pluie se mit à tomber, fine, glacée.

Mme Galupin allait refermer la fenêtre, quand une chanson lointaine lui parvint aux oreilles :

Elle est toujours derrière!

Derrière!

Derrière!

—C'est lui! dit-elle avec soulagement. Merci, mon Dieu. Je le voyais déjà érasé, ou tamponné, ou à la Morgue.

Puis, rassurée sur le sort de son homme, elle ne



CONSTRUISEZ-VOUS ?
CHOISISSEZ VOTRE **BOIS**

où la qualité est la meilleure et les prix les plus avantageux. Soumettez vos plans à la vieille maison de confiance

E.=T. Nesbitt, Enr
Louis Hamel, prop.
74, 10e Ave. - Québec.

Holt, Rensfrew & Co.
Limited
FOURREURS

Une réputation fondée sur près d'un siècle d'existence et de probité vous garantit satisfaction.

MANTEAUX DE FOURRURE
PALETOTS POUR HOMMES
Vêtements de Sport - Merceries

Bureau: Tél. 2-5510

Résidence: Tél. 4729

P.=R. LECLERC

Ancien Comptable de Naz. Turcotte & Cie

Comptable & Syndic - Liquidateur de Faillites
Collection de comptes

*Propriétés et terres à vendre - Argent à prêter
sur première hypothèque.*

Bur.: 92, St-Pierre Rés.: 135, Aberdeen

LA CAISSE D'ECONOMIE

de NOTRE-DAME de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.
L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.
Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Epargne à QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*
(Boileau)

ÉCOLE DES

Beaux-Arts

JEUNES GENS, VOULEZ-VOUS ÉTUDIER

LE dessin d'ornement, le dessin
d'illustration, l'architecture, la
peinture, le modelage, l'art décoratif,
la gravure à l'eau forte, :-: :-:

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux Arts.
Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires
à l'architecture, comprenant: les mathématiques,
la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société. L'avenir
est aux jeunes qui travaillent.*



S'adresser, pour autres renseignements, à

M. JAN BAILLEUL,

Directeur de l'Ecole des Beaux Arts

Tél.: 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC

songea plus qu'à le recevoir comme un chien dans un jeu de quilles. Toutes les femmes qui ont attendu ont passé par les mêmes phases contradictoires.

—Il n'a plus que cette chanson dans la tête, murmura-t-elle, désireuse d'accumuler sur son conjoint tous les griefs possibles.

Galupin s'avavançait sous la pluie, de l'air détaché d'un homme qui se moque bien d'être mouillé et qui défie désormais l'adversité.

Il s'approchait de son domicile, quand une voix d'en haut parvint à son oreille. Cette voix était sans aménité.

—Il t'est donc arrivé quelque chose, que tu viens si tard?

—Ah! oui! fit-il avec sa loyauté spontanée.

—Je m'en doutais.

—Ca, non.

—Enfin, monte. Tu me raconteras ça.

—Tu ne le croiras pas.

—Je sais bien que tu vas me raconter une histoire.

Mais ce que je sais, c'est que tu as bu tes derniers sous. Il ne te reste plus rien, n'est-ce pas?

Galupin éclata de rire.

—Ce n'est pas si risible! clama-t-elle furieuse.

—Mais si. C'est tordant. Tu me dis que j'ai pas le sou, et j'ai 1,000 francs.

—Tu dis?

—Pour commencer. Demain. Ah! Demain! Ca sera autre chose... Il y aura à frire.

Elle fut épouvantée :

—Mon Dieu! dit-elle. Paris l'aurait-il perdu? En vérité, j'ai peur... Ne crie pas si haut, malheureux! Si un sergot t'entendait...

—Eh ben! Quoi! J'peux le crier à la face du quartier. Demain, on s'ra riche, oui.

—Monte donc, fit-elle impatiente, au lieu de rester là à la pluie.

—Mais oui. Seulement l'air frais me fait du bien à la tête... Faut que je l'aie solide, tu sais, pour avoir résisté à ce qui nous arrive...

—Monte donc.

Mais Galupin, avant d'obtempérer, éprouva le besoin d'expliquer :

—Dis donc, Ernestine, quand je dis que j'ai 1,000 francs, ce n'est plus exact. J'ai payé l'apéro aux copains : 2 francs. J'ai acheté un poulet rôti de 6 francs et quatre queues de cochon pannées, chez le chareutier, de 5 sous l'une, pour manger demain matin avec le vin blanc. Je n'ai plus que 991 francs. Ils sont à toi. Faut rien te refuser, tu sais. Tu peux te coller des robes à 2 fr. 95 le mètre.

Il monta. Mme Galupin ferma la fenêtre, murmurant :

—Il n'est pas méchant, heureusement! Mais y dit bien des bêtises quand il a un verre de trop!

Tous les enfants étaient à table quand Galupin frappa à la porte du logement. Sa femme alla lui ouvrir. Le graisseur lui remit un paquet et lui dit :

—V'là l' poulet et les queues de cochon!

—C'est bien! dit-elle un peu sèchement. Mets-toi-z-à table.

—Tu m'embrasses pas? dit Galupin.

—Pour ça non! Tu sais bien que je n'aime pas te voir arriver pareillement en retard, et éméché, qui plus est!

—J' suis pas éméché tant que ça!

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

—Non. Mais tu l'es si peu que tu ne sais même plus ce que tu dis!

—J' sais plus ce que je dis? protesta Galupin. Elle est verte, celle-là! R'garde voir dans le paquet si c'est pas un beau poulet tout rôti, froid, et quat' queues de cochon que je rapporte, et si je ne te remets pas 991 francs, *subito presto*, vrai comme je suis en vie!

Il avait posé le paquet sur la table. Rose le développait et s'écriait :

—C'est vrai! Oh! maman, le beau poulet!

Pendant ce temps, Galupin alignait sur la toile cirée un billet de 500 francs, quatre de 100, quatre louis de 20 francs (on a l'air d'écrire un roman historique, quand on parle de louis!), une pièce de 10 francs et une pièce de 20 sous. Et il disait à sa femme, interdite :

—Compte, Ernestine! Compte! Non! Mais compte voir un peu pour voir si c'est juste!...

Les enfants regardaient cette fortune, silencieux. Leurs regards allaient de l'argent au visage de leur mère, comme pour lire l'impression qui s'y manifesterait, et s'y conformer.

—Où c'est que tu as pris tout ça? demanda Mme Galupin, froidement.

—Ca sera long à t'expliquer, et pas croyable... Enfin, je dis toujours!... Eh ben! C'est un Américain... un original... un Américain qui parle le français...

—Et y t'a donné ça comme ça...

—Et c'est que le commencement!... Demain, on sera riche...

—Et pourquoi cet Américain?...

—J'en sais rien moi-même! interrompit le gais-seur. C'est de la *fantasmogorique*, mais c'est comme ça! C'est comme qui dirait un pari... En Amérique, on parie à propos de bottes, qu'on m'a dit, et on perd des fortunes. Il a entendu que je m'extasiais sur ses pépètes, il a dit : "J' vous les donne pendant un an et vous allez voir un peu si c'est si rigolo que ça!" On va avoir dans les 600,000 à dépenser par mois.

—C'est pas clair! protesta Mme Galupin.

—Non! Ca n'est pas clair! Non! Mais c'est vrai!... J'irai chez le notaire demain... Y aura un contrat!...

—Je ne comprends rien à tout ce que tu me dis là. Mais, si gris que tu sois, t'as encore la notion du permis et du défendu. Jure-moi que tu ne t'es pas laissé entraîner par des mauvais gars, et que c'est de l'argent propre!

—Ah! ben! voyons!... clama Galupin, indigné.

Auteurs,

Est-il rien d'agaçant, une fois votre livre dans le public, de recevoir des remarques au sujet de ses fautes typographiques ou autres? Pour vous éviter ce désagrément, pourquoi ne nous confiez-vous pas une épreuve avant d'envoyer à l'imprimeur le bon à tirer? L'oeil exercé d'un correcteur d'expérience perçoit les imperfections de détail mieux que l'oeil de l'auteur, dont l'esprit est absorbé plutôt par le fond même.

Ecrivez-nous à l'adresse ci-bas et notre représentant ira vous voir.

L'Institut Déhacey, case postale 42, Haute-Ville, Québec.

CINQUIEME EXCURSION

— à la —

Côte du Pacifique

— avec —

L'Université de Montréal du 6 au 27 Juillet

Par train de luxe du Pacifique Canadien

Un voyage de vacances instructif et agréable, organisé pour faciliter aux Canadiens la visite de leur pays, de ses villes, de ses industries et de ses sites pittoresques.

Les Grands Lacs Les Prairies Les Rocheuses

5807 milles en chemin de fer

813 milles en bateau

450 milles en automobile

\$365, tous frais compris

avec lit-bas. Lit-haut, \$350. Lit-bas à deux, \$330 chaque voyageur. Compartiment à deux, \$395 chaque voyageur. Salon-lits à trois, \$380 chaque voyageur.

Séjours dans les hôtel et camps de chalets du Pacifique Canadien

Pour renseignements complets, s'adresser à l'Université de Montréal ou à tout agent du

PACIFIQUE CANADIEN

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

PHOTOGRAVURE

VIGNETTES
Pour impressions de luxe
Notre spécialité

S
E
R
V
I
C
E
R
A
P
I
D
E

Clichés de tous
genres

Photographie

Stésrés

Dessin artistique

Croquis

Artistes experts

Personnel

compétent

Ouvrage de première qualité garanti

Prix spéciaux pour contrat

DÉPARTEMENT DE PHOTOGRAVURE

L'ACTION SOCIALE

LIMITÉE

TELEPHONE: 2-8700

D'avant les enfants, là, tu me soupçonnes de quoi? D'un vol?... J' suis un honnête homme, bon sang de bois!... J'ai jamais fait tort à personne d'un liard! Pour une fois qu'il me tombe une chance, mais là, une chance, une vraie, tu m'accuses?... Et de quoi?...

—Je te crois! dit Mme Galupin.

—Embrassez-moi! ordonna le graisseur à ses enfants. On est riche.

Ce fut une explosion de joie enfantine et spontanée qu'interrompit un cri d'indignation poussé par Rose :

—Minet! Minet! Sale bête!

Profitant de cette liesse, Minet, grim pant sur la table, mordait à pleins crocs dans une des cuisses du poulet et commençait à le dénuder avec une prestesse qui témoignait d'un solide appétit et d'un large gosier...

Mais Galupin arrêta le geste de Rose qui prenait une serviette pour chasser le matou :

—Laisse-le! Coupe-lui la cuisse et mets-là par terre sur un journal. Elle est à lui... Il l'a bien gagnée!... Cet animal a mistoufflé avec nous! C'est un frère... Qu'il bénéficie de notre prospérité...

Galupin aimait les bêtes... On obtempéra à son injonction.

—A table! dit Mme Galupin. Commençons par le miroton. Sans ça, vous taperiez tous sur le poulet, et personne ne voudrait plus de miroton... Et Et je veux pas qu'y soit perdu... On n'est pas riches!

—Mais si! rectifia Galupin. Et même, va falloir dépenser, et ferme!

—En v'là une idée! protesta sa femme, ahurie.

—Je t'expliquerai! dit le graisseur, qui sentit dès maintenant qu'il y avait une première lutte à soutenir pour gagner le pari.

—P'pa! demanda le garçon ébouriffé, Bernard, à présent qu'on est riche, j'irai plus à l'école?

—Hein? fit Galupin.

—Dame! Pourquoi faire travailler, apprendre, si ma vie est gagnée d'avance.

—Ne plus aller à l'école! s'écria son père. De quoi, fainéant?... C'est-à-dire que maintenant tu vas y aller jusqu'à vingt ans, pour être médecin, notaire, ingénieur, chef de gare, préfet, officier, vétérinaire ou marchand d'objets de *lusque*, voilà tout. Tu le dois à ta nouvelle situation.

—Zut! clama Bernard. Alors, j'vas regretter la purée.

Lorsque le miroton fut mangé, on s'attaqua au poulet avec une telle frénésie que Mme Galupin tenta d'enrayer cet assaut et de sauver au moins un peu de carcasse pour le lendemain. Mais Galupin s'écria :

—Laisse donc! Demain, on ne sera pas en peine pour bouffer... Ah! J'voudrais bien être à cette heure-ci... On en aura, des pépètes.

—Mais enfin! questionna sa femme impressionnée par son assurance et ses affirmations réitérées, t'as donc trouvé un trésor...

—Tu peux le dire! Plus qu'un trésor... Il expliqua l'affaire en détail, et conclut :

—Me crois-tu maintenant?

—Je ne dis pas que tu ne me dis pas la vérité, fit Mme Galupin. Mais ce que je crois, c'est que ton Durand s'est amusé de toi. Demain, il te demandera si tu n'es pas fou d'avoir cru que c'était sérieux.

(A Suivre)

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

NE JETEZ PAS

vos

Vieux Habits

CHAPEAUX,
MANTEAUX, ni
vos CARPETTES, etc.

Ils reviendront

COMME NEUFS

si vous les confiez à un
maître teinturier et
nettoyeur dont la
compétence
experte
vous garantit
entière satisfaction.

**Un Service
Irréprochable**

vous attend chez

PFEIFFER

4-6, rue McMahon
Tél. 2-0522

L'heure du repas et la gaieté familiale

Pour se bien porter, il faut manger. La gaieté et la bonne humeur sont d'excellents stimulants pour bien manger et bien digérer. Pour exciter l'appétit, rien de mieux qu'une table bien mise, propre et fleurie, que des plats appétissants et bien présentés.

Avant de se mettre à table, lavez-vous soigneusement les mains et voyez à ce que les enfants suivent votre exemple. En prenant cette habitude, ils éviteront bien des maladies.

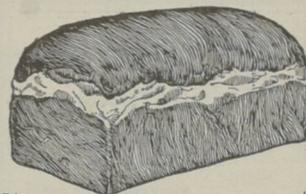
Il faut manger lentement, mastiquant bien les aliments; il faut boire peu et de petites gorgées à la fois. N'usez des condiments que très peu. Les liqueurs avant et après les repas ne doivent pas être habituellement servis.

Comme l'heure de repas est censé être l'heure du repos, la conversation devra être agréable et douce. Les soucis doivent être bannis ainsi que la lecture qui, imposant un travail cérébral, peut être nuisible au travail de l'estomac.

Une excellente habitude hygiénique est celle de se laver la bouche et les dents après chaque repas.

Il faut aussi avant tout servir à sa famille une nourriture abondante et variée. C'est par la bonne alimentation que la santé générale se maintiendra. Il faut de plus choisir des produits de première qualité et de première fraîcheur.

Il ne faut pas non plus choisir l'heure des repas pour gronder les enfants ou pour passer des remarques désagréables. Il faut qu'un atmosphère de gaieté douce et tranquille préside, qui, avec l'ornementation de la table, sa propreté, sont les éléments essentiels pour exciter l'appétit et la bonne digestion.

**EXCELLENT !**

Tel est invariablement le verdict de la multitude des clients qui ont l'avantage de goûter à notre fine pâtisserie.

Notre fabrication est de la plus haute qualité et sa renommée grandit sans cesse.

"La Boulangerie Modèle"

T. HETHRINGTON

— Limitée —

364, St-Jean, — Québec

Tél. 2-6636

**La Banque
CANADIENNE
NATIONALE**

Capital versé et
Réserve . . \$ 11,000,000
Actif . . \$150,000,000

**La grande banque
du
Canada français**

255 succursales au
Canada. 215 dans la Province de Québec, 12 dans la Cité de Québec.

Filiale à Paris:

**La Banque
Canadienne
Nationale**

(FRANCE)

14, RUE AUBER
PARIS

Notre personnel est
à vos ordres.

Le soin des cheveux

Les cheveux gras se trouveront bien des frictions avec des alcools: alcool de momarin, de thym ou de la vande. La racine des cheveux se trouvera bien d'un nettoyage, une fois par semaine, avec un peu de coaltar saponifié coupé d'eau. Ou bien, on peut faire préparer la recette suivante chez un pharmacien pour ces lotions: 100 grammes d'eau de roses, 10 grammes de teinture de cantharide, 5 grammes d'hydrate de chloral et 2 grammes d'essence de reine des prés.

Il n'y a pas à recommander l'emploi des teintures. Les blondes qui désirent rester blondes pourront mettre de l'ammoniaque liquide dans l'eau du rinage. On emploiera pour les cheveux châains cette lotion: 200 grammes d'eau de laurier-cerise, 25 grammes d'eau sédative de Codex et 10 grammes d'alcool de canelle. On humecte tous les deux jours des cheveux jusqu'à ce que l'on ait obtenu la couleur désirée.

Pour la beauté des cheveux comme pour la beauté du teint, la santé générale influe beaucoup. Pas de veilles exagérée, pas d'intestins paresseux, pas d'aliments nuisibles. En ne prenant que des aliments purs en soignant la chevelure, les résultats seront plus satisfaisants.

Nous pouvons satisfaire
les goûts les plus
délicats !

La Pureté, la Saveur
et l'Arôme
de nos

THÉS ET CAFÉS

sont insurpassables



*Thé noir de Ceylan,
de Chine, de Colombo,
thé vert de Chine
et thé naturel
du Japon.*

Café "EXTRA",
"FANCY", "ROYAL"
rôtis et moulus



Notre département spécial sera toujours heureux de vous faire parvenir les échantillons qu'il vous plaira de demander.

**LANGLOIS &
PARADIS**
Limitée
QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

LES
**OBLIGATIONS
D'UTILITÉS
PUBLIQUES**

SONT LES

PLACEMENTS

DU JOUR

Valeurs de choix

**Rendement
Intéressant**

Demandez notre liste

**LE PRÊT
MUNICIPAL**

Limitée

*Banquiers en Valeurs
de Placements*

72, Côte de la Montagne
Tél. 2-3300. QUEBEC

Le Jubilé Sacerdotale (1)

MONTE à l'autel de Dieu, Roi de Rome et du [monde,
En ce jour où tes fils t'acclament en tout lieu :
Prêtre-Roi, que le ciel de sa lumière inonde,
Pontife bien-aimé, monte à l'autel de Dieu.

Lorsque Jésus t'invite et se donne lui-même,
Que cette fête est douce et que ce jour est beau!
Monte encore une fois; c'est la dix-huit millième,
Pour toi qui, cinquante ans, as dit : **Introibo**.

Prêtre éternel, le Christ, sur ce Thabor intime,
Cinquante ans, en tes mains, à ta voix descendit :
Là, dix-huit mille fois, Il s'est fait ta victime;
Va; la terre s'incline et le ciel applaudit.

Et les anges du Christ, invisible milice,
T'entourent sur ce trône où le maître descend,
Quand, prenant dans tes mains l'hostie et le calice,
Tu dis les mots divins : C'est mon Corps et mon [Sang.

Là, doux Pontife, écho vivant du Roi de gloire,
Tu l'entends qui te parle; il t'enseigne à l'autel
Ce que tu dois nous dire, et ce qu'il nous faut croire :
Infaillibles leçons de ton maître immortel.

Que ce grand Jubilé, pour nous, soit une aurore;
Toi, longtemps par la France et le monde acclamé,
Jusqu'à l'aube du ciel, oh! oui, longtemps encore,
Monte à l'autel de Dieu, Pontife bien-aimé.

Victor DELAPORTE, S. J.

(1) Cette poésie composée en 1908 pour le Jubilé du glorieux Pape Pie X conserve toute son actualité à l'occasion du Jubilé de son auguste successeur Pie XI.

N. D. L. D.

DES RENTES POUR TOUS

Vous n'êtes pas rentier?
C'est votre faute!

Avec le système perfectionné des "Prévoyants du Canada" les rentes sont mises à la portée de tous. Pour un sou seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes.

Maintenant que sont là, "Les Prévoyants du Canada", vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.

EDIFICE

**Les Prévoyants
du Canada**

56 rue St-Pierre

Tél. 2-0688. QUEBEC

Dominion Textile Co Limited

MANUFACTURIER DE COTON

Les grandes usines de la Compagnie, aux Chutes Montmorency, P. Q., une des huit usines divisionnaires, unique pour la production et la variété des articles manufacturés.

BUREAUX DES VENTES:

Montréal, Toronto, Winnipeg, Vancouver.

USINES:

Magog, Montmorency, Montréal, Kingston.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

De jolis sourcils

De jolis sourcils doivent être minces et bien arqués, précis et nets, comme si les avait tracés un pinceau habile. Si bien que beaucoup de femmes, trouvant les leurs trop fournis, prennent le désagréable parti de les épiler.

D'autres, au contraire, souffrent de ne posséder que des sourcils pauvres et rares. A noter que ceci est beaucoup plus déplorable que cela.

Avec quelques soins réguliers, quotidiens, on peut arriver à remédier à la pauvreté de ses sourcils. Il faut les entretenir, d'abord, dans une grande propreté, c'est-à-dire les nettoyer chaque matin avec une petite brosse spéciale, comme on en vend chez tous les parfumeurs, préalablement trempée dans un mélange d'eau ordinaire et d'eau de Cologne.

De plus, pour activer plus vigoureusement encore leur pousse, il convient de leur mettre quotidiennement, au moment de se coucher de préférence, un brin de vaseline biquée.

Vous m'accorderez, madame, que ce traitement n'est ni coûteux, ni douloureux, ni difficile à mettre en pratique!

La friction et la mine beauté

Je vous ai dit, bien souvent, comme il importe d'avoir une excellente santé pour être belle. Sitôt qu'un de nos organes ne marche plus comme il convient, sitôt que l'estomac se lasse et que la circulation se ralentit, l'éclat du teint s'altère, les tissus se fripent, et adieu la jeunesse, la fraîcheur, la beauté!

Contre le ralentissement et les accidents de la circulation, si importante, il existe un traitement facile, que vous connaissez toutes, au moins de nom, mais que vous ne pratiquez guère: c'est la friction.

La friction, en activant le mouvement du sang dans les vaisseaux, donne vigueur aux muscles, fermeté de la chair, couleur fraîche et éclatante au teint.

La friction bien interprétée, s'entend. Mais nous allons vous dire, friction bien faite.

Elle s'opère généralement avec des gants en crin spéciaux. Mettez un gant à chaque main et commencez par le pied à la jambe. Surtout, n'allez pas mouiller vos gants.

Frottez votre jambe de bas en haut, par un mouvement simultané des deux mains (jamais de haut en bas). Seule, la partie musclée de la jambe doit être frictionnée, c'est-à-dire le mollet; inutile de frotter la partie osseuse.

On opérera de même pour toutes les parties du corps.

Après dix à quinze minutes de ce vigoureux exercice, on fera une friction générale d'eau de Cologne, avec la main.

Puis un peu de repos sur le lit ou la chaise longue, et debout pour d'autres soins et d'autres travaux!

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

\$1.50 et plus.	} Téléphones:	Bureau : Harb. 4511
Plan Européen		Hôtel : Plateau. 0752
		Hôtel : Plateau. 0693

**Quand vous passerez à Montréal,
inscrivez-vous à**

L'HOTEL PLAZA

446-448, PLACE JACQUES-CARTIER - MONTREAL

Entièrement à l'épreuve du Feu. — Licencié

REPAS A TOUTE HEURE

50 Chambres avec bain Service courtois et rapide.

ALEX. JULIEN, Prop.

**Pour votre
FOURRURE
— de —
COU**



Vous trouverez
avantage à nous
consulter.

**Renards, Martres, Ecureuils, etc., pour
tous les goûts et aux plus bas prix.**

EMMAGASINEZ vos FOURRURES

dans notre voûte de sûreté et bénéficiez
des prix réduits durant la saison d'été
pour vos réparations ou vos transfor-
mations. : : : :

Uldéric Bédard

Marchand-Manufacturier de fourrures

244, rue Richelieu, Québec, -- Tél.: 4892

ESSENCES

S U P R E M E

POUR DESSERTS

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE
Employez les Essences "SUPREME"

— Dans le : —

Sirop, Sucre à la crème, Crème Glacée,
Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Nous fabriquons sous la marque "SUPREME" les essences de vanille, citron, orange, framboise, cerise, ratafia, ainsi que les gelées en poudre.

Toutes nos essences et nos gelées sont supérieures et d'un emploi économique.

La qualité de nos produits vous est assurée par des fabricants expérimentés et une maison responsable.

Nous n'employons que des ingrédients de premier choix.

DEMANDEZ LES ESSENCES ET LES GELEES "SUPREME"

Fabriquées par :

Les Essences "Suprême" Enrg.

Bureau : 108, rue St-Joseph, - QUEBEC
Téléphone: 2-1229

CONSULTEZ LE
PACIFIQUE CANADIEN



POUR TOUS LES VOYAGES

CANADA

EUROPE

CROISIÈRES

ETATS-UNIS

ORIENT

Billets pour toutes les destinations

Renseignements fournis gratuitement — Itinéraires préparés
avec soin — Service incomparable — Satisfaction
absolue — Plaquettes illustrées sur demande.

Bureaux des billets à Québec: — 30, rue St-Jean, Tél. 2-0093
Château Frontenac, Tél. 2-1840 — Gare du Palais, Tél.
2-0663 — Détails supplémentaires en s'adressant à:

CHS-A. LANGEVIN,

Agent Général Service
des voyageurs.

GARE DU PALAIS, QUEBEC

Agence Générale de Navigation Océanique. — Toutes les lignes circulant du Canada et des
Etats-Unis représentées.

Chibougamau Prospectors, Limited

NOUS INVITONS

le monde minier à nous indiquer un autre développement au Canada qui peut produire des résultats miniers égaux à ceux certifiés par Milton Hersey Company Limited.

D'AUTRES PEUVENT

faire des rapports brillants et annoncer sur une grande échelle, mais les analyses suivantes, démontrant \$19.05 la tonne sur l'entière étendue des 77 pieds de centre (core), relatent une histoire de richesse et donnent, à la fois, des preuves incontestables.

NOUS RECOMMANDONS

l'achat des unités de CHIBOUGAMAU PROSPECTORS, à CENT QUATRE-VINGT-DIX (\$190.00) piastres l'unité, et croyons que c'est positivement la meilleure opportunité minière du Dominion.

RAPPELEZ-VOUS

que vous recevez cinquante actions dans la Compagnie, sans payer un sou de plus, pour chaque action que vous achetez maintenant.

ANALYSE DE 34 ECHANTILLONS DE MINERAI,

Par MILTON HERSEY CO., LIMITED, MONTREAL.

Reçus le 8 avril 1929, de CHIBOUGAMAU PROSPECTORS, LTD. Trou No 5, foré sur la veine de Merrill Island, Chibougamau Prospectors, Limited.

Profondeur	Cuivre percen- tage	Valeur en cuivre par tonne	Valeur en argent par tonne	Valeur en or par tonne	Total	Profondeur	Cuivre percen- tage	Valeur en cuivre par tonne	Valeur en argent par tonne	Valeur en or par tonne	Total
251' 6"—253' 9" (x)	.53%	1.91	2.80	4.71	291' 6"—293' 2"	4.99%	17.96	7.20	25.16
254' 11"	1.45%	5.22	4.00	9.22	293' 2"—295' 8"	2.19%	7.88	12.80	20.68
259'	1.14%	4.10	4.00	9.22	295' 8"—298'	4.20%	15.12	0.24	50.00	65.36
262'	2.88%	10.37	7.40	17.77	298' —299' 3"	1.44%	5.18	7.20	12.38
264' 4"	.34%	1.22	2.00	3.22	299' 3"—300' 3"	5.86%	21.10	4.00	25.10
267'	.62%	2.23	8.00	10.23	300' 3"—302' 3"	4.90%	17.64	18.00	35.64
269' 6"	2.80%	10.08	9.80	19.88	302' 3"—305'	6.34%	22.82	15.20	38.02
272'	1.57%	5.65	22.00	27.65	305' —307' 2"	1.14%	4.10	4.00	8.10
274'	1.62%	5.83	2.80	8.63	307' 2"—309'	0.39%	1.40	4.00	5.40
278'	1.00%	3.60	2.00	5.60	309' —312' 2"	3.39%	12.20	4.00	16.20
278' 6"	1.53%	5.51	2.00	7.51	312' 2"—315'	0.18%	0.65	0.40	1.05
281' 7"	1.79%	6.44	4.00	10.44	315' —318' 4"	0.79%	2.84	1.60	4.44
281' 7"—288' 6"	1.40%	5.04	0.12	16.50	21.96	318' 4"—320'	9.32%	33.55	1.60	35.16
283' 6"—286'	2.19%	7.88	0.06	9.60	17.54	320' —321'	10.16%	36.58	0.12	31.20	67.90
286' —288'	0.61%	2.20	0.12	16.80	19.12	321' —322'	5.66%	20.38	56.80	77.18
288' —290'	2.28%	8.20	0.06	16.00	24.26	322' —323' 6"	2.63%	9.46	0.80	10.25
290' —291' 6"	1.58%	5.69	9.20	14.89	323' 6"—328'	0.09%	0.32	0.40	0.72

(x) ' représente pieds; " représente pouces.

MOYENNE: CUIVRE, LA TONNE . . . \$9.42 MOYENNE: ARGENT, LA TONNE . . . \$0.02 MOYENNE: OR, LA TONNE . . . \$10.50

Moyenne totale à la tonne sur les 77 pieds de centres (core): \$19.95.

Or à \$20.00 l'oz. Argent à 57c l'oz. Cuivre à 18c la lb.

NOUS RECOMMANDONS L'ACHAT DE
Rouyn-Chibougamau Mining Co., Limited, à quinze cents l'action.

Avis Spécial

Le ou vers le 10 de mai, nous ouvrirons un nouveau bureau, avec fils privés et tableau de cotations, occupant tout le premier plancher du nouveau FINANCIAL BUILDING, Côte de la Montagne.
Vous êtes cordialement invités à venir visiter notre nouveau local, vaste et moderne.

WIGHTMAN & COMPANY

III, COTE DE LA MONTAGNE,

Québec

Tél. 2-2033

Membres de la Bourse des Mines de Montréal



Library and Archives Canada
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 53426750 1



160629